DE
LA VIEILLESSE.

DE
LA VIEILLESSE.

PAR

M. ROBERT,

Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris ; Premier Médecin, & Conseiller Intime de feu S. A. S. CHRISTIANE IV, Comte Palatin, Duc des Deux-Ponts.

A PARIS,

Chez LOUIS CELLOT, Libraire-Imprimeur, rue Dauphine.

M. DCC. LXXVII.

Avec approbation & privilege du Ro

TABLE
DES LETTRES.

LETTRE

PRELIMINAIRE.

Il y a beaucoup de Médecins qui on traité de la vieilleſſe & des moyens de conſerver la ſanté. Je vous en citerai quelques-uns. Hippocrate occupera la premiere place dans la liſte que je vous donnerai. Vous êtes bien perſuadé qu'elle lui eſt due, moins par ſa priorité en date parmi les Auteurs connus, que par la ſupériorité de ſes lumieres, & l'excellence de ſes Ouvrages. Il a compoſé pluſieurs livres ſur la maniere de vivre que devoient obſerver les perſonnes ſaines & malades. C'eſt dans ce Traité qu'il indique la ſorte d'exercice & l'eſpece d'alimens qui conviennent aux vieillards. Il a fait connoître & il a diſtingué les maladies dont ils ſont le plus ordinairement affligés. On re-

trouve dans tous ces Ouvrages le grand homme, l'homme divin qui a profondément médité ſur les différens objets relatifs à la Médecine.

Galien qui a commenté Hippocrate, & s'eſt efforcé de marcher ſur ſes traces, a conſacré à la vieilleſſe, dans ſon Traité *de tuendâ ſanitate*, un livre entier. Il diſcute pluſieurs queſtions concernant les vieillards. Les bains, le vin, les frictions & l'exercice font le ſujet de pluſieurs chapitres. Il y fait connoître les eſpeces d'alimens auxquels ils doivent donner la préférence.

Cordan a fait un Ouvrage *de tuendâ ſanitate*, qui eſt très-étendu. Il diſſerte fort longuement ſur les qualités échauffantes & rafraîchiſſantes, au premier & au ſecond degré, des diverſes eſpeces d'alimens, & de tous les ingrédiens avec leſquels on les aſſaiſonne. Le quatrieme livre traite ſpécialement de la vieilleſſe : chaque

objet y eſt diſcuté avec érudition, mais d'une maniere confuſe. Il y annonce quelques maladies de la vieilleſſe, dont il s'eſt peu occupé de développer la nature.

Bachere ſemble avoir calqué le plan de ſon Traité de la vieilleſſe ſur celui de l'Ouvrage de Cardan. Les conſeils qu'il donne aux vieillards ont non-ſeulement pour objet la ſanté du corps, mais encore le ſalut de l'ame. Il eſt bien peu d'objets dont il ne ſe ſoit occupé relativement à eux. Il a épuiſé tout ce que l'on pouvoit dire ſur l'article du régime. Il penſe, comme la plupart de ceux qui ont traité de la vieilleſſe, que la ſobriété & la tempérance ſont les deux moyens les plus sûrs dont puiſſent faire uſage les hommes, pour devenir vieux & ſe conſerver la ſanté dans l'extrême vieilleſſe. Il a diviſé ſon Traité en trente-trois obſervations, qui roulent ſur l'air, le ſommeil, le repos, l'ordre

dans lequel il faut prendre chaque mets dans un repas. Peut-être même ſeroit-on fondé à lui faire le reproche d'être entré dans des détails trop minutieux à cet égard. Son livre eſt plein de paſſages extraits des Philoſophes, des Théologiens & des Médecins.

Plempius eſt moins difficile que Bachere ſur le choix des alimens. Il dit dans ſon Ouvrage *de togatorum tuendâ ſanitate*, qu'un corps ſain peut digérer toutes les eſpeces d'alimens, pourvu qu'ils ſoient pris dans la quantité convenable. Hippocrate recommande auſſi d'avoir égard, par rapport au choix des alimens, au goût & à l'habitude des perſonnes.

Les Œuvres d'Arnaud de Villeneuve ſe reſſentent de ſon goût pour la Chymie. Il eſt fertile en recettes qu'il donne pour reculer le terme de la vieilleſſe. De ces recettes les unes ſont deſtinées à évacuer le ſuperflu

de la pituite & de la mélancolie; les autres à soutenir les forces, à réveiller les esprits. Il y en a, pour l'extérieur, qui doivent être employées dans la vue de conserver la peau lisse & polie. La vieillesse, dit-il, a les mêmes causes que la gale & les autres maladies cutanées de ce genre, lesquelles naissent de la surabondance de la mélancolie & de l'humeur noire. Il faut donc, ajoute-t-il, la combattre par les mêmes moyens que l'on emploie pour guérir ces maladies. L'eau d'or pur lui paroît propre à rajeûnir les viellards. Ne couclurez-vous pas avec moi, Monsieur, qu'un Médecin Chymiste, tel qu'étoit Arnaud de Villeneuve, doit être un homme bien dangereux pour ses malades?

Roger Bacon differe peu, dans ses opinions, de ce dernier Auteur. Il fait dépendre la brieveté de la vie de la corruption & de la mauvaise conduite de nos premiers parens. Il est

dans la perſuaſion qu'il exiſte des ſecrets propres à conſerver la vie des hommes pendant pluſieurs ſiecles. Il cite à ce ſujet l'hiſtoire d'une Dame de Nemours, qui, lorſqu'elle cherchoit un cerf blanc dans une forêt de la Bretagne, y trouva un beaume par l'onction duquel le garde de cette forêt étoit parvenu à ſe conſerver la vie pendant trois cens ans. Néanmoins il penſe que la ſobriété eſt un moyen de réparer en nous les effets de la corruption de nos premiers peres. Il croit auſſi qu'un travail pénible eſt propre à accélérer la vieilleſſe.

Suivant Martigne, c'eſt la vigueur primitive qui contribue le plus à la longueur de la vie des hommes & des animaux. Les hommes deviennent néceſſairement vieux, quand à cette premiere cauſe ſe joignent la ſobriété, la tempérance, la ſalubrité de l'air, la tranquillité de l'ame, & l'exercice modéré du corps. Les maladies de la

vieilleſſe naiſſent preſque toutes de la ſurabondance des humeurs excrémentitielles qui reſtent mêlées au ſang, faute d'une action ſuffiſante dans les organes excrétoires, & ſingulierement dans la peau, qui chez les vieillards eſt ſeche & aride.

Hoffman explique comment arrive la vieilleſſe, qu'il dit provenir de l'oblitération des vaiſſeaux. Il donne une notice des maladies familieres à cet âge. Il aſſigne la ſource d'où elles dérivent. Son opinion ne differe pas de celle de Martignes, Bachere, & de la plupart de ceux qui ont traité des maladies des vieillards.

Jean à Kokier a fait un petit Traité ſur la vieilleſſe, dans lequel il fait mention de tous les privileges attribués à cet âge, celui entr'autres de ne pouvoir être arrêtés pour dettes, ni mis en priſon. Il rapporte les eſpeces de maladies qui affligent le plus ordinairement les vieillards : il fait con-

noître la nature des remedes qui leur conviennent, il dit qu'un régime exact est au-dessus de tous les médicamens. Le seul régime, dit-il, guérit les catharres, la toux, l'asthme, les vertiges, les douleurs d'estomac, l'apoplexie & toutes les autres affections du cerveau : par le moyen du régime, on se débarrasse de la goutte & de tous les rhumatismes : il empêche les crudités, qui sont la source la plus féconde des maladies.

Robertus Montanus, dans son livre *de tuendâ sanitate*, ne parle qu'en passant du régime des vieillards. Il est dans l'opinion que la viande est la sorte d'alimens dont ils doivent manger de préférence. Il se fonde sur ce que la chair des animaux conserve davantage de chaleur innée ; ce qui la rend plus propre à nourrir ; & il la croit d'autant plus saine & nourrissante, qu'elle est plus récente ; aussi pense-t-il qu'il faut donner la préférence aux viandes fraîches.

Franciſcus Ranchinus penſe à-peu-près comme Montanus, ſur l'eſpece de nourriture qui convient aux vieillards : il donne la préférence au regne animal. Le ſuc des viandes, dit-il, eſt plus nourriſſant que les autres alimens, parce qu'il a plus d'affinité avec la chair humaine, *& plus alimenti eſſe in carnibus, quàm in aliis cibis, ob affinitatem quam habent cum carne humanâ, Medici omnes fatentur.* Il fait dépendre la vieilleſſe d'un combat entre les alimens, en admettant toutefois que l'abus des médicamens & les maladies peuvent l'accélérer. Il conſeille pour les vieillards, l'uſage des médicamens d'une nature échauffante & humide, parce qu'il croit que leurs maladies ſont cauſées par une matiere pituiteuſe & glaireuſe, que le défaut de chaleur dans les vieillards n'a pu fondre ni atténuer. Il admet l'opinion de Galien ſur la cauſe des demangeaiſons importunes auxquelles

ſont ſujets les vieillards: ils ne ſont expoſés, dit-il, à cette ſorte d'affection, que parce que leur peauétant trop ſeche & trop ſerrée, eſt moins perméable, & ſe prête moins à la ſortie des humeurs.

André du Laurens admet auſſi pour cauſe de la vieilleſſe une eſpece de combat, une contrariété, mais c'eſt entre les principes dont les corps ſont compoſés: il ajoute à cette cauſe l'action de la chaleur naturelle, laquelle, conſommant toute l'humidité, va petit-à-petit, ſéchant & refroidiſſant nos corps. Il eſt dans l'opinion que les vieillards ont beſoin de repos & de chaleur pour bien digérer; d'où il conclut que le repos de la nuit & la chaleur du lit ſont favorables au travail de la digeſtion. Du Laurens mérite d'occuper une place parmi les Médecins Philoſophes: ſes Ouvrages annoncent un homme d'un grand ſens. Ce qu'il a écrit ſur les criſes décele ſon goût

pour la bonne Médecine, & un génie obſervateur.

Mead s'eſt borné à commenter la deſcription de la vieilleſſe, qui ſe trouve dans l'Eccléſiaſte; & l'Auteur de l'article vieilleſſe du Dictionnaire Encyclopédique ſemble n'en avoir parlé que pour avoir occaſion de citer ces vers d'Horace :

Multa ſenem circumveniunt incommoda ;
Vel quod quærit, & inventis miſer abſtinet.

car ce qu'il en a dit comme Médecin, ſe réduit à très-peu de choſe.

Quoique le Traité que Cicéron a donné ſur la vieilleſſe, contienne d'excellens préceptes de Médecine, il ne faut pourtant le conſidérer que comme un Ouvrage d'une excellente Philoſophie, qui ne pouvoit me ſervir de modele pour le plan que j'ai exécuté. J'ai traité cette matiere en Médecin. J'ai d'abord développé les cauſes de la vieilleſſe : cette diſcuſſion m'a paru devoir être d'une très-

grande utilité; car il en réſulte que tout vieillit dans la nature ; que les recettes des Arnauld de Villeneuve & des Roger Bacon ne peuvent rien contre la rouille du tems qui ronge & détruit tous les corps. En vain l'Alchymie nous offre-t-elle ſon or potable , ſes panacées univerſelles : il faut ſuccomber ſous le poids des années. On m'objectera ſans doute qu'il eſt bien peu d'hommes qui ſe laiſſent ſéduire par les promeſſes illuſoires de ces impoſteurs , qui ſe diſent poſſeſſeurs de ſecrets propres à prolonger la vie au-delà de ſon terme ordinaire. Il faut pourtant l'avouer, à la honte de l'eſprit humain; il s'en rencontre encore qui montrent cet excès de crédulité, & ne peuvent ſe refuſer à l'idée flatteuſe du rajeuniſſement : j'en puis donner un exemple qui eſt tout récent : c'eſt l'homme dont il eſt queſtion dans la trente-troiſieme Lettre, qui nous le fournit.

J'ai appris que l'on avoit trouvé après ſa mort, dans une chambre dans laquelle perſonne n'entroit, & dont il avoit ſeul la clef, pluſieurs palettes remplies de ſang, qu'il s'étoit tiré lui-même du pied & des mains dans des intervalles fort courts. Il y avoit dans chaque palette une lancette, & la date du jour que le ſang qu'elle contenoit avoit été tiré.

Que peut-on penſer d'une conduite auſſi étrange? Sans doute il avoit conçu l'idée folle de ſe former une maſſe de ſang nouvelle : il ſe ſaignoit, pour, en épuiſant l'ancien, faire place au nouveau, à meſure qu'il ſe formoit, & il attendoit la pureté de ſa nouvelle maſſe ſanguine de l'effet des remedes que lui donnoient les Charlatans. A quels excès ne ſe porte pas l'eſprit humain, quand il eſt fortement épris d'une erreur qui le charme! Cet homme s'eſt creuſé lui-même ſon

tombeau : il eſt mort d'une mort prompte, ſec & gangréné.

C'eſt des laboratoires chimiques que ſortent ces ſecours ſi vantés, & néceſſairement infideles. Ce ſont des têtes préoccupées de la poſſibilité de l'exiſtence de la Pierre philoſophale & de la tranſmutation des métaux, qui ſeules peuvent concevoir l'idée de pouvoir changer, au moyen de leurs elixirs, la nature de nos humeurs. Elles ſeules peuvent ſe flatter de l'eſpoir de pouvoir, en excitant des efferveſcences & la fermentation, donnner au corps une maniere d'être toute nouvelle. L'idée de ces métamorphoſes n'entre pas dans des cerveaux bien organiſés. Sthaal, ce grand Chymiſte, cet habile Médecin, rejette loin de ſon eſprit de pareilles chimeres. L'ame ou la nature eſt, dans ſon ſyſtême, l'ouvrier qui préſide à toutes les révolutions qui arrivent dans le corps humain ; toutes les manœu-

vres du Médecin ne doivent avoir d'autre objet que de diriger, calmer, ou d'exciter l'action du principe vital, & la maſſe du ſang ne ſe corrige que par la dépuration.

Après avoir analyſé les cauſes de la vieilleſſe, & fait connoître l'état phyſique des vieillards le mieux qu'il m'a été poſſible, j'ai indiqué l'eſpece de régime qui leur étoit le plus convenable, & le traitement qui paroît s'accorder le mieux avec leur état. J'ai tâché, toujours conſéquemment aux principes que j'ai adoptés, de développer la nature de chacune des maladies dont ils ſont le plus ordinairement affligés; je crois avoir été plus loin que la plupart des Médecins qui ont traité de la vieilleſſe: car ils ſe ſont preſque tous bornés à quelques phraſes ſur l'éthiologie de ces ſortes de maladies, & n'ont fait qu'indiquer l'eſpece de remedes qu'il falloit employer. J'ai diſſerté (peut-être

par une ſorte d'extenſion) ſur la nature, la cauſe, la marche & le traitement des dartres & de l'hydropiſie: ce qui m'a déterminé à diſcuter la queſtion des dartres plus longuement & avec plus de détails, c'eſt qu'elle m'a paru avoir été trop ſuccinctement traitée par tous les Médecins qui en ont parlé : par conſéquent je l'ai conſidérée comme une matiere neuve, & qui exigeoit une diſcuſſion nouvelle. J'y ai porté, autant que j'ai pu, le flambeau de l'obſervation. Le lieu où j'ai eu occaſion de faire le plus d'obſervations, eſt la maiſon de M. de Preval, où l'on voit beaucoup de dartreux. Je deſire que vous trouviez mes vues auſſi juſtes & auſſi utiles pour leur traitement, que je les crois éloignées des idées reçues ſur la nature & la marche de cette maladie. Je jouirois d'une ſatisfaction entiere, ſi j'apprenois qu'elles ont pu mériter votre ſuffrage. Je ſuis, Monſieur, &c.

DE

DE

LA VIEILLESSE.

LETTRE PREMIERE.

Pourquoi l'on redoute si fort la vieillesse.

Est-il vrai que vous redoutez si fort le poids de la vieillesse ? Qu'a-t-il donc de si effrayant, pour que vous craigniez d'en être accablé ? Cependant personne ne desire autant que vous d'y arriver. Avouez, Monsieur, que vous n'êtes pas trop d'accord avec vous-même ; mais vous avez cela de commun avec la plupart des hommes.

Je pense qu'on ne desire la vieillesse, & qu'on n'en sent trop vivement le poids, que parce qu'on est trop attaché à la vie. Pourquoi ne pas se dire une bonne fois pour toutes, j'ai vécu ; je dois mourir ? Il est pourtant vrai que le desir de sa conservation est un

ſentiment bien naturel, & qu'on ne doit ſouffrir qu'impatiemment l'idée de ſa deſtruction.

On peut croire que Socrate dut faire un furieux effort ſur lui-même, pour ne laiſſer appercevoir que cette tranquillité d'ame que l'on vante tant. On pourroit même aſſurer qu'il éprouva intérieurement ce ſentiment d'horreur qu'inſpirent les approches de la mort; mais il eut l'adreſſe de le diſſimuler: c'eſt ce qui contribua beaucoup à ſa gloire.

Soyez sûr, Monſieur, qu'on ne voit pas de ſang froid un grand péril: c'eſt toujours l'ivreſſe de la paſſion qui le fait affronter. Un homme poſſédé d'une grande paſſion, ou excité par un violent deſir de la gloire, ceſſe de craindre la mort; mais c'eſt plus parce qu'il ne la voit pas, que parce qu'il ne conſerve que de l'indifférence pour la vie. Souvent auſſi on ne conſidere l'exiſtence que pour peu de choſe, parce qu'elle paroît un fardeau. Un homme éprouvé par une maladie longue, accompagnée de grandes ſouffrances, peut bien deſirer la mort, ou du moins faire peu de cas de la vie: c'eſt ce que prouve un trait d'hiſtoire que rapporte Plutarque.

« En effet (c'eſt lui qui parle) on
» raconte que, dans l'armée d'Antigo-
» nus, il y avoit un Soldat d'une va-
» leur étonnante, mais d'une comple-
» xion très-mauvaiſe & fort mal-ſaine.
» Le Roi lui ayant demandé la cauſe
» de ſa pâleur, il lui avoua qu'il avoit
» une maladie ſecrette. Le Roi recom-
» manda très-fortement à ſes Médecins,
» que, s'ils avoient quelque remede,
» on n'oubliât rien pour le ſoulager,
» & qu'on en eût tous les ſoins poſſibles.
» Ce Soldat ſi brave fut donc guéri; mais
» il ne fut pas ſi amoureux des dangers,
» & ſi déterminé dans les batailles; de
» ſorte qu'Antigonus, ſurpris de ce
» changement, lui en fit des reproches.
» Le Soldat ne lui en cacha pas la vé-
» ritable cauſe, & lui dit: *Seigneur,*
» *c'eſt vous ſeul qui m'avez rendu moins*
» *hardi, en me délivrant des maux qui*
» *me rendoient la vie odieuſe* ».

Enfin, Monſieur, les hommes les plus braves conviennent de bonne foi que, dans le premier moment d'une bataille, ils éprouvent ce frémiſſement d'horreur que doit exciter l'idée d'une mort prochaine. Il ne ceſſe que quand la machine eſt montée; d'où vous

pouvez conclure que les hauts faits d'armes ſont, ainſi que les beaux vers, le fruit de l'enthouſiaſme. Je vous ſuis pour la vie, Monſieur, *&c.*

LETTRE II.

La vieilleſſe a ſes plaiſirs.

Il paroît que ma Lettre a fait peu d'impreſſion ſur vous : peut-être auſſi aimez-vous à vous faire illuſion ſur la vraie cauſe de cette terreur que fait naître chez vous la ſeule idée de la vieilleſſe. En vérité, vous donneriez une preuve de courage, ſi vous vouliez convenir que vous n'êtes pas très-brave. Détachez-vous de cette penſée affligeante, que, quand vous ſerez vieux, vous ſerez forcé de renoncer à tous les plaiſirs. Vous êtes donc intimement perſuadé que, dévoré d'ennuis du matin au ſoir, vous vous ſerez à charge à vous-même, & inſupportable aux autres. Hélas ! Monſieur, l'expérience parle contre vous : les vieillards aiment la vie pour le moins autant que les jeunes gens. Ils y paroiſſent même plus attachés.

Croyez-vous de bonne foi que, ſi

la vie leur étoit odieuſe, & qu'elle ne fût pour eux qu'une ſource de peines, ils n'adreſſeroient pas au Tout-puiſſant leurs vœux les plus ardens, pour qu'il voulût, en les attirant à lui, les décharger d'un poids auſſi accablant. J'ai ſouvent entendu dire, & je l'avois imaginé moi-même, que chaque âge a ſes plaiſirs.

Si je ne me trompe, vous aurez bientôt cinquante ans: cependant vous me dîtes à mon dernier voyage, que, ſi quelque Divinité toute-puiſſante vous offroit de vous rendre votre premiere jeuneſſe, vous rejetteriez ſon offre, en préférant de reſter au terme où vous êtes, ſi elle vous en laiſſoit le choix. J'imagine pourtant que vous n'ignorez pas que vous avez paſſé le tems que l'on appelle les beaux jours de la vie: deux luſtres ſeulement vous éloignent de la vieilleſſe. Je me rappelle même que, lorſque je n'avois que dix-huit ans, je regardois un homme de votre âge comme un vieillard. Dites-moi, je vous prie, quelle réponſe feriez-vous à un jeune étourdi, qui voudroit vous convaincre qu'il ne doit plus y avoir de plaiſir

pour vous dans ce bas monde? Vous pourriez bien lui répondre, avec un peu d'humeur, que vous ſentez très-bien que la ſource de la joie n'eſt pas encore éteinte dans votre cœur.

En effet, on goûte des plaiſirs à l'âge où vous êtes : ces plaiſirs, je crois, ont même un charme que n'ont pas ceux de la jeuneſſe : ce ſont des plaiſirs doux & modérés, dont le ſouvenir n'a rien d'amer ni de fâcheux : ce ſont les plaiſirs de l'ame : ils ſont purs & ſatisfaiſans. Bien différens de ceux de la jeuneſſe, qui ſont le produit d'une machine exaltée, & n'ont d'agréable que le moment de la jouiſſance. Pourquoi dit-on communément d'un homme qui ſe livre avec excès & ſans aucune réſerve aux plaiſirs, & ſe donne en ſpectacle par quelque incartade: il eſt jeune encore, avec l'âge il pourra ſe corriger? Notez bien que ce ſont des gens de tous les âges qui le diſent. N'en conclurez-vous pas avec moi que les plaiſirs honnêtes & pris avec modération ſont du goût de preſque tout le monde, & l'on a bien raiſon; car c'eſt s'écarter abſolument de la nature, c'eſt être ſourd à ſa voix, que de ſervir

une paſſion fougueuſe, qui eſt toujours le fruit du délire.

Avouez qu'il ſeroit bien ſingulier que la jeuneſſe ne fût fondée à ſe croire ſolidement heureuſe, qu'autant qu'elle mettroit dans la jouiſſance des plaiſirs cette retenue & cette modération, en qui conſiſte la nature de ceux de la vieilleſſe. Il peut être vrai qu'il y a des plaiſirs, dont les vieillards ſentent la privation; mais qu'il y en ait auſſi qui lui ſoient propres, & la dédommagent de la perte de ceux-là, c'eſt ce qu'on ne peut révoquer en doute. Au reſte, il faut être vieux pour pouvoir en juger. Qui ſait ſi nous ſerons aſſez heureux vous & moi pour acquérir ce droit?

Il eſt un plaiſir dont l'attrait ſe fait ſentir à tous les hommes, parce que c'eſt par lui que tout exiſte & tout renaît dans la nature, c'eſt le plaiſir de l'amour. L'attrait de ce plaiſir s'affoiblit par degrés; il paroît s'anéantir dans la vieilleſſe. Beaucoup de gens imaginent que c'eſt pour les vieillards une privation, dont rien ne peut les dédommager ni les conſoler, & ils l'imaginent, parce qu'ils ſe perſuadent

que l'homme n'exiſte que par la volupté.

Si on ne peut pas dire que l'homme ſoit privé d'une choſe, quand il ne la deſire pas, le plaiſir de l'amour ne peut plus être conſidéré comme un objet de privation pour les vieillards, attendu que le deſir en eſt éteint dans leur cœur; & encore ce deſir ſi naturel aux hommes n'a pas le même degré de force chez tous. Combien d'hommes ſont parvenus à ſecouer le joug de cette paſſion, qui toujours, ou preſque toujours ne devient tyrannique, que parce qu'on la flatte, & qu'on lui laiſſe prendre trop d'empire! Avec de la réſiſtance on parvient à la vaincre, & on lui fait lâcher priſe, au point même qu'elle ſe réveille difficilement. Il ſuffit de détourner ſon imagination ſur d'autres objets. Ce fut en bâtiſſant ſon ſyſtême de l'univers, que le grand Newton ſut triompher d'elle. L'on aſſure même qu'il mourut ſans avoir connu le charme attaché à l'union des deux ſexes. Il eſt pourtant à deſirer, pour la conſervation de l'eſpece humaine, que ce Philoſophe n'ait pas beaucoup d'imitateurs en ce genre. Adieu, Monſieur, je vous ſuis, *&c.*

LETTRE III.

De l'utilité du travail dans la jeunesse, pour se rendre la vieillesse agréable.

CONVENÈZ, Monsieur, que l'éloquence a une grande puissance. Il ne falloit pas moins que la lecture du Prince des Orateurs, pour vous réconcilier avec la vieillesse. Cela prouve cependant que, quand on vous donne d'excellentes raisons, vous savez vous y rendre. J'aurois pu vous dire bien des choses, mais de moins fortes que Cicéron. Ajoutez qu'il a une maniere de dire, qui est bien éloquente; c'est par-là qu'il persuade : en un mot, vous ne pouviez mieux faire que de lire son Livre de la vieillesse. Aristippe (ne vous effrayez pas de mon ton d'érudition) Aristippe répondit à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il falloit apprendre à un enfant : *apprenez-lui de bonne heure ce qui doit lui servir quand il sera grand* : pour moi, je crois qu'il auroit dû dire, quand il sera vieux. La vieillesse est un âge dont on n'occupe pas assez les jeunes gens. Il faudroit leur faire sentir la nécessité qu'il

y a pour eux d'apprendre de bonne heure à se la rendre agréable. N'êtes-vous pas dans la persuasion, ainsi que moi, que Cicéron donne là-dessus les regles les plus sûres ? C'est là un livre que je crois que l'on devroit mettre entre les mains des enfans. Il vaudroit mieux qu'ils s'appliquassent à l'apprendre par mémoire, que les Fables du corbeau & de la fourmi. N'avez-vous pas senti s'accroître votre amour pour la vertu, quand vous avez vu l'article où Caton dit que le grand soutien de la vieillesse est un long exercice & une longue habitude de la vertu. Ses fruits, dit-il, sont accompagnés d'une joie perpétuelle, que produit le témoignage de la bonne conscience, & le souvenir de tout le bien que nous avons fait. Ne prouve-t-il pas, par les exemples de Fabius Maximus, de Platon & du Poëte Ennius, que le travail & l'étude sont un préservatif assuré contre les dégoûts de la vieillesse ? Un homme dont Caton a dit : « aussi » l'écoutois-je avec autant d'avidité, » que si j'eusse eu quelque pressenti- » ment de ce que j'ai reconnu depuis, » qu'après sa mort je ne trouverois » plus personne dont je pusse rien ap-

» prendre » ; un pareil homme, dis-je, n'a sûrement pas eu à se plaindre de sa vieillesse. Sa société étoit trop attrayante pour qu'il ait jamais été abandonné.

Vous voyez, Monsieur, qu'en même tems que l'on se procure des ressources contre la vieillesse, on apprend encore à se rendre un citoyen utile à sa patrie dans tous les âges. « Je » ne fais plus la guerre, il est vrai », dit Caton, « mais je la fais faire, & je dé- » cide dans le Sénat de celles qu'il faut » entreprendre, & de la maniere dont » on les doit conduire ». Il est bien satisfaisant, sans doute, d'avoir acquis le droit de tenir un pareil langage : ce droit est le fruit d'une jeunesse active & laborieuse, & d'une conduite sage & réglée.

N'admirez-vous pas ces étincelles qui s'élevent de tems à autre du beau génie de Voltaire ? Je suis bien sûr que vous voudriez être à portée de le voir & de l'entendre. N'êtes-vous pas persuadé qu'il s'amuse beaucoup lui-même, lorsqu'il travaille à nous enchanter ? Ses productions n'annoncent nullement un vieillard cha-

grin & difficile. N'en doutons pas un moment, Monſieur, la vieilleſſe n'eſt un poids que pour les perſonnes qui ont négligé de s'inſtruire des choſes utiles dans leur jeuneſſe, & pour qui par conſéquent tout le cours de leur vie a été un ennui continuel.

Peut-on ne pas prendre du goût pour l'étude, quand on lit ce que dit Caton : « mais il faut ſe ſouvenir qu'au lieu » que le trop de fatigue & d'exercice » abat le corps, c'eſt l'exercice qui » ſoutient l'eſprit ; & ce n'eſt que par » la faute des vieillards, qu'ils devien- » nent de ces vieillards de la Comédie, » dont parle Cæcilius, c'eſt-à-dire, » crédules, oublieux & dérangés ; car » ce n'eſt pas à la vieilleſſe qu'il ſe faut » prendre de ces défauts, mais à la lâ- » cheté, à la pareſſe & à la negligence » des vieillards ; & de la même maniere » qu'encore que la jeuneſſe ſoit plus » ſujette aux fougues & à l'emporte- » ment que la vieilleſſe, ces défauts ne » ſe rencontrent pourtant pas dans » tous les jeunes gens, mais ſeulement » dans ceux qui ont un mauvais natu- » rel : de même on ne voit pas que » tous les vieillards radotent ; & cela

» n'arrive qu'à des gens frivoles & de
» peu d'eſprit ».

Voici un point qu'il eſt important de bien établir ; c'eſt que l'homme conſerve dans la vieilleſſe les goûts qu'il a eus dans la vigueur de l'âge. Une fois que la jeuneſſe ſe ſera bien pénétrée de cette vérité, on peut eſpérer qu'elle tournera ſes vues vers des objets utiles, & qu'elle ſe choiſira un genre d'occupations, auxquelles on peut fournir par les ſeules forces de l'eſprit.

« Je ſers mes amis, dit Caton :
» je ne manque guère de me trouver
» au Sénat ; &, non content d'y opiner
» comme les autres, j'y traite des ma-
» tieres importantes, après les avoir
» beaucoup méditées ». Je vous ai dit, Monſieur, dans mes dernieres Lettres, que chaque âge avoit ſes plaiſirs ; mais en pouvez-vous concevoir un plus grand qne celui de pouvoir dire, comme Caton : j'ai ſervi ma patrie par mon autorité, mes conſeils & la force de mon eſprit ; & ce plaiſir ſemble être le partage des vieillards ; car ce ſont eux qui, pour l'ordinaire, occupent les premieres places dans un Etat.

Licurgue, lorſqu'il donna ſes Loix à Lacédémone, établit que l'on n'ad-

mettroit au nombre des Sénateurs ; que des hommes qui seroient âgés de soixante ans.

Enfin Caton avoue qu'il aimoit les festins, mais moins pour le plaisir de boire & de manger, que pour celui de la conversation : c'est qu'il connoissoit tous les avantages de la tempérance, & il le prouve bien quand il dit : « mais » quand on y voudra regarder de près, » on trouvera que l'affoiblissement » même, que l'on croit que l'âge ap- » porte, vient plus souvent de l'intem- » pérance & des débauches de la jeu- » nesse, que de la vieillesse même, à » qui la jeunesse ne transmet qu'un » corps déjà usé & sans vigueur ». Ce seul article contient, comme vous le voyez, les plus excellens principes de morale. Est-il un conseil de Médecine plus utile que celui qu'il donne, en disant qu'il faut combattre la vieillesse, comme on combat les maladies, par un exercice modéré, ne prenant de nourriture que ce qu'il en faut pour conserver les forces, & jamais jusqu'à les accabler ?

Hippocrate a dit la même chose dans un aphorisme : *non satiari cibis, & impigrum esse ad laborem.* Il faut sortir de

table ſans être gorgé d'alimens, de maniere qu'on reſte diſpos au travail.

Cette leçon eſt utile pour tous les âges. Puiſſent les jeunes gens principalement la bien apprendre, & ne la jamais oublier! Quant à vous, Monſieur, il eſt inutile de vous recommander de la mettre en pratique. Toute votre conduite fait voir que vous avez pour objet de vous procurer une vieilleſſe toute ſemblable à celle qu'ont eue Caton & Fabius Maximus. Il eſt vrai que vous ne pourrez pas donner, comme eux, des leçons de guerre; mais il eſt d'autres manieres de ſervir utilement ſa patrie. Je vous ſuis pour la vie, Monſieur, *&c.*

LETTRE IV.

Les maladies des vieillards ſont moins nombreuſes & moins vives que celles de la jeuneſſe.

VOTRE Lettre, Monſieur, me fait entrevoir que vous êtes à-peu-près convaincu qu'un vieillard peut ſe promettre de goûter des plaiſirs, ſur-tout s'il a eu le ſoin de ſe les procurer de longue main. Il fera à coup sûr les dé-

lices de la ſociété, ſi né avec un bon eſprit, il s'eſt donné la peine de bien étudier le monde, & qu'il ſe ſoit fait un bon recueil des événemens intéreſſans qu'il a été à même d'obſerver pendant le cours de ſa vie. Il peut être aſſuré que, quand il en fera le récit, on l'écoutera toujours avec la plus grande attention : car, comme vous ne l'ignorez pas, les hommes, & entr'autres les jeunes gens, goûtent un vrai plaiſir à entendre les témoins des hiſtoires du tems paſſé. En tout on aime mieux écouter que lire. Mais quelle joie pour un vieillard qui raconte, quand il ſe voit écouté ! Sans doute, le bon vieux Neſtor auroit beaucoup moins parlé, s'il n'avoit pas fait la remarque, qu'on prenoit plaiſir à l'entendre : mais auſſi, dit Homere, il y avoit quelque choſe de plus doux que le miel dans tous les diſcours qui couloient de ſa bouche.

Il eſt vrai, dites-vous, que cet exemple du vieux Neſtor peut faire concevoir de flatteuſes eſpérances ; mais il ne détruit pas toute eſpece d'inquiétudes. Quiconque a beaucoup lu, obſervé & médité, a bien de quoi adoucir les

peines de l'ame. Mais la vieilleſſe n'eſt-elle pas accompagnée de mille infirmités inévitables, contre leſquelles cette eſpece de ſecours eſt de nulle reſſource ? Raſſurez-vous, Monſieur, ſur la multitude des maux qui affligent la vieilleſſe. Mettez-vous bien dans l'eſprit que la tempérance & la conduite ſage & réglée, qu'exige néceſſairement l'uſage des moyens qu'il convient d'employer pour ſe nourrir l'ame, ſoutiennent les forces du corps, & lui conſervent une ſorte de vigueur, qu'on n'oſeroit eſpérer dans la vieilleſſe. L'hiſtoire de Maſſiniſſa peut en convaincre.

« A l'âge de quatre-vingt-dix ans, » où il eſt préſentement, eſt-il dit, » s'il ſe trouve à pied quand il lui prend » envie d'aller quelque part, il va juſ» qu'au bout ſans monter à cheval: » s'il eſt à cheval, il ne met jamais pied » à terre pour ſe délaſſer; toujours la » tête nue, quelque froid ou quelque » pluie qu'il faſſe; & cette maniere de » vie lui a tenu le corps ſec & diſpos, » & capable de fournir à toutes les » fonctions de la royauté. L'exercice » & la tempérance, ajoute l'Auteur,

» peuvent donc conſerver aux vieil-
» lards même quelque choſe de leur
» ancienne vigueur ».

J'ai connu des vieillards frais & diſpos, qui avoient eu une jeuneſſe languiſſante. Une vie ſage & réglée, leur éloignement pour toutes ſortes d'excès avoient préparé cette heureuſe vieilleſſe exempte d'infirmités, & par-là ſi digne d'être enviée. La vieilleſſe n'a donc pas autant de maux à craindre qu'on l'imagineroit bien : peut-être même eſt-elle ſujette à un nombre de maladies moins conſidérables que la jeuneſſe & la vigueur de l'âge. Au moins peut-on dire avec aſſurance que les douleurs qu'elle reſſent, ſont moins aiguës & moins poignantes. En un mot, il en eſt de la nature de ſes maladies, comme de celle de ſes plaiſirs : elles ſont moins ardentes & moins violentes que celles de la jeuneſſe : ainſi ce qu'elle perd d'un côté, elle le gagne de l'autre. Cela prouve que tout eſt compenſé dans le cours de cette vie. Il n'eſt pas d'aventure ſi heureuſe, qui n'ait à côté d'elle quelque trait d'infortune ; comme il eſt des cauſes de conſolation pour les perſonnes qui

viennent d'essuyer de très-grands malheurs. Je desire que vous soyez autant heureux qu'il est possible de l'être. Je suis, Monsieur, *&c.*

LETTRE V.

La théorie de la vieillesse.

Vous avez beau m'accabler de vos reproches, Monsieur, vous ne parviendrez jamais à détruire ce maudit penchant que j'ai pour la paresse. Quand il est question de vous répondre, mon esprit paroît tout engourdi. Il est vrai que vous le mettez furieusement à la presse; car ce sont toujours de nouveaux problêmes à résoudre; enfin vous desirez que je vous explique la théorie de la vieillesse. La discussion en est difficile & de longue haleine : elle vous ennuiera peut-être; mais vous le voulez, j'y consens.

Vous connoissez le partage que l'on fait de la durée de la vie en différens âges, qui sont l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, le moyen âge & la vieillesse; & dans celle-ci sont comprises la caducité & la décrépitude. On fixe communément le commencement de

la vieilleſſe à ſoixante ans. L'enfance s'étend juſqu'à quatorze : ainſi l'adoleſcence, la jeuneſſe & le moyen âge comprennent l'intervalle depuis la quatorzieme juſqu'à la ſoixantieme année.

Que de révolutions ſe ſont opérées dans le corps d'un homme depuis l'inſtant de ſa formation juſqu'au tems de la décrépitude ! Quelle différence auſſi entre le corps qui commence à naître, & celui qui touche au moment de ſa ruine ! Dans l'un tout eſt molleſſe, flexibilité ; il ne préſente qu'une eſpece de bave ; l'autre, au contraire, eſt dur, ſec, raccorni : il eſt fragile, il eſt caſſant, ſi je puis m'exprimer ainſi. Toutes les parties d'un corps caduc ont l'air de vouloir ſe convertir en une ſubſtance vraiment oſſeuſe.

Concevez, Monſieur, divers degrés dans la conſiſtance de cette ſubſtance primordiale & univerſelle, qui forme & lie toutes les parties du corps ; vous aurez l'idée de la cauſe des différens âges d'un homme. Cette ſubſtance univerſelle, dont je parle, eſt le tiſſu muqueux ; c'eſt lui qui ſerré, plié & contourné de différentes manieres, forme & lie toutes les parties ; il eſt le réſul-

tat des nerfs enduits de la matiere muqueuse. Les os qui présentent la substance la plus dure, peuvent se ramollir & se changer en une espece de gelée. Les arteres macérées dans l'eau prennent la consistance du tissu cellulaire. La même chose arrive aux tendons, aux cartilages, aux ligamens & aux muscles.

Le mouvement, qui constitue la vie, aide au développement des parties organiques, & favorise leur action, en qui consistent les différentes fonctions du corps; le mouvement, dis-je, est la cause qui opere ces merveilles; c'est lui qui conduit l'homme par une marche lente & insensible au terme de sa destruction.

L'embrion naît du mouvement. N'est-il pas vrai, Monsieur, que, lors des embrassemens qui ont pour effet la génération, les organes, qui dans l'un & l'autre sexe servent à cet acte merveilleux, sont dans l'orgasme? La semence dardée avec force dans la matrice, est agitée dans toutes ses parties: elle reçoit encore un nouveau degré d'action de la part de cet organe, qui éprouve tous les transports de l'amour;

& ce nouveau degré d'action, qui s'établit alors dans la matrice, s'y conſerve bien long-tems encore après l'accouchement.

Je n'entreprendrai pas de vous expliquer le méchaniſme de la formation de chaque partie. Une pareille entrepriſe eſt au-deſſus des forces de mon entendement : c'eſt un myſtere impénétrable, & en former le projet, ce ſeroit donner des marques de folie. Je ſais pourtant, Monſieur, que vous goûtez une ſorte de plaiſir à lire les rêveries des hommes, & en cela je penſe que vous n'avez pas tort ; car c'eſt ſouvent au milieu de ces brouſſailles que l'on rencontre le germe des ſyſtêmes les mieux combinés & les plus ingénieux. Je haſarderai donc de vous faire quelques obſervations ſur la cauſe de la dureté des parties : c'eſt par cette route-là même que j'entreprends de vous conduire à la vieilleſſe.

Il n'eſt pas d'homme tant ſoit peu verſé dans les connoiſſances anatomiques, qui ne ſache qu'entre les parties molles, les plus ſujettes à s'oſſifier, ſont les arteres, & ſingulierement l'aorte dans l'endroit où elle ſort du

cœur. Le mouvement continuel des arteres eſt connu. Il eſt conſidérable dans le point qui ſe trouve le plus ordinairement oſſifié : or, ce mouvement, qui à la longue produit l'oſſification, n'eſt-il pas la cauſe du degré de conſiſtance que les vaiſſeaux ſanguins, & notamment les arteres, ont de plus que les autres parties molles? Ce que je dis-là ne doit pas paroître ſingulier; car d'autres l'ont dû penſer avant moi : mais voici l'endroit qui peut prêter à la critique.

Le cœur, les veines & toutes les groſſes arteres ont pour appui les parties oſſeuſes. Les os reçoivent donc l'impreſſion du mouvement qui n'eſt jamais interrompu dans les arteres : peut-être encore exercent-ils ſur elles une eſpece de réaction. Le premier, le plus long & le plus grand frottement ſe fait donc entre le cœur, les arteres, les veines & les parties oſſeuſes. L'épine de l'embrion ſemble être battue dans toute ſa longueur, d'un côté par le cœur & les arteres, & de l'autre, par l'effort de la matrice, qui, par ſon mouvement & comme cauſe extérieure, paroît diriger l'ordre des mouvemens dans le fœtus : mais ne pour-

roit-on pas croire que le méchanisme de la premiere ossification dépend de l'action réunie de toutes ces causes, & que le point le premier ossifié est celui qui avoisine le plus l'endroit où se rencontre le plus grand effort d'action ? L'endroit de l'échine, qui correspond au cœur, seroit donc le point où l'ossification auroit commencé ; comme dans les arteres le point qui se trouve le plus communément ossifié est le commencement de l'aorte.

Si vous voulez, Monsieur, réfléchir un instant sur la situation du fœtus dans la matrice, il vous sera aisé de voir que ses membres sont tellement pliés & disposés, qu'il paroît presque hors de doute que le principal effort des arteres sur le fémur, le tibia, l'humerus & le cubitus, se fait dans la partie moyenne de ces os, qui est le point où ils commencent à s'ossifier. Vous aimeriez peut-être mieux une cause finale ou un principe vital qui fût occupé de la formation de toutes ces parties.

Vous accorderez à ces différentes idées ce que vous croyez qu'elles méritent. Si vous n'êtes pas de mon sentiment, je n'en

n'en prendrai pas d'humeur ; car je laiſſe à chacun la liberté de penſer. Il eſt pourtant vrai que, quand je diſpute, j'éleve un peu la voix de maniere à faire croire que je me fâche : croyez-moi, il n'en eſt rien. Penſez hardiment, & ne craignez pas que la différence qui pourroit être entre votre opinion & la mienne puiſſe jamais rompre le lien de l'amitié qui nous unit. Je vous ſuis pour la vie, &c.

LETTRE VI.

Des effets du mouvement par rapport à la conſervation & à la deſtruction du corps humain.

J'AUROIS pu faire ma derniere Lettre plus longue, Monſieur ; mais l'heure du ſommeil étoit arrivée : mes paupieres appeſanties me l'annonçoient. Comme je ne puis réſiſter au Dieu Morphée, quand il m'invite à jouir de ſes faveurs, j'allai me coucher. A mon réveil, j'ai médité ſur la même matiere; & quand une fois la machine s'eſt trouvée montée, j'ai pris la plume, & j'ai écrit ce que vous allez lire.

Le principe de la conſervation dans

l'homme eſt le même que celui de la deſtruction : ce principe eſt le mouvement. C'eſt lui qui produit le frottement, d'où naît l'endurciſſement des parties, comme on peut s'en aſſurer en voyant la main d'un garçon ſerrurier, ou de tout autre Artiſan. La même main prouve encore que le mouvement & l'action contribuent beaucoup à faire groſſir les parties.

La qualité des liquides ſuit aſſez l'état des parties ſolides : ils changent à meſure que les organes acquierent plus de force & d'énergie. Les liqueurs d'un poulet (dit M. d'Arcet, theſe de Paris 1762) qui d'abord n'eſt nourri que du blanc & du jaune de l'œuf, ſont blanchâtres, & ne préſentent qu'une eſpece de lymphe : on n'y obſerve ni bile, ni graiſſe. Il paroît enſuite quelques globules, dont le nombre augmente à proportion de l'accroiſſement. Ce que je viens de dire du poulet, continue-t-il, peut s'appliquer au fœtus, qui dans les premiers tems ne contient pas plus de ſang & de bile que le poulet : toutes ſes humeurs ſont douces : l'animal, après l'accouchement, ſe fortifie,

Si l'on n'obſerve pas encore de parties globuleuſes dans un embrion, il ne faut pas l'attribuer au défaut de mouvement; car il eſt plus vif & plus répété dans le fœtus que dans les vieillards, les jeunes gens & les enfans. Sans doute Hippocrate entendoit par la chaleur innée le mouvement ou la vie : or il dit que les enfans ont beaucoup de chaleur innée; & cette chaleur innée diminue à meſure qu'ils avancent en âge; mais le prodigieux accroiſſement du fœtus, dans l'eſpace de neuf mois, doit le faire ſuppoſer énorme dans l'embrion.

Je crois que vous conclurez de tout ceci, 1°. que les globules ſanguins proviennent de la chaleur excitée par le frottement des parties entr'elles, à moins que la couleur rouge du ſang ne ſoit l'effet d'un principe colorant, dont l'action ſe développe par le mouvement : 2°. que, quoique le mouvement ſoit conſidérable dans le fœtus, le frottement y eſt pourtant moindre que dans les enfans, parce que les parties ſolides n'ont pas aſſez de force, ou qu'elles ſont trop tendres ou trop molles. Ce ſont, en un mot, les li-

queurs qui prédominent dans l'embrion. Il regorge du mucus qui sert à les nourrir : c'est par cette raison que la chair des jeunes animaux est tendre & blanche, & qu'on l'emploie dans les cuisines pour faire des gelées.

Les liqueurs d'un adulte sont plus travaillées que celles d'un enfant : son corps contient davantage de ce que l'on appelle sang, ou la partie globuleuse. Elles n'ont plus la même douceur que celles du fœtus : elles sont plus spiritueuses ; elles contiennent davantage de cette espece de gaz, ou de ces parties odoriférantes qui servent aux chiens pour reconnoître leurs maîtres au milieu d'une foule d'hommes considérable ; aussi la chair des vieux animaux fournit-elle la matiere des consommés, sorte d'aliment fort échauffant, & propre à ranimer une machine affoiblie & épuisée par une longue maladie, ou de grandes fatigues. Cet effet ou cette propriété des jus sert à faire reconnoître, par analogie, la qualité des liqueurs d'un homme qui approche de la vieillesse. Le mucus abonde dans le fœtus : les jeunes gens ont beaucoup de sang : il y a moins de

l'un & de l'autre dans les vieillards, & le mélange en est moins parfait.

Le sang des vieillards est plus disposé à dégénérer & à se corrompre : il doit contenir une plus grande quantité de parties acrimonieuses, parce qu'il est moins épuré des humeurs excrémentitielles, que l'on fait tourner à l'acrimonie, & avoir une nature saline. Telles sont la matiere de la transpiration, les urines, la morve. Le sang d'un vieillard est plus avide, & differe beaucoup de celui d'un jeune homme, chez qui s'est faite la révolution de la puberté. A cette époque le mélange de la semence lui communique de la vigueur : il n'a pourtant pas encore entierement perdu cette douceur & cette qualité onctueuse qu'il a chez les enfans. Les organes eux-mêmes ont une force qu'ils n'avoient pas : toute la machine s'anime & s'enflamme : les yeux, la voix, tout annonce plus de force & de sensibilité : l'imagination s'échauffe; les desirs naissent. Tel est l'homme au moment qu'il reçoit son dernier degré de perfection, celui où se développe l'organe de la génération, d'où il paroît qu'il tire

toute sa force & toute sa vigueur. Il est agité de mille passions, qui le conduisent d'écueils en écueils. Heureux! s'il peut arriver au port, sans avoir fait naufrage. Le bonheur dont il doit jouir dans sa vieillesse, dépend beaucoup de la maniere dont il aura vogué sur cette mer orageuse. Nous tâcherons de lui indiquer la route qu'il doit tenir, en lui faisant connoître les abîmes dans lesquels il court risque de se précipiter, pour peu qu'il s'en écarte. Je remets à un autre jour à vous en entretenir. Je suis, &c.

LETTRE VII.

Le mouvement est plus vif & plus précipité dans les enfans que dans les vieillards.

Vous êtes l'homme du monde le plus impatient. Croyez-vous donc qu'il soit possible de tout dire dans une Lettre: je ne fais pas tant de besogne à la fois ; d'ailleurs je n'ai rien qui me presse, que le desir de vous satisfaire : mais, si vous m'aimez autant que je me le suis persuadé, vous voudrez bien m'accorder un peu de répit. Main-

tenant je me repens de vous avoir avoué que j'étois pareſſeux; car je ſuis sûr que vous me preſſeriez moins. Vous prenez même vis-à-vis de moi le ton magiſtral : vous vous mêlez de me propoſer des queſtions auxquelles je dois répondre.

Eſt-il vrai, me dites-vous, que le mouvement ſoit plus vif & plus précipité dans le fœtus, que dans le vieillard? Oui, Monſieur, & je ne vois pas même pourquoi vous affectez d'en douter. J'ai dit dans ma derniere Lettre,que le prodigieux accroiſſement du fœtus dans l'eſpace de neuf mois, devoit faire ſuppoſer que la chaleur innée étoit énorme dans l'embrion. Si vous m'accordez que l'accroiſſement dépend du mouvement, vous ſerez bientôt convaincu de la vérité de la propoſition que vous me priez d'éclaircir. D'abord je vous rapporterai quelques faits qui répandront la plus grande clarté ſur cette matiere : j'en tirerai des conſéquences, auxquelles j'ajouterai quelques réflexions qui pourront vous paroître ſingulieres ; mais je ne cours aucun riſque, car je ſais que vous les aimez.

1°. Si l'on tâte le pouls d'un enfant qui vient de naître, il eſt vif & précipité : celui d'un vieillard, au contraire, eſt lent ; ſes battemens ſont très-rares. Le pouls d'un vieillard ne ſe rapproche de celui de l'enfant, que lorſqu'il eſt fébrile : or, vous ſavez très-bien que le mouvement eſt beaucoup augmenté dans un accès de fièvre. A cette premiere conſidération, qui eſt du plus grand poids, il en faut joindre une ſeconde ; c'eſt que les enfans reſſentent à peine les fortes impreſſions du froid le plus aigu ; il faut les preſſer de s'approcher du feu : il n'eſt pas même néceſſaire qu'ils s'agitent pour n'en pas ſentir le beſoin ; bien différens en cela des vieillards, auxquels le froid le plus léger eſt à peine ſupportable, & qui, pour s'en garantir, ſont obligés de ſe vêtir avec des habits très-chauds. Les jeunes gens, & ſur-tout les enfans, ſuent très-facilement, & les vieillards fort peu.

Il eſt aſſez ordinaire que l'homme parvienne à ſon dernier degré d'accroiſſement à l'âge de vingt ans : la durée de ſa cruë ne s'étend guère au-delà. A peine même eſt-il arrivé à ce terme,

qu'il commence à se miner : mais la chose n'est bien sensible qu'à quarante ans : jusque-là il avoit conservé une grande partie de ses forces, quoiqu'à la vérité il fût moins souple & moins agile que dans la jeunesse. Il commence, à cet âge, à s'appercevoir qu'il n'est plus propre aux mêmes exercices, & qu'il soutient plus difficilement les travaux pénibles : il porte d'ailleurs des marques de sa décadence. Les rides sillonnées bien auparavant sur son front & autour de ses yeux décelent son âge : elles annoncent que le visage a commencé à se flétrir : son teint ne présente plus les lys & les roses. La peau s'est durcie ; elle n'est plus ni aussi blanche ni aussi douce au toucher, ni aussi moëlleuse : elle devient aride, brune & quelquefois basanée. Les traits du visage perdent leur beauté: ils s'alterent, parce que les os, acquérant plus de grosseur, ont plus de saillie, & que les parties molles, en s'affaissant, ne forment plus cet arondissement d'où dépendent la régularité & la délicatesse des traits.

Comparez maintenant, Monsieur, le tems de l'accroissement avec celui

du décroissement, vous jugerez que la différence est grande. Elle est dans certains sujets comme un est à trois : pour d'autres, comme un à quatre, &, pour quelques autres, comme un à cinq ; c'est-à-dire, qu'un corps qui emploie vingt ans à croître, en emploie quarante, soixante ou quatre-vingt à se détruire & à se miner : mais si, comme nous en donnerons la preuve, l'accroissement dépend du mouvement, & qu'il soit également le principe de la destruction, il faut nécessairement supposer que le mouvement est trois fois moindre dans le corps d'un vieillard, que dans celui d'un enfant. Il n'y a point de proportion entre la quantité de mouvement dans un embrion, & celle d'un vieillard prêt à succomber sous le poids des années : car, depuis le moment de la premiere formation, le mouvement va toujours en décroissant. Quelque considérable qu'il soit dans un enfant qui vient de naître, sa dégradation est telle, que la quantité de mouvement est moins considérable à trente ans, qu'elle n'étoit à vingt ; & à quarante il y en a davantage qu'à cinquante. On

peut dire la même chose de chaque lustre & de chaque année.

La nature emploie souvent les plus grands efforts pour procurer l'accroissement. N'observe-t-on pas tous les jours que les adolescens qui éprouvent de grandes maladies, sont beaucoup plus grands dans leur convalescence, qu'ils n'étoient avant d'être malades : mille infirmités, auxquelles sont sujets les enfans ; ces especes de fievres éphémeres qu'ils éprouvent, ne sont que les symptômes d'un effort que fait la nature pour étendre & déployer les parties. Comme les fievres ardentes qui arrivent dans la vigueur de l'âge, annoncent un grand effort de la nature pour détruire un embarras matériel, qui la gêne & la trouble dans ses fonctions ; de même, dans la plupart des maladies vives des enfans, la nature a pour objet l'alongement des membres & le développement des organes. Il arrive de-là que, quand les fievres sont longues & vives, la crue est bien plus forte & bien plus sensible. J'ai été témoin d'un pareil effort dans une jeune demoiselle. L'estomach chez elle paroissoit être le lieu de la scene prin-

cipale : elle vomiſſoit ſans ceſſe ; c'eſt-à-dire, que cet organe éprouvoit un ſpaſme continuel. Du même effort elle pouſſa une dent, & grandit de deux lignes. Elle fut ſouvent malade pendant la même année ; & cette année-là-même elle grandiſſoit à vue d'œil. Ces faits devroient toujours être préſens à l'eſprit des Médecins, afin de ne pas prendre le change ſur la nature de la cauſe de ces maladies : dans ces ſortes de cas la nature ne veut être qu'adoucie & calmée : elle n'a pas beſoin qu'on l'irrite par des remedes de toute eſpece.

Je vous laiſſe tirer la conſéquence de tous ces faits. N'eſt-il pas naturel de penſer que le mouvement eſt plus vif & plus précipité dans le fœtus & les enfans, que dans les vieillards ? La ſortie & la formation des dents, qui eſt accompagnée des mouvemens les plus vifs & les plus extraordinaires, ne prouve-t-elle pas que l'accroiſſement ſuppoſe un mouvement conſidérable ? Car la dent peut être conſidérée comme une augmentation dans le nombre des parties.

Comme il eſt inconteſtable que tou-

tes les parties du corps ſont actives & ſenſibles, l'on doit penſer qu'il y a plus de mouvement dans le corps d'un fœtus, que dans celui d'un vieillard. Il y a plus de vie, & en effet il y a plus de parties à mouvoir dans le premier, que dans le dernier. L'effet du mouvement eſt de durcir les parties : cet effet réſulte du rapprochement ou du collement des lames du tiſſu muqueux, leſquelles dans l'origine étoient diviſées. Ces lames, qui par le frottement ont été jointes & collées enſemble, ne ſont plus perméables : elles n'ont plus la même ſoupleſſe, ni cette action néceſſaire pour le méchaniſme de leur nutrition : elles ſe nourriſſent moins, elles ſont moins pénétrées d'humeurs : la preuve en eſt que toute la peau d'un vieillard s'affaiſſe, qu'elle contracte des rides, qu'elle ſe durcit & ſe raccornit en quelque ſorte. Mais quelle action, quel mouvement, quel frottement, quelle chaleur, en un mot, n'a-t-il pas fallu, pour qu'un corps, qui dans l'origine étoit tout aqueux, ait pu acquérir ce degré de dureté & de ſéchereſſe qui s'obſerve dans les vieillards ! Si le mouvement ſe conſervoit au

même degré pendant toute la vie ; elle ne pourroit s'étendre auſſi loin qu'elle le fait chez certains individus, qui pouſſent leur carriere au-delà de cent ans. Méditez, Monſieur, ſur ces différens objets. Faites-moi part de vos réflexions. Je les attends & je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Il y a une doſe de ſenſibilité & de mouvement plus forte dans l'embrion, que dans le vieillard.

DEPUIS que je ne vous ai écrit, Monſieur, j'ai paſſé quelques jours dans une maiſon de campagne, où s'eſt trouvée la compagnie la mieux choiſie. Je me ſuis livré à toute la gaieté dont je ſuis capable ; & ce qui m'a mis fort à mon aiſe à cet égard, c'eſt que la plupart des perſonnes avec qui j'étois m'ont paru & ſont en effet fort raiſonnables.

M*** votre ancienne connoiſſance & votre ami m'a demandé de vos nouvelles, & ſi je vous écrirois bientôt. Je lui ai répondu que j'avois quelques réflexions à ajouter à une réponſe que je vous avois faite, ſur quelques queſ-

tions que vous m'aviez propoſées : il a été curieux de les lire : c'eſt ce qui m'a fait différer d'un jour à vous envoyer ma lettre.

J'eſpere, Monſieur, que, quand vous l'aurez lue, vous ſerez moins étonné que jamais, qu'il y ait une doſe de ſenſibilité & de mouvement plus forte dans l'embrion que dans le vieillard. Les premiers rudimens d'un fœtus ſemblent être, pour la plus grande partie, formés de nerfs. L'embrion n'eſt, à proprement parler, que le germe de l'homme, la trame ou l'eſquiſſe de toutes ſes parties, & le moule de tous ſes organes. On ne ſait pas encore laquelle, ou du cœur ou de la tête, eſt formée la premiere. Une choſe certaine, c'eſt que l'époque de la premiere exiſtence de l'une n'eſt pas fort antérieure à l'autre. Une des parties les premieres ſenſibles à la vue eſt la tête : elle groſſit plus promptement que les autres. Il eſt de fait que preſque tous les enfans peuvent paſſer le reſte du corps par où ils ont paſſé la tête. Les parties les plus voiſines de la tête ſont celles qui ſe développent auſſi les premieres. Les bras ſont conſtamment plus

longs dans les enfans que les jambes & les cuiſſes. La formation & le développement ſucceſſif des parties devoient avoir lieu. Ce ſont les nerfs qui donnent le mouvement aux parties, & les rendent ſenſibles ; mais les nerfs prennent tous leur origine dans le cerveau. La moëlle alongée & la moëlle épiniere ne ſont que des prolongemens de la ſubſtance cérébrale. La tête doit donc être la premiere & la plutôt formée.

Si l'on ſuppoſe maintenant avec l'Auteur des Recherches ſur le tiſſu muqueux, que chaque organe eſt compoſé du même nombre de fibres dans les adultes des deux ſexes, comme dans les enfans. . . . . que le muſcle d'un Géant n'a pas plus de fibres, que celui d'un enfant ; qu'enfin les fibres nerveuſes ou primitives ne changent point. Il faut néceſſairement admettre que les nerfs, dans les enfans, ſont plus à nud, plus irritables par conſéquent, & plus mobiles, parce qu'ils ſont moins enduits de cette matiere muqueuſe, qui ſert à former & à groſſir les parties ſur le moule des nerfs. Dans les vieillards, ils ſont plus couverts de

mucus, qui, étant plus durci & devenu plus compacte, les met plus à l'abri des causes irritantes, & forme un obstacle à leur mobilité, en réunissant plusieurs faisceaux de fibres, qui dans l'origine étoient séparées.

Je vous ai dit, Monsieur, dans ma derniere Lettre, que si le mouvement se conservoit au même degré pendant toute la vie, elle ne pourroit pas s'étendre aussi loin que cela arrive dans quelques individus qui vivent au-delà de cent années. Cela est fondé en raison, & confirmé par l'expérience. La plupart des hommes, qui se livrent à des exercices immodérés, ou font de grandes débauches, & se procurent par-là un mouvement forcé; ces hommes-là, dis-je, deviennent vieux de bonne heure. Il est rare qu'ils fournissent une longue carriere. Les Paysans obligés à un travail pénible pour se procurer leur subsistance, ne vivent pas longtems : leur visage est aussi ridé à cinquante ans, qu'il l'est chez certains habitans des villes à soixante & dix ans.

La nourriture des Paysans est grossiere, & pour l'ordinaire d'une digestion très-difficile. L'estomac & les au-

tres viſceres, qui concourent à la digeſtion des alimens, ſont contraints de faire des efforts d'action prodigieux: il faut auſſi que les bras, les jambes & tous les muſcles ſoient dans un mouvement perpétuel, pour qu'ils puiſſent remplir leur tâche. Il réſulte un mouvement combiné des deux organes, l'intérieur & l'extérieur. Le collement des différens faiſceaux de fibres ſe fait bien plutôt. Les parties ſe durciſſent plus vîte, & la vieilleſſe arrive bien plus promptement.

Les hommes qui, par leur état, ſont obligés de faire à cheval de longues courſes, & de les répéter ſouvent, arrivent bientôt au terme de leur deſtruction. Il eſt même néceſſaire qu'ils ſoient nés avec la plus heureuſe conſtitution, pour qu'ils puiſſent y réſiſter quelque tems: tels ſont les Couriers du cabinet, & les Poſtillons des poſtes deſtinés à conduire les voyageurs.

Le mouvement du cheval un peu forcé produit quelquefois dans le corps le même effet qu'un accès de fievre. Non-ſeulement il excite une ſueur abondante, mais il occaſionne encore

dans les urines un dépôt pareil à celui qui s'y rencontre à la fin des maladies ou de plusieurs accès de fievre. Ce que je dis là, j'ai eu occasion de l'observer plusieurs fois sur moi-même. Je pourrois encore citer l'exemple des Piqueurs qui chez les grands Seigneurs sont destinés à conduire & à diriger les chasses. Ils deviennent vieux aussi avant le tems, sur-tout s'ils sont continuellement occupés.

L'usage immodéré des plaisirs de l'amour, l'excès habituel du vin, la passion du jeu sont encore des causes qui font vieillir : elles occasionnent dans les individus qui s'y livrent sans ménagement une agitation extraordinaire. On éprouve à la suite de chacun de ces excès une chaleur considérable, & le malheur est que l'un est souvent l'effet des deux autres. Le Joueur éprouve un tourment continuel : son ame est toujours partagée entre la crainte & l'espérance, & souvent elle est plongée dans le plus affreux désespoir. Il est dans un état d'effort habituel : son esprit est continuellement tendu : ses nerfs agissent sans cesse : ils doivent être dans une tension considérable. De-là

l'excès du mouvement, qui, s'il dure long-tems, conduit bientôt, de la maniere que nous l'avons dit, à la vieilleſſe. Vous êtes né avec du goût pour les plaiſirs, Monſieur; mais vous avez appris de bonne heure que la modération eſt la ſource du vrai plaiſir. Vous vous portez bien. J'eſpere que vous vivrez long-tems. Je ſuis, *&c.*

LETTRE IX.

Il y a pluſieurs centres d'action dans le corps humain.

JE m'occupe du matin au ſoir, Monſieur, pour pouvoir répondre à votre empreſſement. Vous voudriez ſavoir quelles ſont les maladies qui ſont propres à la vieilleſſe. Ce n'eſt pas encore ici le moment de vous en entretenir. Il y a bien des choſes à vous dire, avant d'entrer dans ce détail. Peut-être eſt-il néceſſaire de vous faire auparavant un tableau raccourci des maladies de l'enfance. Mais elles tiennent les unes & les autres à des principes qu'il eſt bon de développer.

La tête ſemble devoir exiſter, comme je l'ai dit, dans la Lettre précédente, avant toutes les autres parties, puiſque c'eſt d'elle que l'action & le mouvement ſe diſtribuent à tout le corps par le moyen des nerfs, qui y prennent leur origine. La force du mouvement doit donc ſe diriger principalement vers la tête, qui eſt le premier centre d'action principal, qui ſoit établi. La tête doit être le terme aboutiſſant des grands efforts que fait la nature lors de l'enfance. Les faits viennent à l'appui de ce que je dis là : car l'on obſerve 1°. que les enfans ſont ſujets aux convulſions, ſoit qu'ils faſſent des dents, qu'ils aient des vers, ou qu'ils ſoient attaqués de maladies éruptives, telles que la rougeole & la petite vérole. Les premiers ſymptômes ſont preſque toujours des mouvemens convulſifs. 2°. La tête eſt le ſiége du plus grand nombre des maladies des enfans : au moins reçoit-elle l'impreſſion de celles qui peuvent être enracinées dans d'autres parties.

Cette marche dans les opérations de la nature, répond à ſes vues : ſon objet principal eſt d'étendre & d'alonger les

différentes parties du corps : ſes mouvemens doivent donc ſe porter à l'extérieur : ils doivent ſe porter en enhaut vers la tête, parce qu'elle eſt le principal centre de l'action alors exiſtant. Le cœur a bien ſon influence ſur le reſte de la machine ; mais c'eſt toujours d'une maniere ſubordonnée au cerveau, puiſqu'il eſt vrai que c'eſt de cette ſource qu'il tire ſa faculté active. Deſtiné à être l'entrepôt des liqueurs, qui doivent ſe diſtribuer aux différentes parties par le moyen des arteres, il obéit à l'action des nerfs, qui retardent ou précipitent ſon mouvement, & dirigent le courant des humeurs vers l'endroit où va aboutir leur effort.

Quant à l'épigaſtre qui joue un ſi grand rôle dans les perſonnes du moyen âge, ſon action paroît preſque nulle dans l'enfance. Le diaphragme, qui eſt la principale piece de ce centre, ne ſemble avoir d'autre effet, que d'aider & diriger en quelque ſorte les fonctions vitales. Il faut pourtant convenir qu'il y a des enfans, chez qui il agit plus fortement. Ces enfans ſont ceux qui montrent plus d'eſprit & de raiſon

qu'on en a communément à leur âge : mais les maladies qu'éprouvent ces enfans ſont d'une autre eſpece que les maladies ordinaires de l'enfance : leur nature ſe rapproche davantage de celle des maladies des hommes faits, & même de celles des maladies des vieillards. Ils ſont moins ſujets aux galles, à cette eſpece de gourme qui infecte la peau & ſingulierement la tête des enfans. Le méchaniſme des maladies éruptives s'établit dificilement chez eux. Ce ſont les organes placés dans le ventre, qui ſont le plus ordinairement affectés ; tels que le foie, la rate & les glandes méſentériques.

Ces maladies ſont même d'un heureux préſage pour les facultés intellectuelles de l'enfant qui en eſt éprouvé. J'en ai connu pluſieurs qui avoient eu la rate obſtruée, & le ventre énormement gros : ils ſont gens d'eſprit, & ont un excellent jugement. Vous pouvez conclure de-là, Monſieur, que c'eſt avec une ſorte de fondement, que l'on dit d'un enfant qui montre un eſprit précoce ; il ne vivra pas, il a trop d'eſprit pour ſon âge. Il eſt certain que les eſpeces de maladies dont il peut être attaqué, ſont d'une nature plus

dangereuse que celle des maladies ordinaires de l'enfance. Chez les uns elles occupent les entrailles : chez les autres elles ont leur siege à la peau.

Vous devez conclure de tout ceci, Monsieur, qu'il y a plusieurs centres d'action dans le corps humain. La tête ou le cerveau est le premier : le cœur paroît être le second en date. Le troisieme est l'épigastre. Je puis y joindre un quatrieme ; ce sont les organes de la génération. Ne pourroit-on pas croire que la différence des tempéramens dépend beaucoup des divers degrés d'action qu'acquiert & que conserve l'un ou l'autre de ces organes ? ce qui leur donne plus ou moins d'influence dans les mouvemens de la machine. On peut se convaincre par l'observation, que les personnes bilieuses & mélancholiques ont un épigastre très-actif & fort sensible. Il semble que l'esprit aimable, qui fait le charme de la société, a moins besoin de l'effort de la région épigastrique : il est l'enfant légitime du cerveau, si je puis m'exprimer ainsi. L'organe de la génération, s'il prend trop d'ascendant, enflamme ; mais il trouble par la raison même

même qu'il donne trop de force. Une grande aiſance dans l'action du cœur favoriſe beaucoup ſa force & ſon activité : auſſi remarque-t-on que les jeunes gens qui ont un teint fleuri, qui portent la gaieté & la ſanté peintes ſur leurs viſages, ſont les plus propres aux plaiſirs de l'amour. Le cerveau, qui eſt l'organe de la raiſon & du jugement, le cerveau qui eſt la fabrique des idées, a beſoin d'être aidé dans ſes grandes opérations par la région épigaſtrique ; ſans quoi il ne produit rien qui ſoit digne de fixer l'attention. Une ſaillie, un trait d'eſprit ſont les ſeules productions qu'il fournit, quand il ne reçoit de l'épigaſtre qu'un ſecours léger & de peu de durée. Une forte action dans le cerveau, ſecondée par celle de l'épigaſtre, forme le génie. Le génie ſuppoſe en outre une parfaite organiſation de ces deux centres. L'œil annonce aſſez cette excellente conſtitution.

Les enfans, qui méritent d'être conſidérés comme des prodiges, ſoit par rapport aux progrès qu'ils font dans les ſciences, ſoit par rapport à la force d'eſprit qu'ils annoncent, ne ſont pas

dans l'ordre de la nature : ce ſont des fruits qui mûriſſent avant le tems, parce qu'ils ſont gâtés. Les enfans ne ſont pas faits pour penſer, ni pour méditer. Si l'on écoute la voix de la nature, l'enfance n'eſt faite que pour agir. La méditation exige que l'homme qui s'y livre ſe recueille & ſe concentre en lui-même : mais, dans l'enfance, la nature fait effort pour s'étendre ; elle s'éparpille, au lieu de ſe concentrer, s'il eſt permis de parler ainſi. L'action paroît prédominer dans l'organe extérieur, que conſtituent la peau, les muſcles, les bras, les jambes & les cuiſſes. Forcer les enfans à l'étude, c'eſt aller directement contre le vœu de la nature ; c'eſt vouloir la contrarier dans ſa marche : mais, ſi l'on veut agir plus sûrement, pourquoi ne pas épier le moment où l'on s'apperçoit que le diſcernement d'un enfant commence à ſe former ? C'eſt pour lors que l'on doit commencer à exercer leur eſprit. Combien d'hommes ont fait l'admiration de leur ſiecle, qui, dans leur enfance, n'annonçoient qu'une médiocre aptitude pour les ſciences ! Il y en a eu même qui ſont reſtés balourds juſ-

qu'à un certain terme, où ils ont ſemblé recevoir l'impreſſion d'une vive lumiere, qui, en excitant & réchauffant leur génie, l'a mis en état de produire les choſes les plus étonnantes.

Vous ſavez auſſi bien que moi, que les enfans contrefaits ont communément beaucoup de vivacité dans l'eſprit. Ce fait vient à l'appui de ce que j'ai dit plus haut, qu'un enfant de beaucoup d'eſprit eſt un fruit gâté, & qu'il ne faut pas forcer à penſer les enfans, eux qui ne ſont faits que pour agir. Les membres ne ſe difforment que parce qu'un vice intérieur, qui concentre l'action au-dedans, met obſtacle au libre développement des différentes parties : il empêche qu'elles ne croiſſent également & dans la même proportion : en un mot, l'action chez les enfans doit être au-dehors, & non pas à l'intérieur. L'expérience vous a appris, auſſi bien qu'à moi, qu'il faut long-tems méditer avant de pouvoir rien imaginer.

Je vous ai ſouvent entendu dire qu'après un travail d'eſprit long-tems continué, vous vous étiez ſenti mal diſpoſé pour les exercices du corps. Fai-

tes vos réflexions ſur tout cela, & vous verrez ſi Jean-Jacques s'eſt écarté de la vérité dans ſon plan d'éducation. Montagne a parfaitement bien traité ce ſujet. Liſez ſes Eſſais : vous en ſerez content. Je vous laiſſe avec vous-même. Je ſuis, &c.

LETTRE X.

Le plus ou moins d'action dans l'organe intérieur change la forme des maladies.

Vous m'avez dit pluſieurs fois que vous aimiez les petits chapitres. Je ſuis aſſez de votre goût : auſſi liſai-je toujours avec plaiſir ler Œuvres de Monteſquieu. Quelqu'intéreſſante que ſoit la matiere contenue dans un chapitre, on aime à en voir la fin. Je crains, par cette raiſon, à laquelle j'en pourrois joindre d'autres, que mes Lettres ne ſoient trop longues, malgré l'attention que j'ai eue de les faire courtes. Il eſt certain que j'aurois pu renfermer dans la précédente une grande partie de celle que vous allez lire.

Le corps d'un homme ſe développe juſqu'à l'âge de vingt ans à-peu-près. Rien n'eſt encore changé par rapport à l'ordre & à la direction des mouvemens. La nature continue de diriger ſes efforts à la tête & au-dehors. Ce que l'on obſerve à cet âge, c'eſt que les maladies tiennent plus du ſang que des humeurs : elles ſont plus inflammatoires : c'eſt l'eſpece de maladies propres à la jeuneſſe. Les jeunes gens ſont fort ſujets au ſaignement de nez. Elles ſont toutes l'effet d'une eſpece de réplétion, qui ſe forme chez preſque tous les hommes.

Bientôt après la nature ſemble ſe reſſerrer. Les ſaignemens de nez deviennent moins fréquens, & ſont remplacés chez quelques individus par des crachemens de ſang, par des inflammations ſoit du bas-ventre, ou de la poitrine. Les mouvemens s'étendent donc moins: alors l'épigaſtre a plus d'action; il eſt ſuſceptible d'un plus grand effort. C'eſt le tems auſſi auquel les grands talens commencent à ſe manifeſter. Mais ce qui répand une grande clarté ſur ce que nous avons dit, & lui donne une apparence de vérité, c'eſt que le génie

eſt dans toute ſa force préciſément à l'âge où des maladies de toute eſpece annoncent que l'effort d'action prédomine dans l'organe intérieur : or, il eſt bon de donner une idée de ce que l'on entend par organe intérieur & par organe extérieur.

On diſtingue deux organes principaux ; l'un intérieur, l'autre extérieur. La peau, les grandes aponévroſes, les muſcles, les bras, les jambes forment l'extérieur : l'intérieur eſt compoſé de l'eſtomach, du diaphragme, du poumon, du foie, de la rate, du cerveau, du cœur, des arteres, des veines & des parties génitales. Chacun de ces organes a ſon action propre, & reçoit ſa doſe de mouvement, dont il ſe fait une circulation. Quand la circulation en eſt exacte & bien réglée, on peut conſidérer le corps dans le meilleur état de ſanté poſſible.

De l'idée d'une circulation du mouvement naît celle d'un tems marqué pour la fonction de chacun des organes ; mais cette idée paroît avoir un fondement ſolide, quand on fait attention que le deſir de manger renaît & ſe fait ſentir aux mêmes heures. N'ob-

ſerve-t-on pas encore que les perſonnes qui jouiſſent d'une parfaite ſanté, vont à la garde-robe tous les jours à la même heure? Voilà ce quel' on peut dire pour l'eſtomach & les inteſtins. L'on peut penſer la même choſe de tous les autres organes.

Les mêmes organes ne reçoivent pas dans tous les âges la même doſe d'action & de mouvement. Il eſt d'expérience que les enfans ne ſont pas ſuſceptibles de réflexions auſſi profondes qu'un adulte; & le jugement d'un jeune homme n'eſt pas autant formé que celui d'un homme qui eſt parvenu à l'âge de quarante-cinq ans. Les jeunes gens ſuent plus que les vieillards, & les vieillards urinent davantage que les jeunes gens. Des perſonnes qui avoient été conſtipées dans leur enfance ceſſent de l'être, lorſqu'elles arrivent à un âge plus avancé. Vous vous perſuadez aiſément, Monſieur, qu'il doit réſulter de-là un changement dans nos mœurs, dans nos inclinations, dans la force de notre eſprit & de notre diſcernement.

Il paroît qu'il eſt en quelque ſorte poſſible de déterminer l'action & le

mouvement vers certains organes. L'épigaſtre & le cerveau agiſſent certainement davantage dans un homme qui a contracté l'habitude de méditer, que dans celui qui n'eſt occupé que des exercices du corps, quoiqu'il puiſſe y avoir la même ſuſceptibilité dans l'un & dans l'autre. Le dernier reſte plus diſpos & plus léger que le premier : il conſerve plus de cette force athlétique. C'eſt ainſi que celui qui s'eſt fait une habitude des plaiſirs de l'amour, y reſte plus enclin, que s'il s'étoit continuellement occupé de l'étude des ſciences abſtraites ; ou qu'en réſiſtant à cette paſſion, il s'en fût abſtenu pendant quelque tems. L'éducation dirigée d'après ces vues peut avoir d'excellens fruits. Si l'on accoutume peu-à-peu un jeune homme à tourner ſon attention vers des objets utiles, il s'y portera de lui-même par la force de l'habitude. C'eſt de cette maniere qu'on peut préparer aux hommes une vieilleſſe heureuſe.

La jeuneſſe eſt fougueuſe, parce que c'eſt le tems de la plus grande force d'un homme. Le ſang, à cet âge, eſt plus animé. Les muſcles, ou, pour le

dire en un mot, l'organe extérieur eſt ſuſceptible d'efforts plus conſtans. Son action n'eſt pas encore ſuffiſamment balancée par celle de l'épigaſtre ou de tout l'organe intérieur : auſſi n'eſt-on pas en droit d'attendre des jeunes gens de ces actions qui annoncent beaucoup de prudence & de profondes réflexions. La jeuneſſe eſt faite pour l'action, & non pas pour la diriger. Ce n'eſt pourtant pas que les organes, qui ſervent au méchaniſme de la réflexion, n'y ſoient plus diſpoſés à agir, qu'ils n'étoient dans l'adoleſcence : mais le changement ne ſe fait pas tout d'un coup; la révolution n'arrive que par degrés, & n'eſt remarquable qu'à certaines époques. De-là eſt née l'idée que l'on s'eſt faite de l'influence des années climatériques, J'en parlerai plus au long dans la premiere Lettre que je vous écrirai. Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

Des années climatériques.

Il eſt impoſſible, Monſieur, d'oublier les engagemens que l'on contracte avec vous : vous ſavez trop bien les rappeller. Il étoit cependant inutile que vous me fiſſiez une eſpece de ſommation de vous parler des années climatériques. Je ſuis aſſez exact à tenir les paroles que je donne. Je vous avois promis de le faire dans la premiere Lettre que je vous écrirois. J'aurois déjà ſatisfait à ma promeſſe, ſi le tems & mes affaires me l'avoient permis. Ne vous attendez pas que je vous apprenne là-deſſus beaucoup de choſes. C'eſt une marche que la nature emploie, & qu'elle ſemble vouloir nous dérober. Je parlerai ſeulement des faits. Je ne ſais pas même ſi je ſerai aſſez hardi pour haſarder quelques conjectures.

Chaque ſeptieme année de la vie eſt conſidérée comme une année climatérique. Les changemens qui ſe font dans le corps à ces différentes époques, les

ont rendues remarquables. Il paroît assez certain que la nature emploie constamment un septenaire, pour opérer ses grandes révolutions. Elle observe cette même marche dans les maladies; car les jours critiques sont le septieme, le quatorzieme, le vingt-unieme, le vingt-huit & le trente-cinq, & ainsi de suite. C'est à sept ans que s'acheve la dentition chez les enfans. Les organes de la génération se développent à quatorze ans. A vingt-un ans le corps se couvre de poils. On remarque à vingt-huit ans un changement dans l'ordre des mouvemens de la nature: il est très-sensible à trente-cinq ans. Jusques-là, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, le corps reste agile & plein de vigueur: les inclinations sont à-peu-près les mêmes, quoiqu'à proprement parler, les nuances du premier caractere soient moins fortes, & qu'elles soient déjà adoucies.

Dans les maladies on compte volontiers jusqu'à soixante-trois jours, qui forment neuf septenaires pour la crise. On calcule à-peu-près de même les années pour la durée de la vie. La soixante-troisieme année est réputée

une année climatérique, que beaucoup de perſonnes ne voient pas arriver ſans une ſorte d'effroi, & ce n'eſt pas ſans raiſon; car on ne peut pas ſe diſſimuler que cette ſoixante-troiſieme année eſt un pas que bien des gens ne franchiſſent pas: mais auſſi quand on le paſſe, il ne reſte plus d'époque à craindre: on fait un nouveau bail, qui peut durer long-tems.

On donne le nom de criſes aux révolutions qui terminent heureuſement les maladies. Il faut qu'une maladie ſoit bien légere, ſi pendant ſon cours il n'en arrive pas pluſieurs. Celles qui ſurviennent dans les premiers ſeptenaires des longues maladies, ne ſont pas fort ſenſibles: elles le deviennent davantage à la fin du ſecond & du troiſieme; après quoi la maladie file, ſi je puis m'exprimer ainſi, ju'qu'à ce qu'enfin le malade éprouve quelque légere ſecouſſe qui aſſure ſa ſanté.

S'il étoit poſſible de comparer la vie d'un homme à une maladie, il faudroit conſidérer toutes les révolutions qu'il éprouve, comme des révolutions critiques, qui ſe ſont préparées de loin, & deviennent plus ſenſibles à

la fin de certains ſeptenaires. Les criſes dans les maladies ſuppoſent une nature active, à qui il reſte aſſez de forces pour détruire & vaincre les embarras qui la gênoient. Si les forces lui manquent, ou que les embarras ſoient trop conſidérables, elle ſuccombe : ſouvent auſſi ne peut-elle pas prolonger la vie d'un homme au-delà de quelques ſeptenaires, parce qu'il exiſte un vice intérieur, un déſordre qui trouble tellement ſes fonctions, qu'elle ne peut plus y rétablir l'ordre.

C'eſt par le moyen de cette circulation de mouvement, que j'ai ſuppoſée, & que d'autres ont admiſe avant moi, que s'exerce la fonction de chaque organe. Dans certaines maladies la fonction de quelque organe eſt augmentée ; c'eſt-à-dire, qu'il reçoit plus de mouvement & plus d'action ; parce que la nature l'a deſtiné à agir principalement pour préparer & évacuer un excès de matiere qui la gêne & la tourmente, & qui dérangeroit l'ordre de ſes opérations, ſi elle en reſtoit ſurchargée plus long-tems. C'eſt la matrice, par exemple, qui prépare & ſert de voie excrétoire au ſang, qui fait la matiere

des regles à l'âge de puberté, qui eſt le tems où elle commence à jouer un rôle dans la machine, & qu'elle devient ſenſible & active. Elle reçoit ſa doſe de mouvement, ainſi que les autres viſceres; mais chaque mois, vers la fin de chaque quatrieme ſeptenaire, elle exerce un empire abſolu ſur toute la machine; elle ſemble abſorber toute l'action & la plus grande partie du mouvement; & ce qui le fait croire, c'eſt que l'action des autres organes paroît être ſuſpendue. Les femmes, dans ce tems, éprouvent divers accidens. Le mouvement excrétoire des regles peut donc être regardé comme un mouvement critique, ou les regles ne ſemblent être qu'une évacuation critique.

Quand les femmes jouiſſent d'une parfaite ſanté, le tems de la révolution des regles ne varie pas ou preſque pas: il n'en eſt pas ainſi quand elles éprouvent quelques violens chagrins. Un fort ſaiſiſſement peut arrêter ou empêcher l'écoulement des regles. L'épigaſtre pour lors reçoit toute l'action: la matrice n'agit plus ou très-foiblement; de ſorte qu'elle ne peut conſom-

mer l'ouvrage dont elle eſt chargée.

Une ſuppreſſion ou une diminution dans l'écoulement des regles rend les femmes malades, & leur cauſe des indiſpoſitions que l'on tente en vain de détruire par le moyen de la ſaignée, ou des autres remedes : il faut néceſſairement attendre la révolution ſuivante. Il eſt aſſez ordinaire que les regles, ſi l'on n'a pas trop tracaſſé la nature, ſe rétabliſſent d'elles-mêmes, & dès ce même moment tous les accidens ceſſent. Les regles d'une femme peuvent être ſupprimées pluſieurs mois de ſuite, ſans qu'elle ſoit attaquée d'une maladie vive du genre inflammatoire : c'eſt cependant ce qui devroit avoir lieu, ſi, comme on le croit communément, les regles étoient l'effet de la pléthore de la matrice. Il eſt plus naturel de conclure de tous ces faits, que les regles peuvent être & ſont en effet précédées d'une pléthore générale ; mais qu'elles s'évacuent par l'action de la matrice, qui, dans ce tems-là-même, reçoit une doſe de mouvement plus forte. On peut croire encore qu'il doit ſe faire une circulation de mouvement par tout le corps, puiſque les regles

ont un tems marqué, qui ne varie presque jamais.

J'ai dit (& c'est l'observation de tous les tems qui nous l'apprend) qu'à chaque septieme année il se passoit quelque chose de remarquable dans le corps humain. Seroit-ce quelque organe qui se développeroit alors, ou qui acquerroit un nouveau degré de force? Ce qui mérite d'être observé, c'est qu'il s'évacue un superflu d'humeurs dans ces différentes révolutions, ou qu'il se forme des dépôts. Je les attribuerois volontiers à un serrement considérable, qui doit se faire & se fait en effet lors des grands efforts de la nature. Les liqueurs étant pressées comme dans une éponge, se portent dans les endroits auxquels va se terminer le grand sac cellulaire. C'est sans doute là la cause des gales & des glandes qui s'observent à la tête & au col des enfans & des adolescens. La tuméfaction des glandes est un indice assez sûr de l'accroissement des enfans. J'ai connu un jeune homme âgé de quatorze ans, dont les glandes mammaires se durcirent, & finirent par être gonflées un assez long espace de tems. On

connoît aſſez la correſpondance de l'organe de la génération avec les mammelles. Les glandes des aines, du col & des aiſſelles ne ſeroient-elles pas deſtinées auſſi à ſervir de contrepoids aux divers organes de l'intérieur du corps ? Elles paroiſſent au moins ſervir de réſervoir aux humeurs, lors des grands ſerremens du tiſſu cellulaire. Ces gonflemens des glandes ſont des eſpeces de petits dépôts critiques, qui tous ſont terminés par la grande révolution ſeptenaire que la nature a en vue, & dont elle eſt occupée.

Toutes les femmes ne ſont pas également malades aux approches de leurs regles. Quelques enfans n'ont que de légeres incommodités dans le tems de leur croiſſance. Enfin il y a eu des hommes qui ont joui conſtamment d'une bonne ſanté, & ont paſſé toutes les époques où ſe font les révolutions de l'âge, ſans jamais avoir éprouvé le moindre accident fâcheux. Une heureuſe conſtitution, une vie frugale, une conduite ſage & réglée peuvent procurer de ſi précieux avantages. Les perſonnes qui parviennent à la plus longue vieilleſſe, ont rarement été

malades ; & parmi ceux-là le plus grand nombre ont uſé des plaiſirs avec modération. Cette longue vie a été le fruit de la tempérance. Il réſulte de-là que, quand les mouvemens de la nature continuent de ſe faire régulierement & avec une ſorte d'aiſance, les changemens néceſſaires qui ſe font dans la direction de ces mouvemens, n'excitent pas de grands orages, parce que la nature n'y rencontre aucun obſtacle qui s'oppoſe à ſes vues. Il faut que le corps ſoit malade, pour qu'il en arrive. Vous êtes du nombre de ces hommes privilégiés. Vous recueillez le fruit de votre vie frugale & laborieuſe. Continuez à vous conduire comme vous avez fait juſqu'ici : vous aurez une vieilleſſe longue & agréable. Je le deſire & je ſuis, &c.

LETTRE X.

Des causes des grandes révolutions qui se font dans les années climatériques.

VOTRE Lettre m'annonce, Monsieur, que l'année soixante-trois vous tient singulierement au cœur. Il est vrai que vous n'avez plus à redouter les autres années climatériques, puisque vous les avez passées sans aucun accident. Vous tâchez de couvrir votre peur du voile de la curiosité, & vous prenez occasion de-là de me faire des complimens, pour m'engager adroitement à vous parler des causes qui peuvent rendre cette année si dangereuse. Il pourroit être vrai, dites-vous, que les orages qui arrivent à chaque septieme année de la vie d'un homme, fussent occasionnés, ou par le développement du jeu de quelque organe, ou par le changement qui se fait dans l'ordre & la direction des mouvemens ; & ce qui vous fait concevoir la possibilité de ces choses, c'est que les jeunes filles

ſont fort incommodées, quand elles touchent au moment d'avoir leurs regles pour la premiere fois. Un poiſon, ajoutez-vous, cauſe des coliques affreuſes, des vomiſſemens, un friſſon qui continue juſqu'à ce qu'il ait ceſſé d'irriter les entrailles.

Un froid humide qui ſaiſit ſubitement, rend malade, & occaſionne un catharre & la fievre. Un homme de trente-cinq ans éprouve ſouvent de très-longues incommodités, qui ne ſe terminent que par un accès de goutte ou un flux hémorrhoïdal. Ce ſont-là, dites-vous, des maladies dépendantes, les unes du développement des organes, les autres d'un changement dans l'ordre & la direction des mouvemens. Mais pourquoi me demandez-vous? l'année ſoixante-trois eſt-elle climatérique? Car, à cet âge, il ne ſe fait plus de développement d'organe, & la nature n'a plus qu'une marche uniforme à ſuivre : le reflux ou le rapport des mouvemens s'eſt fait depuis long-tems. L'organe extérieur a perdu, il y a long-tems, ſa grande activité.

La vie de l'homme a ſon apogée, ainſi que le ſoleil, & peut-être la mar-

che que ſuit la nature à cet égard, eſt-elle comparable, juſqu'à un certain point, à la maniere dont cet aſtre fait ſa révolution annuelle. Il n'eſt pas plutôt au point qu'on appelle ſon apogée, qu'il décrit le commencement d'un nouveau degré, pour ſe rapprocher du point de ſon périgée. De même le corps n'a pas plutôt touché le dernier degré de ſon accroiſſement, qu'il commence à ſe détruire: mais, par les raiſons que j'en ai données dans quelques-unes de mes Lettres, il emploie plus de tems à ſe détruire, qu'il n'en avoit mis à ſe perfectionner. J'ai établi qu'il y avoit une eſpece de dégradation de mouvement depuis le premier inſtant de l'exiſtence de l'embrion, juſqu'à l'entiere deſtruction de la machine : c'eſt-là la vraie cauſe de cette lenteur.

Le corps ne ſe détruit que parce que la vie ceſſe abſolument dans toutes ſes parties : mais, comme la deſtruction ne s'opere que par degrés & d'une maniere lente, on doit croire qu'il y a certaines parties qui d'abord ceſſent de vivre, & que le nombre en groſſit tous les jours. La matrice chez les fem-

mes eſt un exemple qui prouve que des organes qui ont été doués de la plus vive action, peuvent la perdre & redevenir inactifs : mais ne peut-on pas ſuppoſer qu'à l'âge de ſoixante-trois ans l'action s'éteint abſolument ou en très-grande partie dans quelque organe, ce qui peut donner lieu à de grandes révolutions, dont l'effet eſt de conduire au tombeau?

Les femmes ſont expoſées aux plus grands dangers, quand elles perdent leurs regles : cette époque eſt funeſte à un très-grand nombre. La ceſſation des regles a des ſuites qui ſont quelquefois très-longues : elle occaſionne ſouvent la maladie de quelqu'autre viſcere eſſentiel à la vie.

N'eſt-il pas vraiſemblable, Monſieur, que la cauſe de tous ces grands accidens, eſt le trouble ou le dérangement qui arrive dans la circulation du mouvement? La matrice, du moment qu'elle commence à agir, en reçoit une forte doſe : il s'y fixe même aſſez long-tems à chaque mois, & ſur-tout pendant les groſſeſſes. Tous les organes alors ſemblent lui être ſubordonnés. Mais que devient ce mouvement, qu'elle

ne reçoit plus après la cessation des regles ? Sans doute il doit s'éteindre absolument, ou se reporter aux autres organes, ou, pour mieux dire, il doit prendre un nouveau cours, une nouvelle direction : mais ce changement ne peut pas se faire, sans que la machine éprouve des désordres & de grandes secousses. La cessation des regles a à-peu-près les mêmes suites que leur suppression ou la grossesse. Combien d'accidens n'éprouve pas une femme grosse, jusqu'à ce que les organes du ventre déplacés & dérangés par la matrice qui remonte dans le grand bassin, aient repris une assiette ferme, & que les mouvemens troublés par l'action constante de l'uterus aient repris un nouvel ordre ?

Les capsules atrabilaires, ou reins succenturiaux, sont presque aussi grosses que les reins mêmes dans les enfans ; mais elles ne croissent pas avec l'âge, comme les autres parties du corps : au contraire, elles diminuent plus qu'elles n'augmentent. On peut donc croire que les capsules ont dans le fœtus, & peut-être aussi dans les enfans, un usage bien plus étendu que

dans les adultes. Ne ſeroient-elles pas comparables, par rapport à leur action, à la matrice, qui n'en a une bien marquée, que depuis l'âge de puberté juſqu'à l'entiere ceſſation des regles?

Le thymus, qui eſt d'un volume aſſez conſidérable dans les enfans, ſe flétrit & ſe deſſeche dans les adultes, à meſure qu'ils avancent en âge: elle eſt preſque effacée dans les vieillards. L'hiſtoire de cette eſpece de glande nous fournit la preuve la plus complette, qu'il exiſte des organes, dont l'action & le mouvement s'éteignent en grande partie, ſi ce n'eſt pas en totalité, pendant le cours de la vie. Il ſeroit difficile d'en fixer l'époque: peut-être auſſi ne perdent-ils leur action que peu-à-peu, de maniere à ne pas exciter de révolution. Ils différeroient en cela de la matrice, qui n'agit jamais avec plus de force, que lorſqu'elle touche au moment d'être privée de ſa plus vive action. Il y a beaucoup de femmes qui ont des pertes, quand elles ſont prêtes de n'avoir plus leurs regles.

L'année où les femmes perdent leurs regles, peut être conſidérée comme leur année

année climatérique. Le temps de cette révolution eſt auſſi funeſte que l'année ſoixante-trois eſt effrayante pour les hommes ; & quand elles ſurvivent à cette époque, elles ſont, ainſi que les hommes qui ont paſſé ſoixante-trois ans, à-peu-près ſûres de devenir vieilles, pourvu que d'ailleurs il ne ſurvienne pas quelqu'autre cauſe de maladie : tels ſont les excès dans le boire & dans le manger, les alternatives du chaud & du froid trop ſubites, les paſſions de l'ame.

Les femmes qui ſont nées avec une bonne conſtitution, & qui d'ailleurs ont mené une vie ſage & réglée, ſont bien moins malades que celles qui ont un corps débile, & qui ſe ſont livrées avec excès aux plaiſirs, & ſont agitées de mille paſſions. Il en eſt de même des hommes. La ſoixante & troiſieme année n'eſt pas accompagnée d'accidens auſſi graves pour ceux qui ſont ſobres, & n'alterent pas leur ſanté par des excès en tout genre : la révolution eſt à-peine ſenſible. Ils reſſentent tout au plus quelques incommodités. Il s'établit un nouvel ordre de mouvemens qui n'éprouve

peut-être plus aucun changement, & ne finit qu'avec la vie.

La nature jusqu'à soixante-trois ans conserve de la force : tous les organes ont donc encore de l'activité ; mais, généralement parlant, elle commence à devenir languissante à cet âge. Le corps est moins agile ; ses mouvemens sont moins libres : les opérations de l'esprit sont plus lentes : les hommes ont moins d'appréhension : les faits ne se gravent que difficilement dans la mémoire : les membres ont moins de vie ; ils deviennent tremblans. Premierement les mains semblent perdre plutôt que les jambes leur force & leur fermeté ; d'où l'on pourroit conclure que les parties dont le développement s'est fait le premier, sont celles qui s'affoiblissent d'abord.

N'avez-vous pas fait la remarque, ainsi que moi, Monsieur, que des hommes qui avoient conservé de la fraîcheur jusqu'à soixante ans, ont reçu tout-à-coup les empreintes de la vieillesse ? C'est même une regle assez générale, que les hommes, à cet âge, paroissent vieillir tout-à-coup. Un an

d'abſence rend ce changement très-ſenſible. La peau du viſage devient flaſque : les rides deviennent plus profondes & ſe multiplient : les jambes diminuent auſſi, & deviennent peſantes ; en tout le corps s'appeſantit. Il eſt viſible que tout l'organe extérieur a perdu une grande partie de ſon action : mais s'eſt-elle éteinte abſolument, ou n'a-t-elle fait que refluer vers l'organe intérieur ? Le cerveau lui-même ne paroît plus avoir la même activité, puiſqu'il eſt vrai que les opérations de l'eſprit ſont devenues plus lentes. Un vieillard a beaucoup moins de ſenſibilité, qu'il n'en avoit dans la vigueur de l'âge : il n'eſt plus ſuſceptible des mêmes ſenſations : ſes ſens ſont plus émouſſés. Le corps d'un vieillard eſt froid : il a donc moins de mouvement. Son ame eſt moins en bute aux paſſions.

Les parties ſe durciſſent avec l'âge. Eſt-ce à cet endurciſſement qu'eſt dû le changement qui ſe remarque ? Il eſt aſſez naturel de ſuppoſer que des parties devenues & plus compactes & plus dures doivent perdre leur flexibilité, leur mobilité & une partie de leur ſenſibilité. La main d'un Artiſan, durcie &

rendue calleuſe par le travail, ſent à peine les impreſſions du corps le plus chaud : croyez-vous qu'une pareille main fût propre à exécuter les tours d'un Eſcamoteur ? Je crois que celui-ci a beſoin de doigts plus ſouples, & d'une main plus agile.

Il n'eſt point du tout aiſé de déterminer ſi le cerveau & les nerfs éprouvent le même changement que toutes les autres parties du corps : car, de ce que la ſenſibilité & la mobilité ſont de beaucoup diminuées dans un vieillard, on n'en peut pas conclure qu'il s'eſt fait une altération dans les parties nerveuſes & primitives. Il ſuffit, pour que leur action ſoit diminuée, que le mucus qui les enduit ſe ſoit durci : par cela ſeul, les organes des ſens peuvent s'émouſſer ; car la dureté devient un obſtacle au jeu des parties, & les rend moins ſenſibles : peut-être devient-il néceſſaire, pour que les opérations du cerveau ſoient plus parfaites, que les divers organes agiſſent avec une pleine liberté & une grande aiſance. Le délire arrive ſouvent ſans qu'il y ait aucune léſion dans le cerveau. Une reſpiration courte & précipitée, le tremblement

de tout le corps l'annoncent ordinairement, quand il doit arriver, & l'accompagnent quand il existe : il survient assez souvent, lorsque, dans une maladie, le travail de la coction se fait dans la région épigastrique ; le diaphragme gêné dans son mouvement, se contracte plus fréquemment. La contrainte qu'il éprouve rend même ses mouvemens légerement spasmodiques. Le délire se manifeste principalement pendant le tems du redoublement : c'est même quelquefois le seul tems où il y en ait ; car une fois que le redoublement a fini, les malades reprennent leur bon sens, & sont en pleine connoissance. Le délire naît donc, comme vous le voyez, du trouble & de la grande agitation : il accompagne sur-tout l'effort extraordinaire ou la gêne du diaphragme.

Le jeu du diaphragme influe pour beaucoup sur le jeu ou dans les opérations du cerveau : dans ses momens d'effort, il semble emprunter l'action de toutes les parties du corps, tant intérieures qu'extérieures : c'est-là un fait de la vérité duquel on peut se convaincre, en considérant ce qui se passe dans

un homme qui en écoute un autre avec une forte attention : ses yeux, sa bouche, ses oreilles, sa peau, ses organes, sont fortement tendus, & tous à la fois. Dites-moi, je vous prie, ce qui vous arrive, quand vous êtes livré à vos profondes méditations : n'est-il pas vrai que vous ne voyez rien de tout ce qui se présente à vos yeux, & que vous n'entendez rien de tout ce qui frappe vos oreilles? Tirez la conséquence de tous ces faits : ne vous paroît-il pas évident que, quand presque tous les ressorts de la machine se sont durcis, que l'action est en partie éteinte dans les diverses parties du corps, que les organes des sens sont privés d'une partie de leur faculté active ; ne vous paroît-il pas évident, dis-je, que les opérations de l'ame doivent être moins parfaites ?

Le méchanisme de la réflexion & de la pensée ne s'établit que difficilement. L'on saisit avec peine les idées & les rapports qu'elles ont entr'elles. L'altération qui survient dans la machine, doit donc diminuer les forces de l'entendement : ainsi l'organe extérieur, n'ayant que peu d'action, n'est plus ca-

pable de contre-balancer, ou de concourir au jeu du diaphragme, ni à celui du cerveau : cette ſeule cauſe peut produire tous les changemens qui arrivent dans un homme de ſoixante & trois ans.

On ne peut pas croire que le cerveau éprouve aucune altération à cette époque, puiſque les hommes conſervent la faculté de penſer & même d'imaginer dans un âge bien plus avancé. Sophocle a composé des Tragédies juſques dans la vieilleſſe la plus avancée. L'on rapporte, à ce ſujet, que ſes enfans trouvant que cette application lui faiſoit négliger ſes affaires, le pourſuivirent pour le faire interdire. Sophocle, pour toute défenſe, ne fit que lire aux Juges la Tragédie d'Œdipe qu'il venoit d'achever ; & leur ayant demandé s'ils trouvoient que cette Piece fût d'un homme qui avoit perdu l'eſprit, il fut renvoyé de l'action que ſes enfans avoient intentée contre lui.

Cette aptitude au travail, cette faculté de penſer, d'imaginer, que conſervent quelques vieillards, eſt le fruit d'une application conſtante, d'une étude aſſidue & d'un exercice continuel. Les

organes qui ſervent au méchaniſme de la penſée & de la réflexion, ſe ſont, pour ainſi dire, fortifiés de la perte qu'ont ſoufferte les autres. L'action s'y porte, comme par une pente préparée par l'habitude. Ajoutez encore que la vie de cette eſpece d'hommes eſt une vie douce, tranquille, ſoutenue par la ſobriété & la tempérance: leurs reſſorts ne ſont pas uſés par les excès, auxquels conduit preſque toujours le goût des plaiſirs. Quelle joie pour vous, de prévoir que vous aurez une vieilleſſe exempte d'infirmités, & de penſer que vous avez peu à craindre les riſques du paſſage de l'année climatérique ſoixante & trois! Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

Récapitulation de ce qui a été dit dans les douze premieres Lettres.

Je me prépare, Monſieur, pour un voyage qui ſe fera par un tems très-froid; car il gele fort, & la terre eſt toute couverte de neige. Dieu veuille que ce tems continue, parce que nous

resterons moins long-tems en route. Je dois voyager en Allemagne, dans la partie qui avoisine les montagnes du Tirol. Ne vous attendez pas à recevoir de mes nouvelles d'ici à mon retour : alors je continuerai de vous parler de la vieillesse. La théorie, comme je vous l'avois annoncé, en est un peu longue : mais les détails dans lesquels je suis entré, seront d'un grand secours pour quiconque voudra se former une bonne idée de la nature des maladies qui lui sont propres.

Je vais cependant, avant mon départ, vous faire un précis des principaux sujets que j'ai traités dans les différentes Lettres que je vous ai écrites. Je vous ai dit que la vie est partagée en différens âges, l'enfance, l'adolescence, &c. que le principe de la vie est celui de sa destruction; que le mouvement entretient l'une, & amene l'autre. J'ai établi que le corps d'un enfant étoit plus mobile & plus sensible que celui d'un adulte, & bien davantage que celui d'un vieillard. J'ai cru en faire connoître la cause, en disant que la substance nerveuse est proportion-

nellement plus abondante dans un enfant, que dans un adulte.

Il eſt de fait que la matiere cérébrale, qui fournit les nerfs, exiſte chez les enfans telle à-peu-près qu'elle doit être chez les adultes : cette opinion eſt fondée ſur la groſſeur de la tête des enfans, qui l'emporte de beaucoup ſur celle des autres parties du corps, & qui ſemble n'augmenter que parce que les os, les muſcles, les aponévroſes & la peau acquierent plus d'épaiſſeur.

La nature tend à alonger & à développer les parties ; auſſi ſes mouvemens ſe dirigent-ils au-dehors & vers la tête, où réſide le premier centre d'action qui s'eſt établi. C'eſt-là qu'aboutiſſent les mouvemens de la nature; elle eſt le ſiege de la plupart des ſymptômes qui accompagnent les maladies des enfans.

Quand le corps eſt parvenu à ſon dernier degré d'accroiſſement, la nature affecte une autre marche : elle ſe replie ſur elle-même ; elle concentre ſes mouvemens ; ce que l'on connoît encore par la nature & le ſiége des accidens qu'éprouvent les jeunes gens. Ils

ſont ſujets aux crachemens de ſang, aux pleuréſies, à la phtyſie. Dans le moyen âge, elle deſcend, elle dirige ſes mouvemens plus au-dedans : c'eſt ce qu'indique la nature des maladies propres à cet âge. Telles ſont les coliques hémorrhoïdales, les hémorrhoïdes, la goutte, les ſpaſmes du ventre, l'affection des viſceres qui y ſont contenus.

Dans la vieilleſſe l'organe extérieur a perdu beaucoup de ſon activité ; la nature eſt plus débile : les maladies qu'elle éprouve ſont moins vives & moins nombreuſes que celles de l'enfance : ſes maladies ſont preſque toutes du genre pituiteux, & dépendent pour la plupart du refoulement des humeurs vers les parties internes. Quand par malheur les vieillards ont quelques incommodités, ils les gardent pour l'ordinaire juſqu'à la fin de leurs jours.

Les grandes révolutions qui s'obſervent dans le corps d'un homme, arrivent vers la fin de chaque ſeptenaire. Il paroît aſſez certain que, pendant la cruë de l'homme, elles ſont occaſionnées, pour la plus grande partie, par le développement du jeu de quelque organe, & par les efforts que fait la

nature, quand elle a en vue l'alongement des parties. Elles n'arrivent, au contraire, dans les autres époques de la vie, que parce que la machine se détruit & se mine peu-à-peu, ou que, quelque organe cessant d'agir, il s'établit un nouvel ordre dans la circulation du mouvement.

Les opérations de l'esprit sont plus lentes & moins parfaites dans un vieillard, que dans un homme qui est dans la vigueur de l'âge. Il ne paroît pas qu'on puisse attribuer cet effet à aucune altération de la substance cérébrale: J'imagine qu'il peut être produit par le changement qui s'est fait dans toute la machine, attendu que tous les organes se prêtent un secours mutuel pour toutes leurs opérations. L'organe extérieur étant devenu moins actif, ne favorise pas assez le méchanisme de la pensée & de la réflexion; d'où il arrive que les vieillards ont en général peu de mémoire, & la conception plus lente.

Les parties devenues roides par le collement des faisceaux de fibres, par l'endurcissement du mucus qui enduit les fibres nerveuses, exécutent moins

bien leurs mouvemens; elles ſont moins ſenſibles. Il arrive de-là que les organes des ſens ſont preſque émouſſés: auſſi les vieillards ont-ils communément l'ouïe dure; ils ont beſoin de recourir à l'uſage des lunettes pour appercevoir & mieux diſtinguer les objets, qu'ils ne voient que d'une maniere confuſe.

Un corps ſain, bien conſtitué, dans lequel il ne s'eſt formé aucun amas d'humeurs, eſt moins ſujet aux maladies qui ſurviennent dans les années climatériques, parce que la nature a moins d'obſtacles à vaincre pour opérer ſa révolution : elle eſt obligée par cela même à moins d'efforts. Vous jugez de-là, Monſieur, combien il eſt important aux hommes de ſe préparer de longue main au paſſage des années climatériques. Les précautions qu'il faut prendre feront le ſujet d'une autre Lettre. Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

Ce n'eſt qu'en voyant des malades, que l'on peut ſe former quelque idée des loix de l'économie animale.

JE vous racontai dans le tems, Monſieur, une réponſe que Je fis à un de ces hommes que la pareſſe & la préſomption rendent importuns. Comme il me fatiguoit par ſes queſtions, je conſens, lui dis-je, de vous inſtruire; mais il eſt juſte qu'auparavant vous vous mettiez en état de m'entendre; ſans quoi mes diſſertations ſeroient à pure perte: en conſéquence, donnez-vous la peine de m'accompagner pendant trois ans dans un hôpital de malades; enſuite je me chargerai de vous ſatisfaire ſur tous les points, & j'oſe vous aſſurer que, ſi vous êtes né avec une doſe ſuffiſante d'intelligence, je pourrai vous apprendre la Médecine. La réponſe ne lui plut pas, & de cette maniere je fus débarraſſé de ſes importunités.

Un Médecin, consulté par un pere quels livres il devoit donner à son fils, qu'il destinoit à l'étude de la Médecine, lui conseilla de lui faire lire des livres d'histoire & de Littérature, & de l'envoyer, pour apprendre la Médecine, étudier le grand livre de la nature dans un hôpital. C'est vous qui m'avez appris cette anecdote. Cette réponse n'avoit pas sans doute le même objet que la mienne; mais elle annonce que ce Médecin étoit persuadé, ainsi que moi, qu'il falloit nécessairement voir des malades, pour apprendre à connoître la marche des maladies, & que tout systême de Médecine, qui n'étoit pas fondé sur l'observation, ne pouvoit se soutenir.

Il en est du Médecin, comme du Peintre: celui-ci doit s'attacher à peindre la forme extérieure des muscles dans les divers mouvemens. Il doit apprendre à connoître les différentes attitudes que prend un homme, suivant les passions qui l'agitent, & les efforts qu'il est obligé de faire pour arriver au but qu'il se propose. Tel doit être son objet principal: ce sont des hommes vivans qu'il doit voir, & non pas des cada-

vres : car, que lui importe de ſavoir le nom de chaque muſcle, l'endroit de leur origine, & celui de leur inſertion? Les connoiſſances les plus détaillées de l'Anatomie ne peuvent lui être d'aucun ſecours, ſoit qu'il peigne un homme en fureur, ou un homme qui commande, ou un homme qui eſt en poſture de ſuppliant. C'eſt la ſurface qu'il doit peindre, & ce qui frappe les yeux, & non pas l'intérieur. Je ſuis perſuadé que M. Vernet n'eſt pas très-verſé dans les connoiſſances anatomiques, & qu'il répondroit très-mal dans un examen d'Anatomie qu'on lui feroit ſubir. Quand il peint un payſage, il ne s'occupe pas de l'hiſtoire naturelle des rochers, des terres & des arbres qu'il deſſine : leur forme & leur couleur ſont les ſeules choſes qu'il doit voir, & dont il eſt réellement occupé. Un coup d'œil juſte doit ſuffire pour cela.

Un homme qui fait les fonctions de Médecin, doit d'abord s'attacher à bien connoître la marche des maladies. Il faut qu'il ſache comment elles commencent, & de quelle maniere elles finiſſent : s'il n'acquiert pas ces connoiſſances, il mérite tout au plus le

nom de Médicaſtre, & n'eſt digne que de l'emploi d'Infirmier. La maladie eſt un état d'effort & de contrainte pour la nature : les efforts qu'elle fait, & ſon travail produiſent différens effets ; c'eſt ce qu'on appelle ſymptômes. Ce ſont eux qui nous apprennent à diſtinguer la nature des maladies. Il y a certainement de la différence entre la mine d'un homme qui ſe porte bien, & celle d'un homme malade : ainſi le Médecin doit apprendre à connoître ces différences. Les ſymptômes d'une pleuréſie different beaucoup de ceux d'une forte colique. Le poulx, la voix, l'attitude, la couleur du viſage, les yeux, les mouvemens ne ſont pas les mêmes dans l'un & dans l'autre.

Vous voyez donc, Monſieur, qu'il eſt néceſſaire d'avoir les malades ſous ſes yeux, pour apprendre à connoître les maladies. La différence qu'il y a entre un jeune homme qui apprend la Médecine dans les livres, & celui qui l'étudie dans un hôpital au lit des malades, eſt la même que celle qui ſe trouve entre un Peintre qui a toujoprs peint les objets d'après nature, & celui qui n'a fait que copier des tableaux. Le grand

malheur eſt que nous ayons en Médecine peu de Peintres d'après nature, & beaucoup de Copiſtes.

J'ai entendu dire à de grands Peintres, que, parmi ceux qui ſe mêloient de peindre, il y en avoit très-peu qui fuſſent en état de bien voir la nature. Je puis aſſurer auſſi que, dans la foule des Auteurs qui ont écrit de la Médecine, il y en a peu dont les écrits annoncent qu'ils aient eu une connoiſſance exacte de la marche des maladies. Hippocrate eſt ſublime en ce genre. Il a tout vu, il a tout obſervé : ſes aphoriſmes & ſes ſentences de Cos ſemblent plutôt être les ouvrages d'un Dieu, que ceux d'un homme : auſſi l'appelle-t-on *Divus Hippocrates.* En un mot, nous n'avons eu de grands hommes en Médecine, que ceux qui l'ont pris pour modele.

Il arrive mille choſes dans une maladie, dont on ne peut pas ſe former une idée, quand on ne les obſerve pas ſoi-même chez les malades ; &, pour les bien voir, il faut, quand on viſite les malades, ſe dépouiller de tout préjugé, ne pas vouloir voir ce qui n'eſt pas, & ne pas ſe cacher ce qui exiſte

ſéellement. Un jeune homme qui commence par voir des malades, & ne s'eſt prévenu pour aucun ſyſtême, parce qu'il n'a pas lu les livres de Médecine; ce jeune homme, dis-je, eſt le ſeul peut-être, qui ſoit en état de bien peindre une maladie, de la bien ſuivre dans ſa marche, & d'en bien obſerver les divers accidens. Car un grand défaut dans les jeunes Médecins qui commencent par fréquenter les écoles, c'eſt qu'imbus des préceptes de leurs Maîtres, ils n'admettent volontiers & ne voient que ce qui peut s'accorder avec la théorie dont on les a bercés : ils rejettent tout ce qui ne quadre pas avec leurs opinions.

Les mouvemens critiques ne peuvent être bien connus que par un homme qui porte dans la pratique de la Médecine le goût & le génie de l'obſervation, qui n'eſt préoccupé d'aucun ſyſtême qui contrediſe la doctrine des criſes. Des ſueurs abondantes, des crachats bien cuits, des urines chargées, des ſelles d'une matiere jaune & bien liée ; toutes ces évacuations arrivant à la fin de chaque ſeptenaire, lui apprendront que le ſept, le quatorze & le

vingt-un ſont les jours vraiment critiques. Le changement qui s'eſt fait dans la matiere de ces excrétions depuis le commencement juſqu'au jour auquel il les remarque, lui fera ſoupçonner qu'elles ont eu beſoin d'une préparation, & que ce travail préparatoire conſiſte dans ces mouvemens forcés, dans cette grande agitation, auxquels on a jugé à propos de donner le nom de fievre. Cette préparation lui paroîtra une vraie coction. Le grand nombre de faits qu'il aura eu occaſion d'obſerver, le convaincront qu'une maladie ne peut être cenſée guérie, que quand l'évacuation d'une pareille matiere s'eſt faite. Le mot coction ne ſera plus une énigme pour lui. Quand il lira Hippocrate, il ſe ſentira pénétré d'un ſaint reſpect pour ce pere de la Médecine ; & ce ſera peut-être le ſeul livre de Médecine qu'il lira avec plaiſir.

Quant aux différens ſyſtêmes ſur l'économie animale, & ſur le traitement des maladies, ils ſerviront à le convaincre que ce qui éloigne les hommes de la vérité, eſt le goût qu'ils ont pour le merveilleux : ils ſerviront encore à lui faire connoître les écarts

dans lesquels peut donner l'esprit humain.

Les maladies, ces grands efforts de la nature opprimée, sont l'action d'un organe qui redouble d'efforts : elles ne sont que ses mouvemens plus marqués. Ce ne peut donc être qu'en voyant des malades, que l'on peut se former quelque idée des loix de l'économie animale. C'est la connoissance des maladies qui donne celle de la marche de la nature. Tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, Monsieur, est fondé sur les faits que j'ai eu occasion d'observer. Je ne vous rends pas raison de tous : mais je n'ai pas pour cela la folie d'en nier l'existence. Je ne ressemble pas à ces Philosophes qui n'admettent pas l'influence de la lune sur les corps terrestres, par la seule raison qu'ils ne conçoivent pas la maniere dont la chose peut se faire. En Médecine il faut des faits, & peu de raisonnemens. En général un homme versé dans la pratique parle peu, & le jeune homme qui commence sa carriere babille beaucoup; mais l'expérience le rend plus silentieux. A chaque pas qu'il fait, il apperçoit de nouvelles vues qui le font beau-

coup réfléchir, & renverſent le premier échaffaudage qu'il s'étoit conſtruit, en écoutant ſes Maîtres, & en liſant beaucoup de livres. Je ne vous en dirai pas davantage ſur cet objet. Je remets à un autre jour pour traiter une nouvelle matiere. Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

Que toutes les maladies ont à-peu-près la même cauſe & la même marche.

Je ne me rappelle pas, Monſieur, ſi je vous ai donné un exemplaire d'un petit Ouvrage que je fis imprimer en ſoixante & quatre : il a pour titre, *Recherches ſur la Nature & ſur l'Inoculation de la petite vérole.* Ce petit Ouvrage renferme un Chapitre qui a pour objet de démontrer que la réplétion du ventre eſt la cauſe de toutes les maladies. Je me ſouviens que ce Chapitre-là fut lu par beaucoup de gens, & que preſque tous ceux qui le lurent, furent de mon ſentiment. J'ignore quelle impreſſion firent ſur vous les raiſons que j'apportai en preuve de l'opinion que

j'avois miſe en avant. Bien des Lecteurs conclurent que, ſi cette theſe étoit vraie, toutes les maladies devoient avoir une même cauſe. Cette idée n'eſt pas neuve. Hippocrate, ce grand Obſervateur de la nature, l'avoit eue, & je l'ai adoptée. Il a dit de plus qu'elles avoient une même marche, c'eſt-à-dire, que la ſeule différence qu'elles avoient entr'elles, conſiſtoit dans leur durée, mais qu'elles commencent & finiſſent de la même maniere : toutes finiſſent par une révolution critique, qui a été précédée de la coction de la matiere qui a cauſé la maladie.

Dans un autre Ouvrage imprimé en ſoixante & ſix, intitulé *Traité des principaux objets de Médecine*, j'ai traité dans un Chapitre particulier des cauſes qui rendent les maladies aiguës ou chroniques : c'étoit, comme vous le voyez, Monſieur, indiquer les cauſes de leur durée plus ou moins longue. J'ai établi dans ce Chapitre, que la durée d'une maladie dépend de ce que le travail de la coction eſt plus ou moins libre, plus ou moins empêché, & j'ai fait voir que plus le nerveux prédominoit, moins la marche des maladies étoit ra-

pide. Cette loi eſt commune aux maladies aiguës & aux maladies chroniques.

La cauſe qui excite ces grands mouvemens de la nature, qui s'appellent du nom de fievre, eſt matérielle : elle eſt un amas d'humeurs dépoſées dans les entrailles, ou dans quelqu'un des ſacs que forme le tiſſu cellulaire ; & la preuve qu'on en peut donner, eſt qu'il faut, pour qu'une maladie ſe guériſſe, qu'il ſurvienne une évacuation quelconque. C'eſt de cette maniere que toutes les maladies ſe terminent.

Des crachats fort épais & des ſueurs abondantes peuvent ſurvenir, quoique la cauſe de la maladie ſoit enracinée dans les entrailles. L'obſervation ſuivante en fait foi.

Un homme de trente-ſix ans, épuiſé de débauches, éprouva un hoquet qui dura quatre-vingt-heures. On lui fit prendre, pour calmer cet accident, l'émétique & force antipaſmodiques. Il ſentit, en ſe tâtant le ventre à la ſuite de ſon hoquet, une tumeur fort dure ſituée dans la région épigaſtrique. M. Tronchin qu'il conſulta, lui conſeilla l'uſage des bains & une eau miélée,

lée, dans laquelle on faiſoit bouillir de la chicorée blanche. Lorſque je fus appellé, je ſentis la même tumeur, & remarquai que ſon foie devenu très-dur, débordoit les côtes dans l'hypochondre droit. Les alimens & la boiſſon lui faiſoient un poids ſur l'eſtomac. Il avoit encore dans la journée quelques coups de hoquet : ſon pouls étoit fréquent & ſerré. Je le vis conjointement avec M. Tronchin, & je commençai à le ſuivre le 22 Janvier.

Le vingt-neuf il eut quelques friſſons qui furent ſuivis de fievre & de ſueur. La fievre ayant duré quelques jours, & les ſueurs étant devenues plus abondantes, ſon pouls devint plus calme : il alla naturellement à la garde-robe : ſon teint devint plus animé; il n'eut plus de hoquet, & ſes alimens ceſſerent de lui peſer ſur l'eſtomac. Huit à dix jours après cette premiere bouraſque, il en ſurvint une autre : il eut de même des friſſons & la fievre : il fut enchifrené : il touſſoit; il cracha une matiere épaiſſe. Ses urines dépoſerent beaucoup. Il eut, après trois jours de fievre, une ſueur très-abondante qui dura deux jours.

Le pouls étoit à la fin de la ſueur auſſi tranquille que dans l'état naturel: il rendit, le 12 Février, une premiere ſelle jaune & un peu muqueuſe. Il continua d'aller à la garde-robe tous les jours. Le volume de la tumeur paroiſſoit beaucoup diminué le dix-ſept.

La fievre revint le vingt; elle commença par un friſſon, & finit au quatrieme jour par une ſueur. Il ceſſa d'aller à la garde-robe. La fievre qui reprit le vingt-ſept, continua le vingt-huit. Il rendit, la nuit ſuivante, une matiere bilieuſe par les ſelles: peu de tems après le friſſon ſe fit ſentir, & fut ſuivi d'une ſueur abondante qui infectoit par ſa mauvaiſe odeur. La fievre continua le premier Mars: les ſueurs ne diſcontinuerent pas. Il eut une diarrhée toute la journée du vingt-neuf. La derniere ſelle qu'il rendit étoit d'une matiere vraiment critique: enfin le malade, après beaucoup de révolutions de cette eſpece, fut guéri au bout de quelques mois.

Je dois obſerver que la tumeur de l'épigaſtre devenoit bien plus ſenſible, & acquéroit un volume plus conſidérable dans le tems de la fievre & des

ſueurs; ce qui prouve qu'une tumeur groſſit & ſe gonfle lors du travail qui doit procurer ſa réſolution, & que la coction de la matiere qui forme la tumeur, dépend de la vive action de l'organe qui eſt tuméfié, & du concours de celle de toutes les autres parties du corps. Il ſuit encore de cette obſervation, que tous les couloirs ſervent également pour l'évacuation de la matiere critique, quand elle a acquis ſon dernier degré d'élaboration ou de maturité.

Les gales qui infectent la tête des enfans ſont ſouvent critiques; c'eſt-à-dire, qu'elles tendent au ſoulagement de ceux chez qui elles paroiſſent. Elles ſemblent provenir d'un ſuperflu d'humeurs, qui s'eſt dépoſé dans les entrailles, & qui, lorſque la nature fait de puiſſans efforts pour procurer l'alongement des parties, ſe porte dans l'endroit où aboutit le courant des oſcillations. Le point où elles ſe dirigent le plus ordinairement chez les enfans, eſt la tête: c'eſt là la cauſe & l'origine des gales & des écoulemens d'humeurs qui ſe font chez quelques-uns par le nez, & chez d'autres par les oreilles.

Les enfans ſont fort intempérans; ils ſont chargés d'humeurs, & expoſés à beaucoup d'accidens. Le ventre des enfans eſt habituellement gonflé; ce qui indique ou un amas d'humeurs, ou un effort conſtant des organes ſitués dans cette capacité: le ventre paroît donc être la ſource d'où naiſſent les maux qui affligent l'enfance. Leurs maladies ſe terminent, ainſi que celles des adultes, par des diarrhées bilieuſes. Mais ce qui peut le mieux prouver juſqu'où peuvent s'étendre les effets d'un travail qui ſe fait dans les entrailles, c'eſt l'obſervation qui ſuit.

Un enfant âgé de trois ans & demi avoit la rate tuméfiée & très-dure: ſon ventre étoit fort gonflé: il avoit les pieds & les mains enflés: ſon viſage étoit bouffi: ſa reſpiration étoit gênée: il étoit d'une maigreur extrême. Ayant été conſulté par les parens, je leur annonçai que cette maladie dureroit pluſieurs années, & que vraiſemblablement elle ne ſeroit pas guérie avant que l'enfant eût atteint l'âge de ſept ans; que, ſelon toutes les apparences, il eſſuieroit pluſieurs bouraſques, & que la dépreſſion du ventre & le ra-

molissement de la rate viendroient à la suite d'une grande révolution, ou d'une fievre considérable.

Je conseillai d'abord le jus d'herbes, pour complaire au pere & à la mere. Je ne me rendis pas aux instances réitérées qu'ils me firent, de donner des fondans & des purgatifs. On lui fit prendre, à mon insçu, une infusion de rhubarbe, qui ne fit que le tracasser & augmenter sa maigreur. Ce mauvais effet de la rhubarbe augmenta leur confiance en mes prédictions. Après plusieurs mois il eut une des bourasques que j'avois annoncées. L'enfant avoit une toux violente, beaucoup d'oppression, des douleurs aiguës dans l'endroit de la rate, lesquelles s'étendoient jusqu'au pied & à la main du même côté. La fievre étoit très-forte à la fin de chaque bourasque, qui duroit cinq ou sept jours : le malade rendit plusieurs selles d'une matiere critique. Le ventre devint moins gonflé après plusieurs attaques de cette espece.

La mere impatiente ne put résister à une nouvelle tentation qu'elle eut de le purger : le succès n'en fut pas heureux : sa maigreur augmenta, & il devint

ſujet à une chûte de fondement. Je conſeillai, pour réparer le mal, de le faire déjeûner & ſouper avec le lait de vache : il reprit de l'embonpoint : ſes couleurs s'animerent : en tout il ſe porta beaucoup mieux.

A l'âge de ſept ans trois mois, il fut attaqué d'une fievre qui lui dura ſept jours : il s'éleva ſur ſes joues, à la fin de cette fievre, de grandes croûtes qui furent d'un heureux préſage : la rate n'en étoit pourtant pas moins dure ; enfin, quinze jours après, il ſurvint une ſeconde fievre qui étoit accompagnée des accidens les plus graves : il reſſentoit dans tout le côté gauche des douleurs qui le tourmentoient ſans ceſſe, & lui faiſoient jetter les hauts cris. Il ſurvint à la fin du cinquieme redoublement une ſueur abondante. La fievre ceſſa : la rate ſe trouva un peu ramollie, & la gale du viſage s'effaça. L'enfant recouvra ſon appétit, & ſa ſanté ſe fortifia : cette fievre s'eſt répétée encore pluſieurs fois, mais à de plus grands intervalles. Il eſt bon de remarquer que la rate paroiſſoit s'élargir, & s'étendre beaucoup vers le nombril, lors de ces bouraſques.

Il y a grande apparence que si, trop prévenu en faveur des remedes actifs, j'avois conseillé les fondans, j'aurois insensiblement conduit cet enfant au tombeau. Je jugeai qu'une nourriture douce devoit lui faire du bien: ce régime lui procura un mieux sensible.

Ce bon effet du lait & de l'usage des fruits, dans le cas d'un grand empâtement du ventre & de la dureté de la rate, ne confirme-t-il pas l'idée de leur utilité dans les obstructions des visceres & dans l'hydropisie? J'en reviens toujours à cette pensée, que les Médecins doivent moins s'occuper de guérir les malades, que d'empêcher qu'ils ne meurent: car il est certain que toutes les maladies ont une marche fixe & une durée déterminée. Vouloir les rendre moins longues, c'est faire de vains efforts, & donner lieu à de nouvelles rechûtes: bien souvent on les rendroit plus opiniâtres & plus difficiles, si l'on essayoit de les guérir par des moyens plus efficaces. Il faut cependant convenir que la nature a quelquefois des fougues, qu'il faut tâcher de réprimer. Les malades ont souvent des impatiences, & les assistans, des fureurs d'or-

donner, qui peuvent être funeſtes. C'eſt en empêchant les maux qui pourroient en réſulter, que le Médecin fait un grand bien. J'oſe croire que j'ai ſauvé la vie à cet enfant, quoique je n'aie pas multiplié les recettes; & c'eſt en banniſſant les remedes, que j'ai ménagé ſa guériſon. J'ajouterai encore l'obſervation ſuivante,

Un homme âgé de ſoixante ans, lequel avoit été ſujet dans ſa jeuneſſe aux fluxious de poitrine avec des crachemens de ſang conſidérables, commença à reſſentir une douleur de tête continuelle, qui augmentoit encore dans les efforts qu'il faiſoit pour touſſer : il avoit été ſaigné deux fois du pied dans les mois d'Octobre & de Septembre. On lui avoit fait prendre le lait d'âneſſe. Il étoit tourmenté d'une toux preſque habituelle, & il lui ſurvint des dartres aux mains : ces divers accidens déterminerent à lui faire appliquer au bras l'écorce de thimelea, qui fit diſparoître les dartres, & rendit la toux moins importune; mais la douleur de tête continua.

Il reſſentit, le ſept Février, un friſſon qui fut ſuivi de fievre : il étoit fort

accablé : il dormoit continuellement ; ſon eſtomac ne pouvoit ſupporter ni le bouillon, ni la ptiſanne : le troiſieme jour une eau de miel, que je lui conſeillai, commença à paſſer : il digéra auſſi quelques bouillons, mais il en vomit d'autres : il avoit des nauſées & la bouche fort amere. Je lui preſcrivis, le quatrieme jour, quinze grains d'ypecacuana, qui lui firent vomir de la bile. L'accablement & les nauſées ceſſerent : la fievre diminua ; elle parut même éteinte juſqu'au commencement du ſixieme redoublement : alors ſon dégoût pour le bouillon fut porté au point qu'il le vomiſſoit auſſi-tôt qu'il l'avoit avalé.

A la fin du quatrieme jour, il étoit devenu jaune : la fievre ſe ſoutint au commencement du ſept ; ſon mal de tête diminua, & on ſentoit, en lui touchant le bras, une ſueur pâteuſe : ſes urines étoient fort rouges, ſans nulle eſpece de dépôt. Le neuf au ſoir le pouls devint inteſtinal ; il alla à la garde-robe. A la fin du onzieme, que la jauniſſe étoit preſque entierement effacée, il n'avoit preſque plus ſa douleur de tête, qui redevint plus forte

après cette maladie, parce que la fievre n'avoit pas été assez forte pour opérer une crise complette. Le siege de la maladie dans les trois personnes qui sont le sujet de ces trois observations, étoit dans le bas-ventre : c'étoient les organes de cette grande capacité, qui étoient affectés. Le petit lobe du foie, dans l'homme du moyen âge, étoit obstrué. Dans l'enfant la rate étoit gonflée & dure. Dans le vieillard enfin les deux grands visceres de la région épigastrique paroissoient faire les plus grands efforts, & étoient singulierement affectés. L'enfant ressentoit des douleurs très-vives. Le vieillard étoit assoupi, & les douleurs de tête dont il étoit tourmenté, étoient sourdes : les symptômes étoient relatifs à l'âge de l'un & de l'autre malade. L'enfant, comme plus sensible, avoit des douleurs plus poignantes. La fievre, dans ces trois malades, se jugea à-peu-près de la même maniere. Une sueur pâteuse & des selles d'une matiere critique furent les évacuations qui la terminerent.

Il faut bien observer que la nature a à-peu-près suivi la même marche pour opérer la guérison de la maladie

de l'enfant, & de celle de l'homme âgé de trente-ſix ans : elle a été dans l'un & dans l'autre l'effet d'une fievre vive & fort aiguë, qui s'eſt renouvellée à de certains intervalles. Les accidens, qui accompagnoient la fievre dans l'enfant, étoient plus aigus & plus conſidérables; tels enfin que, ſi elle eût duré long-tems, l'enfant n'auroit peut-être pu y réſiſter : ils étoient moins vifs dans l'homme du moyen âge, moins douloureux; auſſi ont-ils été plus conſtans & plus longs, & ils ſe ſont ſuccédés plus rapidement. L'enfant croiſſoit, malgré qu'il eût la rate gonflée; c'étoit encore une beſogne dont la nature étoit occupée chez l'enfant, & qui pouvoit la diſtraire du travail auquel elle étoit obligée de ſe livrer pour guérir & déſobſtruer la rate. Dans l'adulte ſon principal but étoit de détruire l'embarras qui troubloit toutes ſes fonctions.

Enfin une obſtruction de la rate & une obſtruction du foie, qui ſont deux maladies très-difficiles à guérir, & demandent les plus grands efforts, ont été guéries dans un enfant & dans un adulte. Un embarras moins conſidé-

rable, qui paroiſſoit entretenir la douleur de tête dans le vieillard, a ſubſiſté malgré la fievre ; & cela, parce que la fievre n'a été ni aſſez forte, ni aſſez longue. Ces faits ne prouvent-ils pas, 1°. que la fievre eſt le vrai ſpécifique des maladies ; 2°. que les maladies longues ne ſe guériſſent que quand elles ſe changent en aiguës ; 3°. enfin que dans la vieilleſſe la nature eſt rarement capable de ces grands efforts qui deviennent néceſſaires pour guérir & détruire les infirmités & les incommodités des vieillards ; 4°. qu'il y a moins de ſenſibilité & moins de mouvement dans les vieillards, que dans les enfans & les adultes.

L'uſage du lait de vache détruiſit le mauvais effet qu'avoit produit l'infuſion de rhubarbe : il répara les pertes qu'avoit ſouffertes la nature : il la mit en état d'eſſayer ces grands efforts qui guérirent le malade. Les bains, l'eau de miel, le petit-lait furent les ſeuls moyens qu'on employa pour le traitement de l'homme du moyen âge, & il fut guéri par ces ſeuls ſecours. Ne doit-on pas conclure de ces deux obſervations, que c'eſt par un abus

le plus condamnable, que l'on se sert indistinctement des remedes actifs, à titre de fondans, pour détruire & résoudre l'engorgement & l'obstruction des visceres du bas-ventre? Ces observations, comme vous le voyez, fournissent de puissans motifs de croire que toutes les maladies ont une même cause & une même marche, & que l'idée qu'elles naissent de la réplétion du ventre, n'est pas destituée de fondement. Faites-moi part de vos réflexions sur ces différens objets, vous m'obligerez infiniment. Je les attends, & je suis, &c.

LETTRE XVI.

L'état des liqueurs du corps humain influe beaucoup sur le caractere des maladies.

Vos réflexions sont justes, Monsieur; l'état des liqueurs du corps humain est un objet important, qui mérite bien de fixer notre attention. Pour vous satisfaire donc sur tous les points, je vais entrer dans quelques détails qui me paroissent nécessaires pour faciliter l'intelligence des choses que j'ai à

dire sur les maladies de la vieillesse. Je suis persuadé que les liqueurs dégénerent dans la vieillesse de ce qu'elles étoient dans la vigueur de l'âge, & que c'est peut-être une des causes qui rendent les maladies des vieillards moins guérissables.

Ce changement dans la qualité du sang doit changer aussi la nature des maladies. L'état du sang suit, comme je l'ai dit, celui des solides. Dans l'âge où le corps n'est, pour ainsi dire, qu'une masse muqueuse, les liqueurs sont blanches; elles sont douces; elles ont quelque rapport avec la liqueur exprimée du raisin, qui n'a pas encore subi la fermentation : elles sont mucilagineuses, &, pour ainsi dire, collantes : c'est ce qu'indique assez la nature des déjections stercorales des enenfans, & la nature des gales auxquelles les enfans sont fort sujets : elles sont larges & épaisses, & forment, par leur réunion, une espece de calote, dont la partie chevelue de la tête est quelquefois recouverte en entier : ces gales semblent avoir peu d'âcreté; car les enfans paroissent les supporter patiemment : leur peau en est souvent

infectée très-long-temps, ſans qu'ils en ſoient fort incommodés, & qu'ils éprouvent des demangeaiſons importunes. Il y a donc dans leur ſang plus de cette matiere nutritive & gélatineuſe, qui doit ſervir à lier & à enchaîner les humeurs âcres qui y circulent, & à former cette matiere liée, jaune & de conſiſtance de purée, que j'ai dit, dans pluſieurs endroits, être la matiere critique, dont l'évacuation eſt néceſſaire à la fin de toutes les maladies.

Cette matiere eſt fort ſujette à former des amas qui donnent lieu à diverſes eſpeces de maladies : elle ſe dépoſe ſouvent ſur les glandes, où elle forme des engorgemens. Les glandes s'engorgent de matiere, principalement lorſque la nature fait quelques efforts pour développer les organes, & alonger les différentes parties du corps. Le tems fait beaucoup pour le ramolliſſement des glandes tuméfiées ; elles ne retournent dans leur premier état, que lorſque les organes intérieurs agiſſant avec moins d'effort, leur action devient plus libre, & qu'elles peuvent travailler plus facilement la matiere qu'elles

renferment, & que les humeurs se distribuent également par tout le corps.

Quand il ne se rencontre pas de vice intérieur, qui occasionne un spasme constant & long dans les entrailles, la tuméfaction des glandes se détruit promptement, &, pour ainsi dire, d'elle-même; mais il en arrive tout autrement quand quelque cause entretient le spasme intérieur, & durcit le ressort des parties. L'action de la glande est gênée: la matiere qui y est déposée, se concret au point, que quelquefois la glande ne présente qu'une masse dure & toute recoquillée. On donne communément le nom d'écrouëlles à cette maladie. Ces circonstances semblent indiquer quel est l'usage des glandes: il paroît qu'elles servent de réservoir aux humeurs que l'organe intérieur envoie au-dehors, lorsqu'il éprouve quelque serrement tant soit peu durable: peut-être aussi servent-elles à amortir l'action des organes internes, en devenant le terme du mouvement oscillatoire: ce qui peut appuyer ces conjectures, c'est qu'elles abondent dans les endroits où aboutissent les extrémités du grand sac cellulaire. Tels sont

les aines, le col & les aiſſelles. J'ai connu une jeune fille dont quelques glandes ſe gonflerent beaucoup lors du premier appareil de ſes regles : on eut la maladreſſe de les faire aboutir, en appliquant deſſus des emplâtres. Elle en portera toute ſa vie la cicatrice, qui pourra faire croire qu'elle a eu des écrouelles dans ſa jeuneſſe.

Les glandes ſe tuméfient rarement chez les adultes : mais pour lors il eſt bien difficile de les réſoudre. Les fibres ont plus de dureté, moins de ſoupleſſe, & la matiere muqueuſe, une fois concrete, ſe ramollit plus difficilement. L'on peut ajouter qu'il n'y a plus d'eſpérance de voir ceſſer l'état malade de l'intérieur par la révolution de l'âge. Quand les organes internes ont trop de force chez les enfans, ou que, trop chargés de mouvement, ils ſont dans un effort habituel, il ſurvient des glandes, des gales & des écoulemens d'humeurs par les oreilles ; mais tous ces accidens ceſſent communément, lorſque les organes deſtinés à la génération abſorbent l'excédent du mouvement, & emportent une partie de l'action.

L'on peut juger, d'après ce qui vient

d'être dit, combien il seroit dangereux de trop irriter la nature par l'usage des remedes actifs donnés dans la vue de guérir ces maladies. Il est évident que cette guérison est le bienfait du tems. Ces accidens mêmes doivent peu effrayer, parce que le corps dans l'enfance est plus spongieux, & que les humeurs sont plus douces, plus mucilagineuses, & qu'elles se laissent fondre plus aisément. Les topiques peuvent faire beaucoup de mal par leur effet naturel, qui est de fixer l'action & la force du mouvement dans les parties sur lesquelles on les applique. Quand la nature prépare le germe des dents, elle fait naître quelquefois des accidens de toute espece, qui ne durent cependant que le tems de son travail. J'ai vu un enfant de trois ans & demi avoir des fluxions sur les yeux, qui l'incommodoient beaucoup. Une diarrhée, qui arriva naturellement, fit tout cesser.

Les maladies des enfans sont, comme vous le voyez, Monsieur, du genre des maladies que l'on attribue au vice de la lymphe : elles ont un caractere muqueux, si je puis m'exprimer ainsi : elles paroissent appartenir à la classe

des maladies qui naissent de l'engorgement & de l'empâtement.

La nature des maladies des jeunes gens differe de celle des maladies des enfans : leur sang est plus spiritueux : il approche de la nature du vin : les humeurs qui le constituent semblent, ainsi que le moût, avoir subi une fermentation : ce changement se fait à peu près dans le tems où l'organe de la génération se développe, & qu'il commence à agir. Il paroît même que l'homme emprunte, ou qu'il ne reçoit sa force & sa vigueur que du jeu de cet organe. Les fibres acquierent une énergie qu'elles n'avoient pas auparavant, & la semence, comme un levain, développe la partie active du sang. Il contient davantage de ce que l'on appelle partie-globuleuse. Il est plus inflammable, ou, pour mieux dire, il est susceptible d'une plus grande chaleur, que lui communique le mouvement oscillatoire, qui augmente dans la même proportion : il est plus actif.

La qualité ou la nature des humeurs étant changée, la matiere des engorgemens & des dépôts est aussi d'une autre nature chez les jeunes gens. La ma-

tiere des évacuations que procure la nature, lorſqu'elle fait effort pour ſe débarraſſer du ſuperflu d'humeurs qui la gênent & la troublent ; cette matiere, dis-je, eſt quelquefois purement ſanguine ; car c'eſt le ſang ou la partie globuleuſe qui prédomine alors. De-là naiſſent les ſaignemens de nez & les crachemens de ſang ſi communs dans la jeuneſſe : telle eſt auſſi la cauſe des maladies inflammatoires, auxquelles les jeunes gens ſont plus ſujets que les enfans & les vieillards.

Cet état des liqueurs dure à peu-près juſqu'à la fin du cinquieme ſeptenaire. Le ſang pour lors devient moins pétillant, &, la nature ſe portant moins au-dehors, les hommes ſont moins ſujets au crachement de ſang : il prend une autre route ; il ſuit le courant des oſcillations, qui ſe dirige en en-bas : il ſe ramaſſe en plus grande quantité dans les différens rameaux de la veine-porte, d'où il ſort chez quelques individus par les rameaux qui ſont aux environs de l'anus. Ce flux s'appelle hémorrhoïdal. Le ſang n'eſt plus alors auſſi fleuri : il eſt plus ſec, c'eſt-à-dire, qu'il contient moins de parties muci-

lagineuſes, & qu'il eſt moins détrempé par les parties aqueuſes. Cette qualité du ſang procede de la conſtitution des fibres, qui ſont plus roides & plus dures qu'elles n'étoient dans l'enfance & la jeuneſſe.

Il eſt probable que la partie globuleuſe eſt moins abondante dans un homme de quarante ans, que dans un jeune homme. En effet, comme l'action de la nature eſt plus concentrée, & que d'ailleurs l'évacuation qui ſe fait par la peau, eſt moins abondante dans les hommes de cet âge, la pléthore devroit être fort commune chez eux, & les flux ſanguins ſe rencontrer plus fréquemment : mais je crois qu'à cet âge là même la ſanguification eſt moins facile & moins parfaite. La raiſon en eſt, que le collement des faiſceaux des fibres, qui a commencé à ſe faire depuis longtems, rend les parties moins perméables, moins agiſſantes; ce qui fait un empêchement pour la parfaite ſanguification. La partie muqueuſe que les organes extraient des alimens, perd peut-être auſſi trop-tôt ſa qualité végétale, qu'elle conſerve aſſez longtems chez les enfans. Le ſang abonde

moins en mucilage : cette caufe, jointe à la roideur du reffort des différens organes, rend les maladies plus longues à cet âge, & plus feches, & leur marche moins réguliere. Le fang refte auffi plus chargé des parties excrémentitielles ; il devient plus acrimonieux.

Cet effet eft une fuite de l'âge, des paffions & de l'abus des remedes : l'obfervation qui fuit en eft un exemple. Une femme âgée de cinquante-deux ans mourut à la fuite d'une attaque de colique, qui fe répétoit pour la trentefixieme fois : cette colique avoit été confidérée jufque-là comme une colique néphrétique : cette fois-ci elle dégénéra en une vraie inflammation fuivie de gangrenne, qui tua la malade au bout de trente-fix heures.

L'ouverture du cadavre nous préfenta les reins & les autres vifceres du bas-ventre dans le meilleur état. Le colon feul étoit affecté : il étoit dilaté outre mefure dans toute fa longueur, & la portion connue fous la dénomination de S du colon étoit gangrenée : fa dilatation étoit telle, qu'il paroiffoit plus large que l'eftomac : on l'auroit pris volontiers pour cet organe à la pre-

miere vue, si on avoit pu en supposer le déplacement. Le sang des veines & des arteres étoit par-tout de couleur de feuilles mortes. Cette femme avoit été excessivement purgée & saignée pendant le cours de sa vie: on lui faisoit prendre habituellement des remedes. Peu de tems avant sa mort elle avoit éprouvé de violens chagrins.

Plus l'on avance en âge, plus les parties perdent de leur souplesse & de leur aptitude au mouvement; plus aussi l'action des organes devient difficile & irréguliere. Le sang est donc moins travaillé, moins parfait & moins pur: il a moins de vie, attendu que, les divers organes faisant moins bien leurs fonctions, il reste dans la masse du sang plus d'humeurs excrémentitielles. Les vieillards suent beaucoup moins que les jeunes gens: leur sang doit donc rester plus aqueux, plus vapide: aussi les vieillards sont-ils plus sujets aux maladies qui paroissent occasionnées par des sérosités âcres. La suppuration s'établit plus difficilement chez eux que chez les jeunes gens, & le pus y acquiert rarement une bonne qualité: leurs gales sont d'une toute autre nature que celles

des enfans : elles ſont petites, cuiſantes, & demangent beaucoup. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, Monſieur : il me ſemble que cette Lettre eſt aſſez longue. Je ne ſais pas dans quel tems je pourrai vous en écrire une autre. J'ignore de même quel en ſera le ſujet. Adieu. Je ſuis, &c.

LETTRE XVII.

Des rapports qu'ont quelques maladies de l'enfance avec celles de la vieilleſſe.

JE crois, Monſieur, qu'il eſt tems d'entrer dans quelque détail ſur les différentes maladies qui attaquent la vieilleſſe. Je me propoſe d'en faire l'énumération, & de traiter de chacune en particulier. Avant tout cependant je vous ferai connoître les maladies qui ſont propres aux différens âges, afin de vous mettre à même de juger ſi mes idées ſur la théorie de la vieilleſſe ont pur elles quelque degré de probalité, & ſi elles méritent quelque conſidération. Hippocrate a détaillé toutes les maladies qui affligent l'humanité dans les

les différens âges de la vie. C'eſt de lui que j'ai emprunté le tableau que je vais en retracer.

Les maladies des enfans nouveaux nés ſont les aphtes, le vomiſſement, la toux, les veilles, la peur, l'inflammation du nombril, & l'humidité des oreilles.

Ceux qui ſont dans le travail de la dentition, éprouvent des demangeaiſons aux gencives, des fievres, des convulſions & des dévoiemens. Ils deviennent, dans un âge plus avancé, ſujets à l'inflammation des amigdales, à l'aſthme, à la pierre, aux vers, à la ſtrangurie, aux écrouelles & à différentes autres tumeurs. L'épine ſe courbe chez quelques-uns; d'autres ont des verruës. Beaucoup de ces maladies leur ſont communes avec les enfans qui touchent au moment de la puberté. Il eſt vrai que ceux-ci ont de plus des fievres longues & des ſaignemens de nez.

Les maladies des jeunes gens ſont le crachement de ſang, l'étiſie, des fievres aiguës, l'épilepſie & l'aſthme, la pleuréſie, la péripneumonie, la léthargie,

la phrénésie, les fievres ardentes, de long dévoiemens.

Le cholera morbus, la dyssenterie, la lienterie, les hémorrhoïdes sont les maladies des personnes du moyen âge.

Enfin les maladies de la vieillesse sont la difficulté de respirer, des catarres accompagnés de toux, la strangurie, la dysurie, la goutte, la colique néphrétique, les vertiges, l'apoplexie, une mauvaise disposition de tout le corps, des demangeaisons; les veilles, la diarrhée, les écoulemens d'humeurs par le nez & les yeux, l'affoiblissement de la vue, l'aveuglement & la surdité.

L'on apperçoit, en examinant ce tableau, une sorte de rapport entre les maladies des enfans & celles des vieillards. Il y a des maladies qui leur sont communes aux uns & aux autres; mais les maladies des personnes du moyen âge sont d'une nature absolument différente de celles de ces deux âges extrêmes. Rien, ce me semble, ne donne plus de force aux idées que j'ai établies sur la marche de la nature, depuis le premier instant de la formation d'un corps, jusqu'au moment de sa destruc-

tion, qui ne doit arriver que dans l'extrême vieilleſſe. Ce n'eſt au ſurplus que par de profondes réflexions ſur la nature de ces différentes eſpeces de maladies, qu'il eſt poſſible de ſe former une idée de cette marche, ou que l'on peut en quelque ſorte deviner les ſecrets de la nature. Tirons la conſéquence, que l'hiſtoire & la connoiſſance des maladies ſont la vraie ſcience du Médecin, & que ce ſont elles qui le conduiſent aux connoiſſances qu'il peut acquérir des loix de l'économie animale.

L'on peut compter parmi les maladies communes à la jeuneſſe & à la vieilleſſe, l'aſthme, la toux, la dyſurie, la ſtrangurie, les écoulemens d'humeurs par le nez, les oreilles, le dévoiement, la pierre, &c. Ces maladies ſont des maladies froides. Celles des perſonnes du moyen âge ſont plus chaudes. Il y en a parmi elles, qui ſont inflammatoires. D'où peut naître cette différence, ſi ce n'eſt d'un défaut d'énergie & de force de la part des parties ſolides, & de ce que les humeurs n'ont pas acquis dans les enfans la qualité inflammable qu'elles perdent dans la vieilleſſe ?

Comment peut-il donc ſe faire, me

direz-vous, que les maladies de ces deux âges aient entr'elles quelque rapport, quelque reſſemblance; car l'état des parties ſolides eſt bien différent chez les enfans & chez les vieillards, & la qualité de leurs humeurs ne paroît pas devoir être la même? Il eſt vrai que j'ai dit que les humeurs dans les enfans étoient douces, mucilagineuſes, & que dans les vieillards elles ſont plus aqueuſes, plus vapides & plus âcres; auſſi, ſi l'on examine avec attention la nature des humeurs qui s'écoulent des narines, des oreilles, les maladies paroiſſent avoir une différence eſſentielle, & elles ne ſemblent ſe rapprocher que par la forme.

Cependant les vieillards ſont ſujets à des maladies, dont le fonds matériel eſt une ſubſtance mucilagineuſe; telle eſt la pierre. Ils rendent ſouvent des crachats puriformes. La matiere de leurs ſelles eſt muqueuſe, quand ils ont eſſuyé quelques accès de fievre: ainſi on ne peut pas nier qu'il ne ſe forme chez les vieillards des amas de mucus, qui deviennent la cauſe ou la ſource de leurs maladies. Il y a même quelque apparence que les vieillards y ſont plus

ſujets que les enfans ; car, comme ceux-ci croiſſent, qu'ils ſe donnent beaucoup de mouvement, que toutes leurs parties ſont vivantes & dans un mouvement continuel, que leurs couloirs, & ſur-tout la peau, ſont plus ouverts ; ils ont beſoin d'une plus grande quantité de matiere nutritive pour réparer leur perte, & fournir à l'accroiſſement de leur corps. Les vieillards, au contraire, diſſipent moins : beaucoup de leurs parties ont perdu leur faculté active : l'organe extérieur a beaucoup moins d'action. Ils ont en tout, comme l'a remarqué Hippocrate, moins de chaleur innée : d'ailleurs ils mangent beaucoup. La plupart ſont gourmands, & on leur reproche d'avoir ſouvent des indigeſtions.

Ne pourroit-on pas conclure de tous ces faits, que les vieillards devroient avoir beaucoup plus d'humeurs que les enfans, & être par conſéquent plus ſujets qu'eux aux maladies ? Mais l'expérience détruit cette derniere idée. Il eſt certain que les enfans ſont plus ſouvent malades que les vieillards, & il eſt d'obſervation que, des enfans qui naiſſent, la moitié meurt avant d'avoir atteint

l'âge de ſept ans ; &, parmi ceux qui vivent au-delà de ce terme, il y en a beaucoup qui ont couru les riſques de la mort.

La plupart des maladies des enfans ſe terminent tout d'un coup, & ſans qu'il ſe ſoit fait une abondante évacuation d'humeurs. La toux eſt ſeche chez la plupart : ils ne crachent preſque jamais : leurs dévoiemens ſont ſéreux ; il eſt donc poſſible que leurs maladies ſoient produites par une autre cauſe que la trop grande abondance des humeurs. Il eſt bon d'obſerver encore que les maladies des enfans, qui quelquefois ſe montrent ſous l'aſpect le plus effrayant, n'ont qu'une fort courte durée. Il y a pourtant des enfans qui languiſſent long-tems, & ne ſe rétabliſſent qu'après avoir eſſuyé bien des bouraſques : leurs incommodités ne ceſſent qu'après la ſeptieme ou la quatorzieme année de leur âge. Il ſe forme chez quelques-uns des embarras, des engorgemens, des tumeurs, qui ſemblent indiquer un empâtement, ou une ſurabondance d'humeurs : mais quand on connoît l'origine de ces maladies, & les circonſtances qui les ont accompagnées,

on eſt preſque convaincu qu'elles naiſſent d'une autre cauſe.

Les efforts qu'eſt obligée de faire la nature, pour procurer l'accroiſſement des parties & la ſortie des dents ; ces efforts, dis-je, ſont la ſource de la plupart des maladies & des grands accidens auxquels les enfans ſont ſi ſujets ; & ce qui fait le danger de ces efforts, eſt la grande mobilité & la grande ſenſibilité des enfans. J'ai déjà dit la raiſon pour la quelle ils ſont plus ſenſibles que les adultes; c'eſt qu'ils ſont preſque tout nerfs. Je viens d'être le témoin d'un de ces efforts que fait la nature lors de la cruë : c'étoit dans un jeune homme âgé de quatorze ans & demi : il avoit cru de quatorze lignes dans l'eſpace de douze jours : ſon pouls, lors des efforts, étoit ſerré & fort dur ; il prenoit le caractere du pouls ſtomacal : auſſi faiſoit-il beaucoup d'efforts pour vomir ; &, quand il vomiſſoit, il ne rendoit que de l'eau. Son pouls devenoit ſupérieur dans l'intervalle des efforts : il avoit le rithme du pouls nazal, avec la molleſſe du pouls qui indique la ſueur. Le pouls redoublé ſe rencontre très-communément chez les enfans

& chez les jeunes gens qui ſont dans l'âge de croître.

Le pouls chez le jeune homme dont il eſt queſtion avoit quelque choſe de critique ; mais le développement des parties ne peut-il pas & ne doit-il pas être conſidéré comme un effort critique? Ne ſeroit-ce pas là la raiſon pour laquelle les maladies des enfans ſe guériſſent, ſans qu'il ſurvienne une abondante évacuation de matiere critique, & ſans même qu'il en arrive? Les maladies des enfans ſont donc, pour la plupart, nervales : celles des vieillards, au contraire, ou du moins la plus grande partie ont un caractere plus humoral : elles ont un fond matériel : c'eſt un amas de matiere muqueuſe, qui les produit, & leur forme change ſuivant l'endroit où elle ſe dépoſe. Quand elle ſe porte ſur la poitrine, elle devient la cauſe des catharres & de l'aſthme : elle fournit dans les reins le noyau des pierres. La ſciatique, la dyſurie, le dévoiement naiſſent des efforts continuels que fait la nature pour la travailler & la mûrir, quand elle s'eſt dépoſée dans la portion d'entrailles qui avoiſine la veſſie, le rectum & les os des iſles.

Ces divers accidens affligent le plus communément les personnes qui ont été, pendant la vigueur de leur âge, sujettes aux hémorrhoïdes, & ces incommodités n'arrivent que parce que le courant des oscillations, qui avoit coutume de se diriger vers l'anus, change sa direction, & qu'il se porte sur la vessie. Cette idée est fondée sur l'observation de quelques vieillards qui ont commencé à pisser le sang, quand leurs hémorrhoïdes ont cessé de fluer, & sont devenus sujets aux maladies de la vessie.

J'ai connu un vieillard âgé de soixante & dix-huit ans, qui devint sujet à une incontinence d'urine : ses urines charrioient des especes de glaires : elles déposerent beaucoup de matiere mucilagineuse, & son incommodité cessa.

La chassie, les ophtalmies, la toux, les écoulemens d'humeurs par le nez & par les oreilles, dérivent de la même source que la pierre, la dysurie, la strangurie, le dévoiement, la sciatique, &c. C'est le reflux des humeurs vers l'intérieur, & l'abondance à laquelle il donne lieu, qui les occasionnent. Toutes ces maladies sont les effets du tra-

vail que fait la nature pour s'en débarrasser. Les efforts aboutissent vers les parties voisines des organes excrétoires, par lesquels elle avoit coutume de se décharger du poids des humeurs superflues, auxquelles on est plus ou moins exposé pendant le cours de la vie.

Le même amas d'humeurs pouvoit se former dans la vigueur de l'âge; mais il sortoit sous une autre forme : les mêmes personnes rendoient du sang, soit par les hémorrhoïdes, soit par le nez; &, comme la partie rouge du sang est moins abondante dans les vieillards, les flux sanguins se convertissent en écoulemens muqueux : de-là il arrive que, quoique les vieillards conservent la même disposition & le même fond de maladies, elles se présentent cependant sous une forme différente. Ces maladies seroient guérissables comme toutes les autres, si la nature dans les vieillards étoit capable de cet effort de travail, qui devient nécessaire pour préparer & mûrir cette matiere muqueuse dont le dépôt fait la maladie. J'en pourrois donner pour preuve l'exemple du vieillard qui fut

délivré de ſon incontinence d'urine, quand il eut rendu des urines bourbeuſes : ce vieillard, il faut l'avouer, eſt un vieillard privilégié, qui ne doit pas nous rendre trop faciles à concevoir d'heureuſes eſpérances de guériſon pour les malades de ſon âge affligés du même genre de maladies.

LETTRE XVIII.

La ſobriété eſt néceſſaire aux perſonnes qui approchent de ſoixante ans.

VOUS vous attendiez peut-être, Monſieur, à voir dans cette Lettre la deſcription de quelque maladie particuliere de la vieilleſſe. La derniere que je vous ai écrite pouvoit vous le faire croire. J'étois bien auſſi dans l'intention de le faire; mais ayant réfléchi qu'il étoit auſſi important de prévenir les maladies, que de les guérir, j'ai cru que je ne pouvois mieux faire que d'indiquer d'abord la ſource d'où proviennent la plupart des maladies de la vieilleſſe, & de donner aux perſonnes qui ne ſont pas encore vieilles, mais qui

touchent au moment de l'être, les conſeils que je crois les plus utiles, pour leur faire éviter beaucoup de maladies & des incommodités qui accompagnent cet âge de la vie.

Vous avez dû obſerver, Monſieur, qu'à chaque ſeptieme année il ſe faiſoit dans le corps de grandes révolutions. Il ſemble qu'à ces différentes époques, la nature mette la derniere main à quelque grande œuvre, qu'elle médite & qu'elle prépare pendant tout le tems qui les précede. Ces révolutions ou ces eſpeces de changemens ſont accompagnés d'accidens plus ou moins graves, ſuivant que la nature trouve plus ou moins d'obſtacles à ſurmonter pour faire le changement qu'elle a en vue.

Quelle que ſoit la ſobriété avec laquelle on vit, il ne s'en forme pas moins, au bout d'un tems plus ou moins long, un amas d'humeurs qui s'évacue après quelques jours de malaiſe par les ſelles, les ſueurs, les urines ou les crachats : il ſe déclare au moment que l'on s'y attend le moins, & ſans que l'on en ſache bien la cauſe, un catharre à la fin duquel l'on crache &

l'on mouche une prodigieuse quantité d'une matiere épaisse & mucilagineuse. L'effet de ces catharres est de rendre le corps plus dispos. Les François y sont fort sujets : c'est même, dit-on, un avantage qui leur est envié par les Anglois. Il est bien certain que ces petites crises servent beaucoup à entretenir la bonne santé chez les personnes qui y sont sujettes : ils préviennent ces grands amas d'humeurs qui occasionnent de grandes maladies, ou un fond de mélancolie, lequel rend l'existence insupportable à bien des gens, & les porte à se donner la mort.

Si la sobriété ne prévient pas ces petites réplétions, jugez, Monsieur, ce qu'elles doivent être, & quelles en doivent être les suites dans les personnes qui sont dans l'habitude de l'intempérance? Outre les malaises que ces gens là éprouvent habituellement; ils s'exposent aux maladies les plus graves & les plus dangereuses, si la grande réplétion qui doit nécessairement se faire, se rencontre au tems marqué par la nature pour changer l'ordre de ses mouvemens; soit qu'elle ait en vue le développement du jeu de quelque or-

gane, ou qu'elle veuille l'éteindre absolument.

Les vieillards intempérans doivent être encore plus ſujets à ces amas d'humeurs, que les enfans & les perſonnes du moyen âge qui ſeroient livrées au même excès. Tout le monde peut aiſément en deviner la cauſe. Vous devez vous rappeller ce que j'ai déjà dit dans une de mes Lettres précédentes ; ſavoir, que les fonctions naturelles s'exerçoient bien moins librement dans la vieilleſſe que dans tout autre âge. L'action de leurs divers organes eſt moins vive & moins puiſſante : delà naît la pareſſe des vieillards & leur inaptitude pour les exercices du corps : ils deviennent lourds, peſans ; ils perdent toute leur agilité. La faculté des mouvemens néceſſaires pour les exercices du corps dépend du jeu de l'organe extérieur, c'eſt-à-dire, de la peau & des muſcles ; mais la peau perd ſa blancheur ; elle devient plus aride & plus ſeche ; elle forme des rides ; elle perd, en un mot, beaucoup de ſa ſoupleſſe. Les cartilages qui adouciſſent le mouvement & le rendent plus facile, ſe durciſſent ; quelques ligamens s'oſſi-

fient : les fibres, en ſe collant, forment de plus gros faiſceaux : toutes ces circonſtances rendent le reſſorts des parties moins lians & beaucoup moins ſouples : les mouvemens en deviennent plus lents & plus gênés ; ce qui produit une altération dans le jeu de tous les organes.

La peau, qui forme un organe de la plus grande étendue, correſpond avec les principaux viſceres qui conſtituent l'organe intérieur : elle eſt leur antagoniſte ; auſſi ſon état influe-t-il pour beaucoup ſur le jeu & l'action de tous ces viſceres, de même qu'elle ſouffre quelque léſion dans ſes fonctions, quand ils éprouvent quelque dérangement, ou qu'ils ſont malades. Le viſage d'un homme éprouvé par des déchiremens d'entrailles, pâlit & s'affaiſſe. Un ſimple dévoiement, accompagné de quelques légeres épreintes, rend la peau ſeche & aride : il en efface ce ton de couleur qui annonce la fraîcheur & la bonne ſanté : la peau eſt ternie &, en quelque ſorte, terreuſe dans un hydropique. Ces faits prouvent une intime correſpondance entre ces divers organes ; ils annoncent

qu'ils ſont dans un rapport mutuel par rapport au libre exercice de leurs fonctions.

L'eſtomac, le foie, les inteſtins, tous ces viſceres doivent donc agir moins efficacement & bien plus lentement dans les vieillards que dans les jeunes gens & les perſonnes du moyen âge; car, comme je l'ai déjà dit pluſieurs fois, il eſt aiſé de ſe convaincre, à la ſeule inſpection, que la peau n'a plus à cinquante ans la même action qu'elle avoit à trente : elle ne peut donc plus autant aider au jeu de l'eſtomac. J'ai oſé avancer que la lenteur des opérations de l'eſprit & la perte de ſon ancienne vigueur dépendoient beaucoup de ce déchet de la faculté active de la peau & de tout l'organe extérieur.

Combinez tous ces faits, Monſieur, pour en former un principe dont vous puiſſiez tirer des conſéquences qui ſervent de regles aux vieillards : la premiere & la plus naturelle ne doit-elle pas être celle-ci ; ſavoir, que l'eſtomac n'étant plus capable d'un effort d'action auſſi conſidérable qu'il l'étoit dans les premiers âges, il eſt dangereux de le

charger de la même quantité d'alimens qu'il pouvoit digérer dans un âge moins avancé? Un grand inconvénient est la lenteur de son travail; car il doit troubler l'action des autres organes, en ce qu'il apporte un dérangement dans l'ordre que semble s'être imposé la nature pour la succession de ses mouvemens ou de ses diverses opérations. Je ne dis rien ici qui ne soit fondé sur l'observation, & dont vous n'ayez fait l'expérience sur vous-même. Il n'est pas que, malgré votre tempérance, vous ne vous soyez livré à quelque excès dans le boire & dans le manger: eh bien! Monsieur, avez-vous remarqué que votre corps fût, dans ce moment-là, aussi dispos, & les opérations de votre esprit aussi faciles que quand vous sortez de table, ayant encore envie de manger? Ces excès n'ont-ils pas été suivis de quelques légeres incommodités? N'avez-vous pas éprouvé de la pesanteur, ou une douleur de tête? N'en avez-vous pas été plus altéré? N'est-il pas même survenu quelque dévoiement précédé ou accompagné de légers frissons? Ne vous a-t-il pas fallu quelques jours pour vous re-

mettre dans votre assiette naturelle ? Voyez maintenant à quel déluge de maux s'expose un homme qui, parvenu à cinquante ans, ne veut rien retrancher de la quantité d'alimens qu'il avoit coutume de prendre avant d'arriver à cet âge. Il doit abréger ses jours, puisqu'il est vrai que le grand mouvement durcit les parties, qu'il use les ressorts, & qu'il altere la constitution & le jeu des organes.

On est dans l'opinion qu'il n'est dangereux de trop manger, que parce que l'on coure le risque de ne pouvoir pas bien digérer les alimens dont on remplit son estomac. Il est certain qu'à force de se donner des indigestions, on devient malade : il suffit d'en avoir eu une, pour soupçonner le trouble qu'elles peuvent apporter dans la machine, si elles se répetent souvent. Les bonnes digestions elles-même deviennent nuisibles, quand il en doit résulter une abondance de sucs trop considérable : or, c'est ce qui doit naturellement arriver dans un homme de soixante ans qui mange avec excès, & qui digere parfaitement tout ce qu'il mange. On ne doit manger que pour

vivre, dit l'avare. Il eſt certain que la nature ne deſire que ce qui lui eſt néceſſaire, pour réparer les pertes qu'elle fait. Tout ce qui excede ſes beſoins eſt ſuperflu, & devient, avec le tems, une ſurcharge qui cauſe ou peut cauſer la ruine de l'individu. D'après la maxime de l'avare & la réflexion que je viens de faire, le vieillard ne doit pas beaucoup manger. Un vieillard s'agite peu; il ne fait pas de grands exercices: par cette raiſon là même il diſſipe moins: tous ſes couloirs ſont moins ouverts, & notamment la peau, qui eſt plus ſeche & plus aride; ce qui rend la tranſpiration moins facile & moins abondante. Un vieillard, quand il viole les loix de la ſobriété, eſt donc expoſé à cette réplétion d'humeurs, que j'ai dit avoir des ſuites ſouvent fâcheuſes; mais il n'eſt pas de circonſtances où elle ſoit plus dangereuſe que dans ces années climatériques, ſavoir, celles qui ſont deſtinées, ou dans leſquelles ſe font les changemens qui arrivent dans la machine.

Je recommande donc eſſentiellement la ſobriété aux perſonnes parvenues à l'âge de cinquante ans, afin de ſe pré-

parer de loin à ce paſſage ſi fatal à un grand nombre d'hommes ; c'eſt l'année climatérique ſoixante-trois. La nature ſemble faire, à cet âge, le dernier de tous ſes grands changemens. J'ai ſuppoſé qu'à cette époque l'action s'éteignoit dans quelque organe. Quoi qu'il en ſoit de ma ſuppoſition, il doit s'établir un nouvel ordre de mouvemens. La nature a beſoin alors d'être fort à l'aiſe ; ſans quoi ce changement eſt accompagné des accidens les plus graves, qui tous ſont les effets des grands efforts qu'elle fait pour ſurmonter les obſtacles qui la gênent dans ſes opérations. Dans ces momens d'effort il peut ſe former des engorgemens qu'il eſt impoſſible de réſoudre, & qui quelquefois ſont de nature à devenir gangreneux, & cauſent en peu de jours la mort des malades. La nature ne fait pas ces changemens, & ne ſe rétablit pas dans ſa premiere aſſiette, ſi l'ordre de ſes mouvemens a été interrompu, ſans qu'elle éprouve quelques ſecouſſes, & ſans plus ou moins d'incommodités par conſéquent chez les perſonnes chez qui toutes ces choſes là ſe paſſent.

J'en donnerai pour preuve l'exemple

des femmes nouvellement accouchées: il y en a beaucoup chez qui le flux menſtruel reſte ſupprimé pendant pluſieurs mois: d'autres ont leurs regles plutôt; mais leur appareil eſt communément accompagné de ſpaſmes & de malaiſes qui ſont fort inquiétans: elles n'ont pas même un cours réglé; car ou elles durent plus long-tems qu'elles n'avoient coutume, ou elles reparoiſſent à des époques moins éloignées; de façon qu'elles peuvent être conſidérées comme des pertes. Le pouls chez preſque toutes ces femmes eſt petit, ſerré, & a quelque choſe de fiévreux; ce qui annonce du trouble dans les mouvemens, & fait concevoir un état d'irritation dans le genre nerveux. La nature même des remedes qu'il convient d'employer, fait ſoupçonner cette irritation. Les boiſſons adouciſſantes, priſes avec modération, ſont de la plus grande efficacité dans ces ſortes de cas.

Si à ces cauſes de trouble & d'agitation il ſe joignoit une ſurabondance d'humeurs capable d'exciter la fievre par elle-même, les femmes courroient les plus grands riſques; car le ſpaſme

porté à un certain degré de force pourroit bien occaſionner des engorgemens mortels, ou rendre la maladie tellement nervale, qu'il faudroit un tems très-conſidérable pour mûrir cette matiere, & obtenir la guériſon de la maladie. Un effet du ſpaſme qui accompagne naturellement le travail que fait la nature pour changer l'ordre de ſes mouvemens, ou ſe rétablir dans ſon premier état, eſt de ſupprimer l'évacuation de toutes les humeurs excrémentitielles : ces humeurs mêlées au ſang augmentent non-ſeulement ſa maſſe, mais elles lui donnent encore une qualité acrimonieuſe ; circonſtance bien défavorable pour obtenir une parfaite coction & une dépuration du ſang convenable. La ſobriété eſt donc une vertu dont la pratique devient indiſpenſable aux perſonnes qui commencent à vieillir. Je prêche là une doctrine, comme vous voyez, Monſieur, qui ne ſera pas goûtée de la multitude; car l'on aime à manger, & ſur-tout les vieillards qui prétendent que, le plaiſir de la table étant le ſeul qui leur reſte, il doit leur être permis de ſe le procurer. N'adoptez point cette maxime, & ſoyez bien convaincu que je ſuis, &c.

LETTRE XIX.

Du danger des veilles pour les vieillards.

Il y a bien long-tems, Monſieur, que je ne vous ai écrit. Il m'eût été difficile de pouvoir faire autrement ; car ce n'eſt pas en courant qu'on doit s'occuper de diſcuter des queſtions de Médecine. Tout le tems qui s'eſt écoulé depuis ma derniere Lettre, s'eſt paſſé en un long voyage fait au beau milieu de l'hiver, & dans un pays où le froid ſe fait ſentir vivement. J'ai vu la Cour de Munich, que j'ai trouvée charmante. Il y regne un goût pour le plaiſir, que je n'ai obſervé nulle part ailleurs, & qui m'a fait croire que la philoſophie n'avoit pas encore percé dans cette contrée-là ; j'entends cette philoſophie qui, à force d'analyſe, tend à tout renverſer, & corrompt juſqu'à la nature des choſes. J'y ai reconnu les mœurs qu'avoient nos bons aïeux. Croiriez-vous, Monſieur, que j'ai rencontré au cabaret les premieres perſonnes de la Cour, tant hommes que

femmes. Les hommes qui y occupent les premieres places, ne dédaignent pas d'y danſer confondus avec des gens de tout état. On danſe tous les dimanches pendant le carnaval, dans un lieu qu'on appelle Redoute. Tout le monde a droit d'y entrer; mais chaque perſonne, de quelque qualité qu'elle ſoit, doit être maſquée. C'eſt le Souverain lui-même qui y invite à danſer, par l'exemple qu'il en donne.

On peut croire qu'avec de pareilles diſpoſitions il doit être chéri & adoré dans ſon pays; auſſi les Bavarois l'aiment-ils juſqu'à l'adoration, & leur prévention pour lui eſt portée ſi loin, qu'ils diſent que, ſi Dieu ceſſoit d'être, il ſeroit élu à ſa place. Si l'on en croit les perſonnes qui compoſent cette Cour, il y regne peu de cet eſprit d'intrigue & de tracaſſerie, qui fait le tourment & le malheur des ames honnêtes. Ils paroiſſent vivre en aſſez bonne intelligence: ils vivent beaucoup entr'eux: ils ſe raſſemblent chaque jour dans une maiſon où ils jouent juſqu'à neuf ou dix heures du ſoir, qui eſt le moment où ils ſe retirent chacun chez eux: ils font un ſouper frugal; & ſe couchent

couchent de fort bonne heure. L'uſage des ſoupers n'y eſt pas établi : ils ne ſe donnent que des dîners : ils penſent bien différemment, comme vous le voyez, de nos gens de Cour, qui ont pris un genre de vie tout opposé, & ne ſemblent avoir du goût que pour les plaiſirs nocturnes. Ceux-là ont adopté un genre de vie conforme au vœu de la nature : ceux-ci la contrarient abſolument ; mais peut-être imaginent-ils qu'il eſt convenable à leur dignité de ſe conduire ainſi. Chacun ſe fait des principes à ſa guiſe, dont il croit ne pouvoir ſe départir.

On rencontre beaucoup de perſonnes âgées dans ce pays-là, qui connoiſſent à-peine les incommodités de la vieilleſſe. J'y ai vu pluſieurs octogénaires, qui ne paroiſſoient pas avoir ſoixante ans. Une vieille Dame âgée de ſoixante & dix-huit ans, qui conſervoit un viſage plein avec quelques traces de fraîcheur, ſe plaignoit d'avoir le ſang épais, & elle étoit dans l'habitude de ſe faire ſaigner deux fois par an : ſon mari âgé de quatre-vingt-dix ans, & qui pétilloit d'eſprit, buvoit de la limonade pour ſe guérir le

rhume. Je dois vous faire obſerver qu'ils n'éprouvent aucune gêne à la Cour : ils peuvent s'en abſenter auſſi long-tems qu'ils veulent, ſans s'expoſer à perdre les bonnes graces de leur Maître : ils en reçoivent toujours le même accueil, quelque longue qu'ait pu être leur abſence. J'admire cette conduite du Prince, & j'y vois de la bonne philoſophie. Cela, comme autre choſe, prouve qu'il ſait eſtimer les choſes de ce bas monde leur juſte valeur. Il y a apparence que ſon objet, en ſe conduiſant ainſi, eſt de rendre heureuſes les perſonnes qui l'approchent; & elles doivent l'être, car elles le croient.

Vous pouvez juger, Monſieur, d'après le détail que je viens de vous faire, que la vie de Munich peut avoir des attraits pour les perſonnes qui aiment un genre de vie ſimple & qui rentre dans les vues de la nature. Le nombre des vieillards qui y eſt aſſez multiplié, leur vieilleſſe exempte d'infirmités, ne peuvent-ils pas nous porter à croire que, pour ſe procurer de longues années avec une ſanté conſtante, il faudroit à-peu-près calquer ſon plan

de vie ſur celui qui paroît avoir été généralement adopté dans cette Capitale de la Baviere ?

Les grandes paſſions & les travaux pénibles ne ſont pas faits pour la vieilleſſe : il lui faut au contraire des plaiſirs modérés & des occupations faciles. Les veilles portent avec elles un poiſon qui produit ſur les vieillards un effet funeſte, & dont ſe garantiſſent à-peine les jeunes gens nés avec les tempéramens les plus robuſtes. Les vieillards doivent donc renoncer au ſouper, qui les engage à des veilles, leſquelles s'étendent quelquefois fort loin dans la nuit. On a beau nous alléguer que l'habitude, qui eſt une ſeconde nature, peut les rendre moins dangereuſes : il n'en demeure pas moins conſtant que les veilles ſont contraires aux vues de la nature : ainſi s'accoutumer à veiller, c'eſt enfreindre ſes loix, c'eſt la violenter, & c'eſt ce qui ne ſe fait pas impunément. Pour s'en convaincre, il ſuffit de fixer l'œil ſur des perſonnes qui, par quelque raiſon de plaiſir, ou par un autre motif, ont différé juſques fort avant dans la nuit l'heure de leur ſommeil : ils ſont blê-

mes, pâles & défaits. Combien de fois ne bâillent-ils pas dans le fort de leurs plaisirs ! ce qui est le signe le plus expressif du besoin qu'ils ont de dormir. Ils ont l'air du désordre & de l'abattement ; & , pour soutenir leurs forces, que ne répare pas le calme du sommeil, ils sont obligés de boire & de manger plus que naturellement ils ne devroient & ne sont accoutumés de le faire. Contracter l'habitude des veilles, c'est donc se livrer à une sorte d'excès préjudiciable à la santé.

Le défaut de santé entraîne après lui la privation de tous les plaisirs. Le riche, au sein de son opulence, ne connoît plus les douceurs de la vie, dès qu'il a perdu la jouissance de ce précieux trésor. La tristesse, les inquiétudes & l'ennui qui accompagnent l'état de souffrance dans un malade, sont la preuve la plus forte, qu'il n'y a pas de bien plus réel que la santé, & qu'elle est la source de la joie la plus vive & la plus vraie. Je ne dis rien là dont ne soient convaincus les hommes qui sont parvenus à l'âge qui avoisine la vieillesse. Ainsi cette sorte d'avertissement devient moins nécessaire pour eux que

pour ceux qui desirent y arriver : mais s'il y a peu de gens qui ne forment ce desir, il y en a très-peu aussi qui dirigent leur conduite d'après ces vues, & qui se conduisent conséquemment aux vœux qu'ils forment. Je sens qu'il seroit bien difficile d'empêcher la fougue d'une jeunesse bouillante, qui n'aime que les plaisirs bruyans. Il faut pourtant en convenir; ces plaisirs les fatiguent, & s'ils n'y mettoient une sorte de point d'honneur, ils s'y livreroient avec moins d'ardeur : ce qui me le fait juger ainsi, c'est que les jeunes gens cedent très-facilement à l'attrait du sommeil : la nature veut les forcer à dormir, & la vanité les porte à la dissipation. Qui le croiroit ? il se trouve des vieillards assez déraisonnables pour sacrifier à cette idole, & exciter par leur exemple des jeunes gens à porter le joug de cette passion tyrannique.

Les veilles sont mauvaises par elles-mêmes; elles détruisent les tempéramens les plus robustes : mais ce qui les rend plus pernicieuses, c'est qu'il s'y joint encore les mauvais effets des passions; car on ne veille pas pour le plaisir

ſeul de veiller ; preſque toujours on ne le fait que dans la vue de ſe procurer des plaiſirs, ou, ce qui revient au même, de ſatisfaire une paſſion à laquelle on eſt enclin. La paſſion qui paroît avoir l'empire le plus étendu, & l'exercer de la maniere la plus abſolue, eſt celle du jeu : elle ſert de cortege à preſque toutes les autres. Le jeu, pour le dire en un mot, termine preſque toutes les fêtes nocturnes. Qu'on eſt malheureux, quand on eſt poſſédé par cette paſſion dévorante ! La crainte, les remords, la rage & le déſeſpoir ſont ſes fidelles compagnes : elle eſt environnée de toutes les horreurs que préſentent les ombres de la nuit, dont elle a beſoin d'emprunter les voiles. La paſſion du jeu eſt une vraie maladie, qui, ainſi que la plupart des autres, a ſes redoublemens au fort des ténébres ; tems propre au délire qui eſt le fruit d'une imagination exaltée, ou, pour mieux dire, déréglée.

Le jeu rend malades les perſonnes qui s'y livrent avec excès, & ſes premieres victimes ſont preſque toujours celles qui paroiſſent jouer avec le plus de ſang-froid. J'ai vu pluſieurs joueurs

malades : ils avoient tous le même genre de maladie. Le foie étoit chez tous en souffrance ; d'où l'on peut conclure que les joueurs sont exposés aux maladies qui sont occasionnées par de longs & violens chagrins : &, de fait, l'ame dans l'un & l'autre cas est à-peu-près également affectée.

On mange davantage quand on veille : les veilles épuisent donc, & le sommeil doit réparer : mais les alimens ne suppléent pas au défaut de sommeil; car l'état d'un homme qui a veillé, est bien différent, au lever du soleil, de celui d'une personne qui, cédant à l'impulsion de la nature, a dormi toute la nuit d'un sommeil doux & tranquille : celui-ci est frais, léger & dispos ; l'autre est pâle ; il est fatigué ; il soupire après le repos dont il a été privé ; il est dans une sorte d'anéantissement.

Je conclus de tout ceci qu'un souper léger avec un long sommeil est très-propre à soutenir les forces, & à entretenir la bonne santé. Je n'avance rien ici qui ne soit fondé sur l'expérience. Je connois des hommes qui restent vigoureux, quoique dans la vieillesse : ils ont pourtant eu de gran-

des fatigues à essuyer dans le cours de leur vie : ils n'ont pas même été très-réservés sur l'article des plaisirs ; mais il leur est rarement arrivé de leur sacrifier le doux bénéfice du sommeil ; & ils sont restés inviolablement attachés à cette maxime, qui est de beaucoup dormir, & de manger modérément.

Beaucoup manger est une affaire d'habitude ; une nourriture abondante n'est nullement nécessaire pour entretenir les forces d'un homme : au contraire, on soutient moins bien les fatigues, quand on ne vit pas sobrement. Le corps & l'esprit sont moins légers & moins actifs, quand on a copieusement mangé, que lorsqu'on a fait un repas frugal : la raison en est simple : l'estomac est obligé à un travail plus long & plus grand, quand il doit digérer une grande quantité d'alimens ; mais, comme je l'ai déjà répété un grand nombre de fois, il emprunte, lors de son travail, l'action de tous les autres organes, qui en conservent d'autant moins qu'il est obligé à de plus grands efforts. Le sommeil est moins doux & moins tranquille, quand on se couche l'estomac surchargé

d'alimens; il y a un trouble dans toute la machine, qui rend le ſommeil inquiet & fatiguant.

Il paroît aſſez conſtant qu'il eſt un tems marqué pour l'action de chaque organe. Il faut croire que c'eſt de la régularité qui s'obſerve dans la circulation de ce mouvement, que dépend la ſanté : ainſi, toutes les fois qu'on multiplie les heures du manger, au mépris de l'ordre établi par la nature, on tend à introduire une ſorte de dérangement dans l'ordre de ſes mouvemens, ou, ce qui revient au même, dans ſes fonctions ; c'eſt la même choſe. Quand on veille, on exalte la machine, on prolonge l'action des organes au-delà des bornes preſcrites par la nature. Je ne parle pas même des avantages qu'il y a à reſpirer un air épuré par l'action d'un ſoleil vivifiant, & des inconvéniens qui naiſſent de l'uſage d'une lumiere artificielle, qui, en fatiguant les yeux, & les expoſant à une forte tenſion, fait plus de mal au corps qu'on ne l'imagine. Ceci ne peut être bien ſenti que par les perſonnes qui conçoivent toute l'étendue des rapports & des correſpondances qu'ont en-

tr'elles les différentes parties du corps : mais les yeux, ainsi que les oreilles, eu égard à leur situation dans le voisinage du cerveau, ont besoin d'être beaucoup ménagés : les plaisirs & le travail de la nuit peuvent donc être nuisibles à la santé.

On se persuade assez communément que, dans les Ouvrages d'imagination, le travail de la nuit peut avoir de plus grand succès ; que l'imagination a besoin d'être allumée par la lueur des flambeaux ; qu'elle doit être exaltée par les veilles. J'ai connu des Poëtes & de grands Peintres qui consacroient la nuit au repos & le jour au travail. Leurs idées étoient nettes. Si j'osois aussi me donner pour exemple, je dirois que mes méditations du jour sont plus profondes, & qu'elles portent un fruit plus mûr ; que mes idées sont mieux liées, & mes conséquences plus justes. J'ai besoin, il est vrai de me monter l'imagination ; mais c'est l'affaire de quelques quarts-d'heure. Je ne la fatigue pas trop, afin qu'elle soit en état de me servir quand je lui commande. Souvent aussi je tiens mon esprit en activité, au milieu même des sociétés ;

c'eſt là ſouvent que je crée & j'arrange mes idées : mais je me couche de bonne heure, & je mange peu. Voilà, Monſieur, le genre de vie que je mene : je le propoſe aux autres en vertu du droit que me donne ma qualité de Médecin. Mes préceptes pourtant devroient faire une ſorte de fortune, puiſqu'ils ſont appuyés de l'exemple ; eſpece d'éloge que ne méritent pas bien des gens, qui prêchent ſouvent une morale qu'ils ne pratiquent pas. Adieu, Monſieur. Je ſuis, &c.

LETTRE XX.

Il vaut mieux que les vieillards faſſent pluſieurs repas qu'un ſeul.

NE craignez pas, Monſieur, de me fatiguer par le grand nombre de vos queſtions : l'amitié m'a fait une loi d'y répondre avec bien de la complaiſance. Je vous ſais gré de la confiance que vous me marquez ; mais je ne me flatte pas de pouvoir vous éclairer ſuffiſamment ſur tous les points. Je ne prétends point du tout à l'infaillibilité. Je diſcuterai, Mon-

ſieur, & vous ſerez mon Lecteur & mon Juge. Vous avez noté l'endroit de ma derniere Lettre, où je dis qu'il ne faut pas trop multiplier les heures du manger ; & vous me demandez s'il vaut mieux ne faire qu'un ou deux repas dans le jour, que d'en faire trois ou quatre. En Médecine il n'y a pas de loi abſolue : il ne peut donc pas y avoir une loi générale établie ſur cet objet.

Ce ſeroit peut-être ici l'occaſion de faire la diſtinction banale des tempéramens, de l'habitude & de l'âge. Il eſt certain que les vieilles habitudes ſont bien difficiles à déraciner : il eſt même quelquefois dangereux de vouloir les changer. Mais c'eſt pour en prendre de bonnes, que vous me demandez mon ſentiment : ainſi dans ma réponſe je ne dois plus avoir égard qu'à une ſeule circonſtance, qui eſt celle de l'âge. Il n'eſt pas douteux que les enfans, parce qu'ils ont plus de chaleur innée, doivent manger plus ſouvent que les vieillards : en partant du principe qu'il y a une circulation de mouvement dans la machine, ou qu'il y a un tems marqué pour l'action de chaque or-

gane, les enfans doivent ſentir le beſoin de manger plus ſouvent que les vieillards, attendu que dans ceux-ci les mouvemens ſont plus lents, & les organes moins actifs. L'eſtomac dans les enfans redevient plus ſouvent le ſiege du centre de l'action principale : mais ſi les vieillards doivent s'éloigner de l'uſage des enfans par rapport au nombre de leurs repas, ils doivent auſſi éviter de tomber dans l'excès oppoſé. Je m'explique ; il y a beaucoup de perſonnes qui ne font qu'un repas ; mais il eſt ſi copieux, qu'il peut leur ſuffire pour tout le jour, & qu'il faut même tout ce tems pour digérer la grande quantité d'alimens qu'ils prennent. Je ſuis dans la forte perſuaſion que cette maniere de ſe nourrir peut être ſujette à des inconvéniens, & qu'elle n'eſt pas la meilleure. Deux repas légers me paroiſſent être plus dans l'ordre de la nature, qu'un ſeul dans lequel il doit y avoir toujours quelque excès.

On ne peut révoquer en doute que cette méthode de ne faire qu'un grand repas, n'oblige la nature à ſe plier à un nouvel ordre de mouvemens ; ou bien elle pâtit toutes les fois que, ſer-

mant l'oreille à ſa voix, on refuſe de lui donner quand elle demande. Je me rappelle de m'être ſouvent abſtenu de manger, en prenant le change ſur la nature de certains malaiſes que j'éprouvois : je les conſidérois comme les mouvemens de mon eſtomac encore occupé du travail de la digeſtion du repas précédent, tandis qu'ils étoient produits par la force de ſes appétits. J'en ai été convaincu parce que, ayant mangé dans quelques-unes de ces circonſtances, je m'en ſuis ſouvent très-bien trouvé.

La néceſſité de changer quelquefois l'heure de ſon repas eſt encore un inconvénient pour les perſonnes qui ſe ſont accoutumées à n'en faire qu'un. Il eſt rare qu'ils la changent ſans éprouver quelque léger dérangement, ſurtout s'ils veulent ſatisfaire entierement leur appétit : mais le plus grand de tous les inconvéniens eſt d'être obligé de ſe gorger d'alimens qu'on mange avec avidité, pour réparer ſes forces abattues par l'abſtinence d'un jour entier. L'eſtomac ainſi farci d'alimens attire à lui tout l'effort, qui ſouvent n'eſt pas ſuffiſant pour opérer une bonne digeſtion. Toute la machine reſte pe-

ſante & languit : l'ame ſe reſſent de ce mauvais état du corps ; ſes facultés reſtent ſuſpendues : l'homme, dans ce moment, paroît être dans un état de ſtupeur, J'ai vu peu de ces gens là qui conſervaſſent, après avoir mangé, une certaine légereté de corps & d'eſprit, & qui fuſſent diſpos au travail.

Une conſéquence naturelle de ce qui vient d'être dit, eſt qu'il eſt plus utile pour la ſanté de faire pluſieurs repas, que de n'en faire qu'un ſeul : cet uſage ſemble dicté par la nature : ce qui le prouve, eſt ſon univerſalité. Il eſt établi chez tous les peuples de la terre & pour toutes les eſpeces d'animaux : ainſi déroger à cet uſage, c'eſt en quelque ſorte renverſer l'ordre de la nature.

Vous conſidérez auſſi comme une difficulté, Monſieur, de ſavoir ſi le déjeûner peut convenir aux vieillards, & en quoi il doit conſiſter. Tous les jours, dites-vous, l'on rencontre des gens qui diſent ſentir la néceſſité de prendre quelque choſe, pour ſatisfaire leur eſtomac qui manifeſte ſes beſoins, ſoit par des tiraillemens, ſoit par des langueurs ; mais leur embarras eſt de choiſir & de rencontrer ce qui leur

convient. Il eſt peu de perſonnes, en effet, qui ne ſoient dans le cas dont vous me parlez, c'eſt-à-dire, qui n'aient beſoin de prendre un peu de nourriture le matin. Je crois que, quand ils ſe ſatisfont ſur cet article, ils ont grande raiſon; ils ne peuvent certainement mieux faire, que de céder à l'impulſion de la nature; car outre qu'un beſoin naturel eſt une loi irréfragable, c'eſt qu'on ſoutient par ce moyen le jeu de l'eſtomac & des inteſtins, dont l'action influe pour beaucoup dans les fonctions de tous les autres organes; & cela eſt ſi vrai, que deux taſſes de thé ſuffiſent pour conſerver diſpos & agile un corps dont les forces ſemblent s'épuiſer, quand on a négligé de les prendre.

Quant au choix de l'aliment dont on doit faire uſage, il n'eſt pas facile de dicter des loix ſur ce ſujet : on ne peut dire que des choſes vagues, & s'en tenir à des généralités. Je crois que le meilleur conſeil que l'on puiſſe donner eſt de faire des eſſais, & de s'en tenir à ce dont on ſe trouve le mieux. L'habitude y fait beaucoup encore; car quelque choſe de très-bon en ſoi-même

peut faire du mal, ou du moins causer quelque dérangement aux personnes qui l'essayent pour la premiere fois, ou n'en font usage que rarement. Il faut pourtant avouer qu'il y a certaines boissons qui semblent convenir davantage aux jeunes estomacs qu'aux vieux. Le thé, la limonade, l'orgeat sont de ce genre : assez généralement parlant, les vieillards s'en accomodent mal. Ces boissons sont trop froides & trop humectantes pour des estomacs qui ont beaucoup perdu de leur mobilité & de leur activité. La nature a besoin chez eux d'être excitée : ainsi le chocolat & toute autre espece d'aliment qui porte avec soi un principe d'activité, paroît plus approprié aux vieillards : il leur faut quelque chose qui anime les forces, & puisse les répandre au-dehors, dans un âge sur-tout où tout l'organe extérieur est moins actif, & auquel l'action semble se concentrer au-dedans.

Les hommes qui ont reçu de la nature une constitution seche, délicate & sensible, se trouvent bien des boissons adoucissantes, & ne sont pas obligés de commencer si-tôt l'usage des

choſes qui conviennent aux eſtomacs moins ſenſibles, & dont les reſſorts ſont plus durs. La nature ſemble dicter à chaque individu ce qu'il doit faire à cet égard : qu'il la conſulte, il apprendra d'elle plus ſûrement que des Médecins les regles de conduite qu'il doit tenir. Quand on ſuit la marche de la nature, & qu'on l'obſerve dans le même individu à différens âges ; on apperçoit des changemens, leſquels arrivent à-peu-près dans ces années que l'on appelle climatériques : ces changemens là ſe font dans le moral comme dans le phyſique. Les goûts, les paſſions ne ſont plus les mêmes : on ſe paſſionne pour des choſes qu'on n'aimoit pas, & on prend de l'éloignement pour des objets qui étoient auparavant des objets d'affection.

Il eſt bien difficile de rendre raiſon de tous ces faits : ils n'en exiſtent pourtant pas moins. Les enfans & les jeunes gens mangent de tout impunément : ils peuvent prendre le matin une nourriture ſolide : ils en ont beſoin les uns & les autres : les premiers prennent de l'accroiſſement, & les derniers ſe donnent beaucoup de mouvement : il leur

faut donc aux uns & aux autres des nourritures plus solides & plus substancielles. Un ample déjeûner n'empêche pas qu'ils ne soient en état de bien dîner : ils ont toujours faim. Il n'en est pas ainsi des vieillards ou des personnes qui menent une vie oisive : ils sont à-peu-près assurés de ne pouvoir dîner quand ils déjeûnent copieusement, ou que seulement ils prennent une nourriture solide. Ces considérations ne regardent pas tous les vieillards : il y en a qui peuvent se nourrir comme les jeunes gens : ce sont ceux qui sont accoutumés à de grands exercices & à des travaux pénibles : ceux-là peuvent faire quatre repas par jour ; mais aussi ce n'est pas pour cette classe d'hommes que j'écris ; car ils ne sont guère dans le cas de demander des conseils sur l'heure, sur le nombre des repas, ni sur l'espece d'alimens qu'ils doivent prendre ; ils sont trop heureux quand ils ont de quoi satisfaire ce premier besoin à l'heure qu'il se fait sentir ! Adieu, Monsieur. Je suis, &c.

LETTRE XXI.

Le vin est bon aux vieillards.

J'AI presque été fâché, Monsieur, quand j'ai lu votre derniere Lettre. Je ne me suis radouci qu'à l'aide de la réflexion : non, je ne puis croire que ce soit sérieusement que vous récusiez mon jugement sur les bons effets du vin : mais sur quel fondement, je vous prie, appuyez-vous votre récusation ? Vous ne m'en dites pas un mot. Je vois clairement que vous avez adopté un préjugé assez généralement répandu ; qui est que les Médecins ne conseillent volontiers que ce qu'ils aiment, & défendent les choses pour lesquelles ils n'ont point de goût, & dont ils ne font point usage. Vous partez de-là pour me déclarer qu'il n'est pas de ma compétence de décider si c'est avec raison que l'on dit communément que le vin est le lait des vieillards. Vous êtes dans l'erreur, Monsieur : j'ai autant de droit qu'un autre de juger cette question ; car je ne suis pas un buveur d'eau ;

j'aime le vin, & j'approuve de tout mon cœur les éloges que lui ont juſtement accordé les Poëtes qui en ont chanté les bons effets.

Je ne ſuis point du tout étonné que l'on en boive juſqu'à perdre la raiſon. Le vin eſt un breuvage délicieux, qui, quand on en uſe modérément, fait le plus grand bien : il a vraiment la propriété de chaſſer la langueur & la triſteſſe, & je ne vois de vraie gaieté dans les repas, que quand on y boit du vin. Mais comme la ſource du plaiſir eſt la modération, l'excès du vin doit faire mal, ainſi que l'abus des meilleures choſes. Quand je bois du vin, j'en raye auſſi-tôt que je m'apperçois qu'une plus forte doſe pourroit m'incommoder. Je ne ſais pas ſi tous les hommes ont là-deſſus une pierre de touche auſſi sûre que moi ; mais je ne m'y trompe guère, je le ſens quand le vin n'a plus pour moi le même attrait, & que je m'apperçois qu'une certaine confuſion ſe mêle dans mes idées, & qu'il commence à ſe former une eſpece de bandeau ſur mon front : pour lors rien au monde ne m'engageroit à boire.

Soit défaut d'habitude, ſoit effet de

ma conſtitution, je ne puis pas boire autant de vin que beaucoup d'autres perſonnes; en conſéquence je bois moins long-tems: c'eſt là ſans doute ce qui ſert de fondement au reproche que l'on me fait d'être un fort mauvais convive. L'on m'accuſe d'être un buveur d'eau, & l'on ſoutient que je ne ſuis pas en état d'accorder au vin tout le prix qu'il vaut. Je me vois forcé, Monſieur, pour ma propre juſtification, de vous faire ici une profeſſion de foi. J'aime le vin, & je ſuis obligé d'en boire. Je ſerois fort à plaindre, ſi j'étois réduit à ne boire que de l'eau: enfin ce qui peut vous démontrer juſqu'à quel point je ſuis juge compétent dans la queſtion préſente, c'eſt la maniere dont je vais la diſcuter.

Le vin eſt ſalutaire aux vieillards; c'eſt la nature qui nous l'apprend: preſque tous aiment le vin, & ne ſe méprennent guère ſur ſa qualité: ils ſont les meilleurs gourmets. On ne ſauroit croire combien le goût pour le vin ſe rafine à meſure que l'on avance en âge. Il n'eſt pas ordinaire que les jeunes gens aiment le vin; &, s'il s'en rencontre qui ſoient ivrognes, & qui l'aiment avec paſſion, ils ont d'abord

été obligés de forcer nature, & ce penchant ſe trouve être chez eux le fruit de la débauche & du libertinage. J'ai connu des enfans qui s'étoient tellement familiariſés avec l'eau-de-vie, qu'ils la buvoient avec excès & une ſorte de paſſion : cette eſpece de vice n'a pas eu de durée chez eux, parce qu'il n'avoit pas pris ſa ſource dans ce qui eſt un vrai beſoin de la nature ; & ce qui le prouve, c'eſt qu'ils ont eu dans la ſuite autant de répugnance pour cette liqueur, qu'ils ſembloient auparavant la deſirer avec ardeur : il n'en eſt pas ainſi de l'uſage du vin par rapport aux vieillards.

Quand une fois un homme parvenu à l'âge de quarante ans a contracté l'uſage des excès du vin, il eſt bien difficile qu'il puiſſe y renoncer, parce que cette habitude eſt née, & qu'elle s'entretient par la néceſſité d'en boire : la nature en fait une eſpece de loi. On peut conclure de tout ceci que l'ivreſſe eſt moins contraire aux vieillards qu'aux jeunes gens : cette conſéquence ſe fonde encore ſur l'obſervation. Il eſt de fait que les perſonnes qui ſe livrent dans la jeuneſſe aux excès du vin, & s'en font une paſſion ; il eſt de

fait, dis-je, que ces personnes là parviennent rarement à un âge fort avancé. L'excès du vin, au contraire, préjudicie moins à la santé des hommes qui ne commencent à boire que tard, dans l'âge, par exemple, où leur fortune leur permet de mener une vie plus oisive, & où le feu des passions propres à la jeunesse est à-peu-près amorti.

D'où peut provenir cette différence, me direz-vous ? Il est facile de vous en faire sentir la raison. Je crois vous avoir déjà dit dans quelques-unes de mes Lettres, que l'être vieillard ne ressembloit en rien à l'être enfant, & que l'homme, depuis l'instant de la conception jusqu'à celui où il meurt de caducité, passe par des nuances infinies. Je regarde comme inconcevable le changement qui se fait pendant le cours de sa vie, & dans l'état de ses fibres, & dans celui de son sang : il est tout nerveux dans le sein de sa mere : nouveau né, tout l'agite & fait impression sur lui : la moindre cause peut l'émouvoir & confondre les mouvemens de sa frêle machine. Il falloit modérer & diminuer cette irritabilité : c'est ce qu'a fait la nature, en noyant, pour ainsi dire, les nerfs

nerfs dans une matiere molle & pulpeuſe, qu'elle entretient avec la nourriture douce & onctueuſe qu'elle procure : tel eſt le lait. Elle a inſpiré d'ailleurs aux meres, pour aider l'action du lait, l'idée d'une nourriture artificielle, qui en a à-peu-près les qualités ; c'eſt la bouillie, dont l'uſage eſt preſque général pour les enfans, & dont l'expérience de tous les tems a prouvé l'utilité, ou, pour mieux dire, la néceſſité.

Les nourritures douces ſont propres à l'enfance : pour s'en convaincre, il ſuffit d'étudier & de ſuivre ſes penchans : ils la portent à deſirer & à manger avidement toutes les choſes ſucrées. J'ai vu des effets étonnans du lait dans des enfans qui avoient des maladies, pour leſquelles on a coutume de leur preſcrire des remedes d'une nature âcre & irritante. Il ſeroit à deſirer que, quand on differte ſur les choſes humaines, ou que l'on donne des théoremes de Médecine, on eût toujours la marche de la nature pour point de vue ; on donneroit moins dans les écarts de l'imagination ; on marcheroit d'un pas plus aſſuré. Peut-

être l'eſprit joueroit-il un rôle moins brillant aux yeux de la multitude ; mais auſſi ne ſe livreroit-on pas à de vaines déclamations contre une nourriture, (la bouillie) dont l'uſage paroît ſi conforme aux vues ſages de la nature, & qui eſt l'aliment principal de certaines nations.

La fibre animale dans la jeuneſſe a déjà perdu beaucoup de ſon irritabilité : mais, en récompenſe, le ſang eſt plus animé, plus bouillant & plus actif : il eſt ſpiritueux, & la fibre elle-même a beſoin d'être calmée : l'excès du vin lui ſeroit donc préjuciciable ; auſſi les jeunes gens n'ont-ils pas de penchant pour cette liqueur.

Les nourritures les plus ſimples ſont celles à qui ils donnent la préférence, à moins qu'ils ne ſe ſoient dépravé le goût par des habitudes vicieuſes.

Quand on prétend former leur tempérament en les accoutumant au vin & aux ragoûts de toute eſpece, on a tort. La nature offre un autre moyen, c'eſt l'exercice. La jeuneſſe aime le mouvement ; il faut donc qu'elle s'agite. L'appétit étant aiguiſé par-là, tout devient une nourriture excellente pour

elle. Il eſt une ſorte d'amuſement dont on cherche à détourner les jeunes gens, au lieu de les y exciter ; c'eſt l'uſage des bains de riviere. Apprendre à nager ſeroit donc utile pour deux raiſons ; la premiere, c'eſt que l'eau froide devient un réfrigérent propre à calmer la chaleur & l'activité de la jeuneſſe : la ſeconde eſt qu'ils apprendroient à ſe tirer de certains périls auxquels ils peuvent être ſouvent expoſés pendant le cours de leur vie ; d'ailleurs les mouvemens qu'il faut faire pour nager, ſont encore très-propres à fortifier leurs membres.

Les obſervations les mieux faites en Médecine ſont, ſans contredit, celles que nous faiſons ſur nous-mêmes : je puis en conſéquence me produire & citer mon exemple, pour répandre quelques lumieres ſur la queſtion préſente. Le goût du vin me répugnoit dans mon enfance : je le ſupportois plus facilement à vingt ans ; mais toutes les fois que je le buvois pur, il s'aigriſſoit dans mon eſtomac : enfin je commençai à le ſupporter à vingt-huit ; &, à l'âge où je ſuis, lequel avoiſine les quarante,

le bon vin me fait plaisir : deux verres bus purs me font du bien. J'aimois à me baigner étant jeune : maintenant la seule idée du bain froid me transit.

Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, que la conséquence la plus naturelle qui puisse se déduire de tous ces faits, est que les différentes parties du corps humain perdent de leur sensibilité à mesure que l'homme acquiert de l'âge ; que le sang devenant plus vapide & plus séreux, chaque individu conserve moins de chaleur ; que les mets qui portent avec eux un principe d'activité & de chaleur, conviennent aux vieillards ; qu'ils ont besoin d'un breuvage qui les anime & les soutienne. Le vin, d'après toutes ces considérations, est une liqueur qui leur est salutaire : on a donc eu raison de l'appeller le lait des vieillards : je suis même dans la persuasion que les excès du vin leur sont moins pernicieux que ceux du manger. La nature, pour digérer une grande quantité d'alimens, est obligée à un travail considérable, pendant lequel la machine paroît être dans l'engourdissement. Le vin passe vîte : l'impression que le corps d'un vieillard en reçoit, n'est pas forte, &

eſt de peu de durée : ſon ſang eſt moins ſujet à s'enflammer, & ſes fibres ſont plus roides & moins mobiles; outre qu'elles réſiſtent davantage au piquant du vin, elles s'agitent moins & rentrent plus facilement dans leur aſſiette naturelle : le vin d'ailleurs eſt une eſpece de nourriture pour les vieillards.

L'on remarque en général que les perſonnes qui aiment le vin, & entr'autres les vieillards mangent peu; c'eſt peut-être auſſi la raiſon pour laquelle on l'appelle le lait des vieillards. Il y a très-long tems que cette obſervation a été faite; car Hippocrate a dit dans l'un de ſes aphoriſmes, que l'uſage du vin fait ceſſer la faim : *potus vini ſolvit famem.* Ne croyez pourtant pas, Monſieur, qu'en jugeant le vin utile aux vieillards, je ſois aſſez indulgent pour leur en pardonner l'excès : comme la nature en eſt ennemie, je me donnerai bien de garde d'approuver celui du vin. En voilà aſſez, ce me ſemble, ſur cette matiere : il faut en traiter une autre; mais ce ne ſera pas dans cette Lettre-ci. Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

Du régime que doivent observer les vieillards.

Je vous aurois fait attendre trop long-tems, si j'avois répondu dans ma derniere Lettre à votre seconde question. J'y ai destiné celle-ci qui renfermera quelques réflexions sur le régime qui convient aux vieillards.

Votre question a pour objet de savoir, 1o. quel est le vin auquel les vieillards doivent donner la préférence ; 2o. s'il est bon d'en boire de plusieurs especes dans le même repas.

Il est une sorte de vin excellent pour les vieillards ; c'est le vin de Bourgogne : il a toutes les qualités du vin que Galien dit leur convenir : il est d'une nature échauffante, propre par conséquent à répandre dans tous leurs membres la chaleur & la vie : il passe facilement : il est léger : *in substantiâ est tenuissimum ; omnia eorum membra calefacit, & per urinas serum sanguinis ex-*

purgat. Il eſt pourtant vrai qu'il differe par la couleur, du vin que Galien donne comme devant ſervir de pierre de touche pour reconnoître l'eſpece de vin propre à la vieilleſſe. L'eſpece de vin propoſé par Galien étoit jaune, *fulvum.* Suivant cet Auteur, le vin qui porte cette couleur eſt le plus échauffant. Le vin blanc qui n'eſt pas chaud, ne peut convenir qu'aux vieillards qui abondent en ſéroſités, parce qu'il poſſede éminemment la vertu ou propriété de provoquer les urines.

Les vins d'un rouge foncé & épais paſſent difficilement; ils ſéjournent long-tems dans les inteſtins, où ils excitent des fluctuations, ſur-tout quand ils ſont d'une nature aſtringente : quant aux vins noirs, qui n'ont pas cette propriété, ils ſe précipitent par en-bas, ſans paſſer par les voies ordinaires.

Je ne doute pas que Galien n'eût propoſé le vin de Bourgogne comme le meilleur des vins pour les vieillards, s'il l'avoit connu, ou, pour mieux dire, ſi ce vin avoit exiſté de ſon tems. Perſuadé donc qu'il a les propriétés du vin que Galien a propoſé pour objet de comparaiſon aux habitans du monde

connu, *in omni regione ad prædicta exempla*, je ne fais nulle difficulté de prononcer que les vins ſont d'autant meilleurs, qu'ils ſe rapprochent davantage de la nature du vin de Bourgogne ; & que plus ils s'en éloignent, moins ils conviennent aux vieillards. Tous les vins d'une nature froide ne leur ſont pas propres. L'uſage habituel qu'ils en font peut ſeulement les leur rendre moins contraires ; mais ce qui prouve le plus en faveur du vin de Bourgogne, c'eſt qu'il eſt deſiré & recherché dans tous les pays, & principalement par les vieillards.

Les vins froids tels que ſont les vins du Rhin, de la Moſelle, du Neker, fatiguent & forment un poids ſur l'eſtomac des perſonnes qui n'y ſont pas accoutumées ; & il eſt bien rare que le vin de Bourgogne incommode ceux qui en uſent pour la premiere fois, pour peu qu'ils le boivent avec modération.

Je n'adopte pas l'opinion des perſonnes qui regardent le vin de Bordeaux comme un excellent cordial : il eſt froid ; il eſt épais ; il rentre dans la claſſe des vins noirs : quand il n'eſt pas très-vieux, & qu'il n'a pas paſſé la mer, il a un goût

acerbe, & il n'a pas cette qualité vineuſe, cette chaleur requiſe pour former un bon cordial : il peſe ſur l'eſtomac ; il ſe digere difficilement : d'ailleurs il ne ſupporte pas l'eau : je ſuis donc bien éloigné de le mettre au nombre des vins qui ſont propres aux vieillards. J'aimerois mieux le conſidérer comme un aſtringent que comme cordial : mais, dit Galien, l'uſage habituel de cette eſpece de vin cauſe des obſtructions dans le foie, la rate & les reins; il peut même cauſer aux vieillards qui n'en uſent pas modérément, l'hydropiſie & la pierre : *unde fit ut ſenum qui his liberaliùs utuntur, alii aquâ inter cute, alii calculo laborant.* Je ne doute pas que, mêlé avec du ſucre, il ne pût faire merveille chez les vieillards qui ont le ventre trop relâché. Hippocrate regarde le vin noir comme efficace contre la diarrhée, ſur-tout quand ſon uſage n'eſt pas contre-indiqué par une peſanteur de tête ou le délire, qu'on n'a pas à craindre de ſupprimer les crachats, & que d'ailleurs les urinent coulent bien. *De ratio. victûs in morbis acutis.*]

Paſſons maintenant au ſecond membre de votre queſtion, qui conſiſte à

ſavoir s'il eſt ſain de boire de pluſieurs eſpeces de vin dans le même repas. J'ai connu un homme riche qui ne mettoit jamais ſur ſa table qu'une ſeule eſpece de vin ; mais c'étoit d'excellent vin de Bourgogne. J'avoue que ſa méthode étoit fort de mon goût : on pouvoit en tempérer la chaleur avec de l'eau, & en boire à la fin du repas un ou deux verres purs en guiſe de vin étranger. Bu de cette maniere, il faiſoit du bien, & il n'avoit pas les inconvéniens du mêlange des différens vins que l'on a coutume de ſervir au deſſert.

Il eſt bien peu de convives qui, au ſortir d'un grand repas, ſoient frais & diſpos : ils portent tous plus ou moins les peines de leur intempérance, quand ils n'ont pas pu réſiſter au plaiſir de boire de la plupart des vins qui leur ſont offerts : ils éprouvent une chaleur qui eſt très-incommode, & ils reſſentent un malaiſe qui peut bien quelquefois exciter leur repentir. Si les hommes de tous les âges peuvent être incommodés de cette intempérance, pourquoi ne ſeroit-elle pas nuiſible aux vieillards, dont la conſtitution devenue débile eſt facilement altérée par les excès les plus légers ?

Mais, me demanderez-vous, d'où peut être né l'uſage de boire ainſi à la fin des repas, ſoit différentes eſpeces de vin, ſoit diverſes liqueurs ? La néceſſité peut l'avoir introduit : l'exemple, qui eſt contagieux, l'a répandu, & le luxe l'aura conſacré. Je vais vous faire part de mes conjectures ſur cette origine.

La vigne n'eſt pas cultivée chez tous les peuples de la terre, & les vins des différens crûs n'ont pas tous la même qualité. Les provinces du Nord de l'Europe ne jouiſſent pas aſſez long-tems de l'aſpect du ſoleil, & la chaleur qu'il y répand n'eſt pas aſſez vivifiante pour faire mûrir le raiſin. Le ſol des autres contrées n'a pas les qualités propres pour produire le bon vin ; ou il eſt trop aqueux, ou il eſt trop épais. Les peuples chez qui la vigne n'eſt pas cultivée, ont été obligés de ſe préparer des boiſſons, les uns avec les fruits de certains arbres, & les autres avec du bled. Ceux-là ont fait du cidre ; les autres, en faiſant fermenter l'orge, ont fait de la bierre : ces deux eſpeces de liqueurs, quoique bonnes, conſervent

pourtant, & notamment la biere, une consistance épaisse : elles sont d'une nature froide ; ce qui les rend peu propres à résister à l'intempérie froide du climat. Elles ont encore les inconvéniens des gros vins noirs, qui, passant difficilement, restent dans le ventre, & y excitent des flatuosités, ou, pour me servir des termes de Galenus, des *fluctuations*.

Presque tout le monde sait que l'eau-de-vie est propre à corriger les mauvais effets de la biere, qui, lorsqu'elle est trop épaisse & trop mousseuse, ne se digere pas, reste dans les intestins, occasionne des borborigmes, & s'évacue par les selles. C'est donc la nécessité ou une espece d'instinct qui a dicté aux habitans du Nord de boire à la fin de leurs repas, soit de l'eau-de-vie pure, ou des vins préparés, quand leurs facultés leur permettent de s'en procurer. Que l'on juge maintenant de la force que peuvent avoir les Ordonnances des Souverains du Nord, qui ont pour objet d'empêcher la distillation des grains pour faire des eaux-de-vie. La loi la plus forte est la loi du besoin.

Les vins épais & noirs me paroissent

avoir également besoin d'un correctif. Une espece d'instinct peut donc aussi avoir conduit les hommes qui en font un usage habituel, à le chercher soit dans les vins étrangers, qui sont d'une nature plus échauffante, soit dans les vins des contrées voisines, qui ont une qualité supérieure. La nature n'a-t-elle pas placé à côté des gros vins de Bordeaux les vins blancs de Grave, qui sont plus légers, passent mieux & provoquent les urines? Il résulte de ces considérations qu'un verre de vin d'une qualité supérieure peut être utile & faire du bien aux personnes qui boivent à l'ordinaire un vin aqueux, ou un vin noir & épais, en un mot, ces especes de vin qu'Hippocrate a décidé n'être pas bons. Quoi qu'il en soit de l'utilité d'un meilleur vin pour corriger les mauvais effets d'un vin inférieur, il n'en est pas pourtant moins vrai qu'il est plus sain de n'en boire que d'une seule espece, quand on peut se la procurer bonne.

J'ai déjà établi dans mes Lettres précédentes, & notamment dans celle qui traite des années climatériques, la nécessité qu'il y a pour les vieillards de se nourrir sobrement. Il est inutile de ré-

péter ici les raisons qui ont servi de fondement au conseil que je leur ai donné à cet égard. Je parlerai du régime qu'ils doivent suivre, ou du genre de vie enfin qui leur convient.

Ce que j'ai dit pour prouver que le vin est bon aux vieillards, semble indiquer que leur régime doit être échauffant. Hippocrate a jugé qu'il devoit être sec, & la raison qu'il en donne est que le corps des vieillards est humide, mol & froid. *Senes verò sicciore victûs modô plurimam temporis partem degere oportet, quòd eâ ætate corpora sint humida, mollia & frigida. De salubri vict. Rat. Sect. IV.*

Pour moi, je partirai de l'état de leurs forces pour indiquer la nature des mets qui leur conviennent. Il est bien certain que, leurs organes n'ayant plus la même énergie, & qu'étant privés d'une partie de cette chaleur innée, qui est considérable chez les enfans & dans les jeunes gens, ils ne peuvent prendre la même dose de nourriture, sans craindre que leurs forces digestives ne succombent sous le poids des alimens : il faut donc que la qualité supplée à la quantité ; ils ont besoin

d'une nourriture extrêmement ſucculente, & qui contienne un ſuc, pour ainſi dire, tout animaliſé : or, la nourriture que fournit le regne animal me paroît le plus propre à remplir cet objet. *Succus ex animantibus extractus ſemini proximus eſt*, dit Hippocrate : la nature du ſuc alimentaire extrait des animaux ſe rapproche beaucoup de celle de la ſemence.

Hippocrate conſeille en général l'uſage des alimens ſecs pour l'hiver, & ne permet que les légumes qui ſont d'une nature échauffante & ſeche. La raiſon qu'il en donne eſt qu'il faut mettre les corps en état de réſiſter au froid & à l'humidité de cette ſaiſon, & de prévenir les amas de pituite qui ſe font pendant l'hiver : mais le ſang des vieillards eſt, de ſa nature, aqueux & vapide : leurs corps ſont froids : les vieillards ont donc beſoin d'une nourriture ſeche & échauffante, qui s'oppoſe à la cachexie pituiteuſe. Les légumes ſont pour la plupart très-aqueux ; ils contiennent peu de parties alimentaires, & celles qu'ils fourniſſent exigent un trop long travail, une trop longue coction pour acquérir la qualité animale ;

ils ne fourniſſent donc pas une nourriture excellente pour les vieillards. Mais conſultons leur goût, & voyons vers quelle eſpece de mets il ſe porte généralement : ils mangent la viande de préférence : donc la viande eſt la nourriture qui leur convient.

Il y a d'ailleurs dans chaque partie des animaux un fond de chaleur innée, un principe vital qui ſe communique aux corps qui s'en nourriſſent, & ſert à les ranimer ; & ce principe vital, quoiqu'il ſoit dans les plantes, il paroît cependant y être en moindre quantité que dans les animaux ; d'où l'on peut inférer que c'eſt un inſtinct dirigé par la connoiſſance du plus parfait, du meilleur, qui porte les vieillards à accorder la préférence aux mets fournis par le regne animal. Fernel a dit que cette chaleur innée, ce principe vital exiſte juſques dans les excrémens : *quamobrem in illis calorem eſſe dicimus, & principium vitale aptum quibuſdam gignendis imperfectis animantibus, inutile autem & incommodum iis de quibus illa pulſa ſunt* : & cette chaleur, il l'appelle chaleur céleſte : c'eſt elle qui vivifie & anime tous les corps. *Fern. de abditis rerum cauſis.*

Comme l'exercice fait partie du régime des vieillards, je vais vous dire ce que j'en penſe. Sans doute il eſt utile pour conſerver le corps ſain & diſpos: cependant il convient mieux aux jeunes gens qu'aux vieillards. L'exercice ſuppoſe de la force, de la ſoupleſſe, du jeu, de l'action enfin dans l'organe extérieur : mais j'ai déjà fait obſerver que cet organe avoit perdu une grande partie de ſon activité chez les vieillards : ils ne peuvent donc ſe livrer qu'à des mouvemens fort modérés. Hippocrate & Galenus l'ont jugé ainſi.

Quoiqu'il ſoit vrai que les jeunes gens ſupportent mieux les exercices violens que les vieillards, ils ne doivent pourtant pas les répéter trop ſouvent; car ils produiſent à la longue de très-mauvais effets : il eſt notoire qu'ils abregent la vie. Le corps, après un long & violent exercice, n'eſt pas dans ſon aſſiette naturelle. Je l'ai obſervé ſur moi-même, & ſur beaucoup de Chaſſeurs avec leſquels j'ai vécu pendant ſept années conſécutives. Au retour d'une chaſſe l'on boit & l'on mange avec excès : le vin ſur-tout a un attrait inexprimable pour les perſonnes qui

ont fait des chaſſes longues & vives. L'équitation eſt, parmi les exercices, celui dont on peut le plus facilement abuſer; car on ſent moins bien la fatigue du moment. Il n'en eſt pas de même par rapport aux promenades qui ſe font à pied. Si le corps n'eſt pas bien diſpos, ou que l'on manque de forces, on eſt obligé de ſe repoſer : les promenades à pied & en voiture ſont donc l'exercice le plus convenable aux vieillards; & s'ils uſent de l'équitation, il eſt néceſſaire que le train du cheval ſoit doux & modéré. Ne voit-on pas les hommes du moyen âge renoncer d'eux-mêmes à l'exercice du cheval? Ils ſentent qu'ils n'y ſont plus autant propres que lorſqu'ils étoient jeunes.

En un mot, la vie tranquille & caſaniere n'eſt pas ſi contraire à la ſanté qu'on l'imagineroit bien. Je pourrois citer en preuve l'exemple des Magiſtrats qui ſont occupés du matin au ſoir à examiner & à juger les cauſes de leurs concitoyens. On voit beaucoup d'octogenaires dans la grand'chambre du Parlement de Paris.

Il n'y a, au contraire, que très-peu de Médecins qui, malgré que la Compa-

gnie ſoit nombreuſe, arrivent à un âge auſſi avancé; & parmi ceux qui deviennent vieux, les uns n'ont pas exercé la Médecine, & d'autres ont renoncé de bonne heure à cette grande pratique qui épuiſe & fatigue ceux qui s'y livrent. L'exemple des Médecins prouve donc qu'une vie très-agitée & qu'un mouvement habituel ſont propres à abréger la vie des hommes: mais ce qui démontre invinciblement combien le mouvement forcé ou le grand exercice eſt peu favorable à la ſanté, & diſpoſe peu à une longue vie, c'eſt le grand nombre de jeunes Médecins qui meurent avant l'âge de quarante ans. De treize qui ſe préſenterent pour la Licence en 1756, nous ne reſtons plus que ſept. Il y a déjà neuf ans que la mort du dernier de ceux qui ont péri, eſt arrivée.

Quel eſt, me demanderez-vous, le moment le plus favorable pour l'exercice? Hippocrate conſeille la promenade du matin, & eſt d'avis que l'on faſſe la ſexte après le dîner. L'Ecole de Salerne avoit décidé qu'il falloit reſter tranquille après le même repas: *Poſt prandium ſta.* J'adopte volontiers

& le précepte de l'Ecole de Salerne, & l'avis d'Hippocrate.

Le travail de la digeſtion exige le concours de l'action de tous les organes. L'inaptitude au travail, l'eſpece d'engourdiſſement, le penchant au ſommeil que l'on éprouve quand on a dîné ; toutes ces circonſtances annoncent bien que la nature occupée de la digeſtion recueille & concentre toutes ſes forces pour cette œuvre : en un mot, tout l'effort eſt à l'intérieur. C'eſt donc contrarier la nature, & la diſtraire de ſa principale fonction, que de l'obliger de reporter ſes forces & l'action dans l'organe extérieur composé de tous les inſtrumens qui ſervent au mouvement. C'eſt ce que ſavoient très-bien les Chaſſeurs dont j'ai parlé plus haut. Ceux que l'âge & l'expérience avoient inſtruits, ne mangeoient que très-peu avant la chaſſe, & quelques-uns point du tout ; &, parmi ceux qui mangeoient, quelques-uns s'abſtenoient de boire du vin, qui ne manquoit jamais de s'aigrir par le mouvement violent du cheval.

Il y a une opinion générale, qui eſt qu'il n'eſt pas ſain de dormir après le

repas. Je n'imagine pas ſur quel fondement elle a pu s'établir. Je connois beaucoup de perſonnes qui ſont dans l'habitude de dormir après avoir dîné, & ne s'en trouvent pas mal. Il m'eſt arrivé ſouvent de dormir après le repas, ſans en avoir été incommodé. J'ai bien éprouvé que, quand on n'en a pas l'habitude, on ſe réveille un peu engourdi, la tête un peu brouillée; mais ce petit malaiſe n'eſt que paſſager, & le plus ſouvent il eſt ſuivi d'une légereté d'eſprit & de corps que l'on conſerve tout le reſte du jour; ce qui n'arrive pas quand on réſiſte opiniâtrément à une envie preſſante de dormir. C'eſt là une expérience que tout le monde peut faire: au reſte, j'oſe aſſurer aux vieillards qu'ils peuvent ſans danger céder à l'attrait du ſommeil après leur dîner pour un peu de tems.

La chaleur du lit qui eſt le remede de beaucoup d'incommodités provenantes du froid & de l'humidité de l'air, doit être un préſervatif contre les mauvais effets des tems humides & des frimats qui regnent pendant l'hiver, & ſont ſi nuiſibles aux vieillards. Il eſt donc néceſſaire qu'ils ſe couchent de bonne

heure, & ſe levent tard. Je dirai, au riſque de paſſer pour un homme qui aime les paradoxes, qu'il y a moins d'inconvénient pour eux à retarder le moment de leur coucher, qu'à précipiter l'heure de leur lever. Il eſt un moment, & c'eſt celui qui ſuit le lever de l'aurore, & précede celui du ſoleil; il eſt un moment, dis-je, où le froid eſt très-vif & devient perçant, même dans les plus beaux jours de l'été. Toutes les perſonnes qui ont voyagé la nuit, ont été à même d'en faire la remarque. Dans le lit même on reſſent à cette heure un froid qui oblige à ſe couvrir davantage, ſi l'on ne s'eſt pas couvert ſuffiſamment en ſe couchant. La roſée du matin tranſit & fait bien plus d'impreſſion ſur les corps que celle du ſoir.

Cette différence naîtroit-elle ou de ce que le corps, encore échauffé de la chaleur du jour, & animé par la nourriture qu'il a priſe, eſt moins impreſſionnable, ou de ce qu'en effet l'air refroidi par les ombres de la nuit, & chargé d'humidité, fait une impreſſion plus forte? Quoi qu'il en ſoit de ces différentes cauſes, je crois que les vieil-

lards font très bien de rester au lit jusqu'après le lever du soleil, & dans l'hiver il est nécessaire qu'ils fassent échauffer leur chambre avant de se lever, & qu'ils ne s'exposent pas d'abord à l'impression de l'air extérieur. Que les vieillards de nos climats imitent les habitans des pays froids. On chauffe leurs chambres au moins une heure avant qu'ils sortent de leur lit. C'est d'eux encore qu'ils doivent apprendre à se garantir du froid qui leur est si contraire : ils ne sortent jamais que vêtus de grandes pelisses qui les couvrent jusques aux jambes, & leurs appartemens sont toujours entretenus également chauds. Ils ne s'exposent pas avec la même légereté que nous au froid : ils portent leur fourure jusques dans les salles de Spectacle; d'où ils ne sortent jamais sans en être bien enveloppés. Ils ont aussi des bottes fourrées pour garantir leurs jambes. Ces précautions les mettent à l'abri des coups d'air, qui, ainsi que les coups de soleil, font quelquefois bien du mal. Vous voyez, Monsieur, qu'on s'instruit en voyageant. On a donc raison de dire que les voyages forment les jeunes gens. Je vous suis, &c.

LETTRE XXIII.

En général la ſaignée ne convient pas aux vieillards.

JE dois m'expoſer à tout, Monſieur, pour vous ſatisfaire : j'en ai fait une eſpece de ſerment. Croyez que les détails dans leſquels j'entrerai, à l'occaſion de la ſaignée, ne plairont pas à tout le monde. Je ſuis preſque sûr d'être anathématiſé par un très-gros parti qui reſte encore attaché à la ſaignée. Les gens de ce parti ne manqueront pas de crier à l'héréſie : heureuſement j'ai appris de bonne heure à me mettre au-deſſus des clameurs : ainſi je vous parlerai avec courage & franchiſe.

La ſaignée eſt ſans contredit un excellent remede, quand on l'emploie à propos : elle produit même quelquefois ſes effets d'une maniere miraculeuſe : ce ſont ces effets éclatans qui, joints à la nouvelle théorie fondée ſur la découverte de la circulation, lui ont donné cette grande vogue dont elle a joui quelque tems, & dont vous avez été

témoin.

témoin. On continue encore d'en abuser, mais moins cependant qu'on ne le faisoit il y a trente ans. Ses partisans sont devenus moins nombreux. On ose espérer qu'ils deviendront encore plus rares.

Sans être Médecin, dites-vous, vous ne pouviez voir sans étonnement que l'on saignât indistinctement tous les malades, sans égard au sexe, à l'âge & au tempérament; & cependant vous entendiez répéter sans cesse par les Médecins, qu'on ne devoit jamais, dans le traitement des maladies, perdre de vue ces trois circonstances très-essentielles. Vous apperceviez dans cette conduite une contradiction qui vous révoltoit. Hélas! Monsieur, vous savez aussi bien que moi que tout est plein de contradictions dans ce bas-monde: il suffit de l'étudier, & d'observer la marche de l'esprit humain pour s'en convaincre. Un homme dans la vigueur de l'âge est fort; il est robuste; il a le sang bouillant; il est sujet aux hémorrhagies; sa carnation est vive & animée: cet état peut fournir un prétexte spécieux pour répéter la saignée: mais quel motif assez puissant peut-on avoir, pour non-seule-

ment ſaigner, mais encore faire répéter la ſaignée ſur un ſeptuagénaire? A cet âge on a plus beſoin des remedes qui reſtaurent, que de ceux qui affoibliſſent. Quand je commençai l'étude de la Médecine, les préjugés en faveur de la ſaignée exiſtoient dans toute leur force, & l'uſage indiſcret que l'on en faiſoit, me conduiſit aux réflexions que vous avez faites, & dont vous venez de me faire part : ce furent elles qui contribuerent le plus à m'en garantir, & me fortifierent contr'eux. Aidé de mes propres obſervations & de la lecture de quelques livres qui ont inſenſiblement préparé la révolution qui s'eſt faite en Médecine, je me ſuis bâti le ſyſtême que j'ai développé dans mon Traité des principaux objets de Médecine, & qui eſt la baſe ſur laquelle j'ai fondé toute ma théorie de la vieilleſſe.

Le grand uſage, ou, pour mieux dire, l'abus que l'on a fait, & que quelques Médecins font encore de la ſaignée, n'avoit d'autre ſource que la théorie fondée ſur la découverte de la circulation : mais quand on a démontré que les loix de la circulation, telles qu'elles ſont reçues dans les Ecoles, ſont ima-

ginaires & perpétuellement en contradiction avec l'obſervation, il ſemble que la théorie qui avoit pour principe ces loix imaginaires, tombe d'elle-même, & que par ſuite la plupart des raiſonnemens en faveur de la ſaignée reſtent ſans force & ſans vigueur.

Je crois avoir démontré que le ſang ne circule pas, comme on l'a cru juſqu'alors, & que nous n'avons ſur cet objet que des notions très-incertaines. La connoiſſance acquiſe des loix hydrauliques ne nous fournit point de lumiere ſur cette queſtion, attendu que le corps humain ſenſible & actif dans la moidre de ſes parties, ne peut point être comparé à une machine hydraulique : d'ailleurs l'examen des phénomenes que l'on eſt à même d'obſerver chez les malades, détruit toutes les inductions qui tendroient à établir une ſorte de parité.

Un Médecin, quand il conſeille l'uſage d'un remede, doit avoir une indication pour le faire : il la tire de l'état du malade, & elle ſe forme de l'analyſe exacte de tous les ſymptômes de la maladie : mais ſur quel fondement établit-on la néceſſité de ſaigner un ma-

lade ? Quels ſont les ſignes qui en fourniſſent l'indication ? Ont-ils quelque choſe de réel ? Sans doute elle paroît bien indiquée dans toutes les maladies inflammatoires ; & cependant un Médecin timide qui craindroit & verroit par-tout des traces d'inflammation là même où il n'y en auroit pas l'ombre, un pareil Médecin pourroit commettre de grandes fautes ; & c'eſt ce qui eſt arrivé mille fois depuis que certains Auteurs devenus très-célebres ont donné leur théorie ſur l'inflammation, & qu'ils lui ont fait jouer un rôle, ou l'ont fait craindre dans toutes les maladies aiguës. Les Médecins entichés de ces ſyſtêmes voient par-tout incendie, & s'occupent ſans ceſſe des moyens de l'éteindre. Une douleur de ſciatique, un point de côté catarrheux, un mal de tête accompagné d'enchifrenement, la toux avec oppreſſion étoient autant d'accidens inflammatoires, ou au moins les commencemens ou les principes d'une vraie inflammation, pour leſquels ils jugeoient la répétition de la ſaignée indiſpenſable. Il eſt bien certain que la ſaignée ſeroit plus nuiſible qu'utile dans ces différens cas. Une boiſſon aqueuſe lége-

tement sudorifique est ce qu'il y a de plus efficace, & ils se dissipent bien plus promptement, quand il survient une fievre légere.

En général je ne connois rien de plus équivoque que les regles qu'on nous donne pour apprendre à distinguer les circonstances où il convient de faire usage de la saignée. La couleur du visage vive, animée dans un jeune homme fort & robuste, n'est pas toujours une raison d'employer cette pratique. J'en ai vu conserver dans des maladies cette vivacité de couleurs, avec un pouls plein & fort, montrant tous les signes indicatifs de la saignée : ces jeunes gens ont été guéris sans le secours de ce remede : leur maladie étoit occasionnée par un fond d'humeurs bilieuses ; car elle s'est terminée par des sueurs & par des selles d'une matiere colante & des vomissemens bilieux. J'en ai rencontré d'autres avec un crachement de sang, point de côté très-douloureux, toux violente & fievre : ces accidens n'ont cessé que par des sueurs bien plus abondantes du côté malade que du côté sain. Ces maladies étoient catharreuses ; c'est ce qu'il faut apprendre à bien dis-

tinguer ; car c'eſt l'eſpece de maladie la plus commune, & contre laquelle la ſaignée n'eſt d'aucune reſſource ; & preſque tous les vieillards ne ſont affligés que des maladies de ce genre. En tout les maladies inflammatoires ſont très-rares, & elles ont des ſignes qui ne permettent pas de ſe méprendre ſur leur nature quand elles exiſtent. La fievre ſe joint toujours à la douleur, qui tient un rang diſtingué parmi ces ſignes; cependant elle n'eſt pas toujours la marque de l'inflammation : elle accompagne auſſi la plus grande partie des catharres, & elle dépend le plus ſouvent de la vive action des nerfs : or, ces deux eſpeces de douleur n'indiquent pas l'uſage de la ſaignée.

On peut conclure de tout ce qui vient d'être dit, que l'occaſion d'employer la ſaignée bien légitimement ne ſe rencontre pas très-ſouvent ; & cependant rien n'étoit plus commun que ſon uſage : elle étoit devenue tellement de mode, que l'on ſaignoit pour les incommodités les plus légeres. Je l'ai vue répéter ſur des malades hydropiques peu de jours avant leur mort, ſans aucune autre indication que celle

d'un aſſoupiſſement qui arrive ordinairement à la fin de ces maladies : on ne faiſoit pas commencer l'uſage du lait & des bains à un malade, que préalablement il n'eût été ſaigné. On pourroit demander quelles étoient les raiſons ſpécieuſes de cette conduite. On n'avoit certainement pas à craindre que ces remedes excitaſſent dans le ſang une inflammation, ou qu'ils l'échauffaſſent au point d'y cauſer une raréfaction qui, formant une fauſſe pléthore, auroit pu faire crever les vaiſſeaux ſanguins : tel étoit pourtant le fondement de cette pratique ſanguinaire ; la crainte éternelle de l'inflammation.

Les flux ſanguins qui arrivent à quelques individus prouvent inconteſtablement qu'il exiſte des réplétions ſanguines : or, ſi la ſaignée peut ſoulager dans quelque circonſtance, ce ne peut être que les perſonnes qui y ſont ſujettes ; mais on peut croire qu'elle ne les ſoulage pas toujours, puiſqu'on ne l'emploie que rarement ou preſque jamais, pour ſuppléer aux hémorrhoïdes, dont la ſuppreſſion a des ſuites ſi funeſtes. Soyez sûr que l'uſage en ſeroit plus

fréquent, ſi l'expérience n'en avoit pas démontré l'inefficacité.

Il eſt bien avéré qu'elle ne ſupplée pas les regles : au contraire, elle peut faire beaucoup de mal, ſi on la pratique dans le tems de leur appareil : car, en diminuant leur quantité, elle occaſionne la plupart des accidens qui naiſſent de leur ſuppreſſion ou de leur retard ; & tous ces accidens ne ceſſent que quand elles ont reparu au tems marqué par la nature.

J'ai eu occaſion de voir un jeune homme malade : il étoit ſujet à de fréquentes pollutions nocturnes : il reſſentoit quelquefois de la douleur en urinant, & il avoit un violent mal de tête preſque continuel. Sur le récit qu'il me fit de ſes incommodités, je penchai à croire qu'elles pouvoient naître d'une diſpoſition hémorrhoïdaire : ſans doute les Médecins qui lui donnoient leurs ſoins, avoient eu la même idée, ou du moins ils l'adopterent ; car ils le firent ſaigner. Je ne fondai pas de grandes eſpérances ſur cette ſaignée : en effet, le malade n'en reçut aucun ſoulagement. La nature le ſervit plus utilement quel-

que tems après, en lui procurant un ſaignement de nez qui calma ſon mal de tête. Je ſuis perſuadé qu'un léger flux hémorrhoïdal auroit produit le même bien pour les douleurs d'en-bas: ſes tracaſſeries ſont enfin finies par l'avulſion d'une dent gâtée, dont la racine très-pointue irritoit continuellement les nerfs de l'alvéole, & avoit, par cette irritation, fait naître ſur la gencive une excroiſſance, avec un gonflement de la mâchoire très-conſidérable.

Je voyois un malade qui reſſentoit dans l'épigaſtre une douleur avec oppreſſion & des nauſées: comme je balançois ſi je le ferois ſaigner, il vomit un peu de ſang; après quoi il ſe trouva ſoulagé. Il y a beaucoup à parier que la ſaignée n'auroit pas eu un effet auſſi heureux que le vomiſſement. Je fonde ma conjecture ſur l'inefficacité de la ſaignée dans l'obſervation précédente.

Vous me demandez, Monſieur, ſi, dans un grand nombre de maladies, on ne pourroit pas retirer beaucoup plus d'utilité d'une ſaignée locale, que des ſaignées faites au bras & au pied. L'application des ſangſuës dans certains

points de côté a été souvent d'un grand secours pour calmer la douleur. Des Médecins rapportent des exemples de la grande efficacité d'un saignement de nez excité par un chalumeau de paille contre des maux de tête opiniâtres. Bien souvent des sangsuës appliquées à l'anus ont procuré le même bien qu'un flux hémorrhoïdal. Tous ces faits semblent déposer en faveur de la saignée locale. La théorie même de la circulation bien entendue fournit aussi des raisons très-spécieuses pour cette pratique : malgré tous ces avantages apparens, ces moyens sont employés très-rarement, quoique l'occasion d'en essayer s'offre fréquemment. Il faut bien, Monsieur, qu'ils aient été insuffisans dans bien des circonstances, ou bien il y auroit de la barbarie à n'en pas faire usage plus souvent.

Au surplus, si nous consultons l'analogie des faits, nous ne devons pas fonder de grandes espérances de guérison sur la saignée locale. Ne suspend-on pas toute espece de remede, lors de l'apparell des regles chez les femmes? & tout Médecin qui leur conseilleroit une saignée dans l'intention de mettre

fin aux tracaſſeries qu'elles éprouvent dans ce tems-là, feroit preuve de l'ignorance la plus groſſiere, & ſe rendroit coupable d'une faute énorme, que ne commettroit pas une garde-malade : en un mot, une ſaignée ne peut pas ſuppléer le défaut de regles. Le flux menſtruel, comme nous l'avons dit, eſt une excrétion critique qui réſulte des mouvemens combinés par la nature : il eſt l'effet d'un travail dont nous ignorons la cauſe & le méchaniſme. Ce qu'un Médecin peut faire de mieux alors, c'eſt d'exciter la nature, ou de la ſoutenir dans le degré d'action qui lui couvient pour achever ſon opération : mais la ſaignée produit un effet tout contraire : c'eſt ce que ſavent très-bien les Médecins fauteurs de la doctrine du pouls, & qui ſe laiſſent diriger dans leur pratique par les lumieres que leur fournit cette connoiſſance. Ils ſe donnent bien de garde de vouloir prévenir la nature, ſoit en conſeillant la ſaignée aux perſonnes dont le poulx annonce une hémorrhagie, ſoit en preſcrivant des purgatifs aux malades chez leſquels le poulx indique que la nature médite une diarrhée : ils préferent l'u-

ſage des cordiaux pour favoriſer l'hémorrhagie : comme il eſt d'uſage d'employer de légers emménagogues pour les femmes, quand on veut leur procurer leurs regles plus abondamment. Ne doutons pas un inſtant que, quand ces mouvemens excrétoires ne s'éxécutent pas convenablement, ils doivent être empêchés par quelque cauſe dont nous ignorons la nature, & que ne détruit pas la ſaignée.

Si la ſaignée eſt rarement bien indiquée chez les adultes & les perſonnes du moyen âge, quelles raiſons pourroit-on alléguer pour en faire admettre l'uſage chez les vieillards? Ils ſont peu ſujets à l'eſpece de maladies, contre laquelle elle peut être efficace : leurs maladies ſont plus catharreuſes qu'inflammatoires. La goutte, eſpece de maladie inflammatoire, ſe fait ſentir bien moins vivement dans la vieilleſſe que dans le moyen âge: les attaques en ſont rares. L'eſpece d'inflammation qui la caractériſe s'établit difficilement, & elle ne s'annonce plus que par des douleurs vagues : il n'eſt plus queſtion chez les vieillards de ſaignemens de nez, ni de crachemens de ſang, ni de flux hémor-

rhoïdal ſanguin bien abondant. Liſez enfin la liſte des maladies qui affligent les vieillards, vous verrez qu'il y en a peu qui, par leur nature, exigent indiſpenſablement l'uſage de la ſaignée, contre laquelle militent encore les raiſonnemens dont je me ſuis ſervi pour démontrer que le vin eſt utile aux vieillards. Adieu, Monſieur. Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

Il faut uſer avec circonſpection des vomitifs & des purgatifs par rapport aux vieillards.

Il eſt vrai, Monſieur, en vous parlant de la ſaignée, je m'expoſois à l'anathême du parti qui lui eſt favorable; mais auſſi je me ménageois la faveur de celui qui tient pour les purgatifs, & je pouvois me flatter d'être bien ſoutenu: mais adieu toutes mes reſſources: je me trouverai preſque iſolé quand j'aurai expoſé mon opinion ſur les purgatifs. Cela n'empêchera pourtant pas que je ne vous diſe que ce n'eſt pas à tort que vous ſoupçonnez qu'il

y a une Médecine particuliere pour les vieillards. Chaque âge n'exige-til pas des remedes d'une nature différente ? Les enfans fort ſujets aux convulſions ont beſoin de calmans. Les adultes, dont le ſang eſt plus actif & plus échauffé, & qui ſont, par cette raiſon là même plus expoſés aux maladies ardentes, ſe trouvent bien de l'uſage des rafraîchiſſans ; eſpece de remedes utiles dans les maladies aiguës propres à cet âge.

Les vieillards ont beſoin de remedes d'une nature plus échauffante, ſans être cependant très-irritans : car je crois que la vieilleſſe ne comporte guère l'effet des purgatifs & des émétiques : il y a bien moins d'inconvénient à faire vomir un enfant & même un jeune homme, qu'un vieillard : les enfans y ont la plus grande diſpoſition. Comme leur corps eſt mol & flexible, les efforts du vomiſſement & l'eſpece de convulſion qui le conſtitue ou l'accompagne, laiſſent des impreſſions peu durables chez les enfans. Il eſt rare qu'ils aient chez eux des ſuites funeſtes : c'eſt ainſi qu'un ormeau, en pliant, élude l'effort du vent impétueux, qui briſe

l'arbre dont la résistance est trop forte. Les fibres d'un vieillard sont moins déliées, plus roides, ont beaucoup plus de consistance & de dureté : par-là elles sont moins faciles à émouvoir. Les mouvemens chez les vieillards se portent moins en en-haut : les organes du ventre & les parties inférieures sont le siege le plus ordinaire de leurs maladies : ils sont sujets aux difficultés d'uriner, à la diarrhée : ils ont bien souvent les pieds & les jambes enflés : il n'en est pas ainsi des enfans chez lesquels l'estomac & la tête semblent être les termes aboutissans de tous les mouvemens de la nature, & servir de réservoir à la surabondance des humeurs. Le vomissement chez un vieillard paroîtroit donc d'autant moins indiqué, qu'il semble plus opposé à ses voies d'excrétion ordinaires : il forme une espece de révolution, à laquelle la nature doit se prêter difficilement chez les vieillards. Il est pourtant vrai que quelquefois il est utile de les faire vomir.

L'effet des purgatifs est bien de déterminer le courant des humeurs en en-bas ; d'où l'on pourroit conclure que le purgatif, en secondant en quel-

que ſorte les vues de la nature, ne préjudicieroit pas aux vieillards. Le dévoiement chez les vieillards eſt quelquefois une ſuite des excès qu'ils font dans le manger : il naît ſouvent auſſi de mauvaiſes digeſtions : mais ce qui les rend ſi ſujets au dévoiement, c'eſt que, l'organe extérieur n'ayant plus la même activité, les humeurs ſe reportent naturellement vers les inteſtins, d'où elles ſortent ſous la forme de diarrhée : ainſi pour peu que les vieillards ſoient ſaiſis par le froid, ils ont ou un catharre ou un dévoiement ; de ſorte que la diarrhée annonce chez les vieillards une ſorte de déſordre dans les mouvemens de la nature ; c'eſt un état de maladie utile, ſi vous voulez, parce que, ſi le reflux des humeurs ſe faiſant vers l'intérieur, elles ne trouvoient pas d'iſſue, il pourroit ſe former des engorgemens très-funeſtes.

Il me ſemble que l'on peut conclure de tout ce qui vient d'être dit, que le dévoiement chez les vieillards ne fournit pas toujours l'indication de faire uſage des purgatifs : en effet, les purgatifs, en irritant les inteſtins, ne peuvent qu'augmenter la ſorte d'orgaſme

qui y exiſte déjà. Un organe en action eſt bien plus proche de l'état inflammatoire, que lorſqu'il eſt en repos : mais, lors d'un dévoiement, il y a bien plus d'action & de mouvement dans les inteſtins; & le purgatif ne peut que l'y augmenter en y déterminant tout l'effort de la nature, qui n'a déjà que trop de penchant à s'y porter : mais, loin d'y concentrer l'action, il faut au contraire chercher à l'étendre ; il faut tâcher de diminuer l'irritation & le ſpaſme des inteſtins : tel eſt l'effet des remedes que l'expérience a démontré être utiles dans les dévoiemens. Il eſt peu de perſonnes qui ne connoiſſent le bon effet de l'eau de ris, pour arrêter le dévoiement, & diminuer le flux diſſentérique ; &, ſi l'on ſe trompe ſur ſes effets, ce n'eſt que dans l'opinion que l'on a ſur ſa maniere d'agir : on lui ſuppoſe une vertu aſtringente, quoiqu'au fond il ne ſoit qu'adouciſſant : c'eſt ainſi que le lait coupé réuſſit quelquefois à merveille dans le flux dyſſentérique. Le vin rouge avec du ſucre arrête auſſi quelquefois le dévoiement : cela dépend de la cauſe qui le produit, & de l'individu qui l'éprouve. Un verre

de vin chaud avec du ſucre peut faire beaucoup de bien à un vieillard, parce qu'il réchauffe toute la machine, & qu'il reporte l'action au-dehors : c'eſt de cette maniere que des ſerviettes chaudes appliquées ſur le ventre calment les coliques, & arrêtent quelques dévoiemens. Cela arrive non-ſeulement chez les vieillards, mais encore chez les jeunes gens ; car on ne ſauroit imaginer combien le froid cauſe d'incommodités & de maladies. J'ai guéri par le moyen des ſueurs une infinité de malades, chez leſquels on avoit multiplié les ſaignées, les purgatifs & les vomitifs. Preſque tous les enrouemens & les maux de gorge que l'on impute à la chaleur, & pour leſquels on conſeille les rafraîchiſſans ne ſe guériſſent que par des ſueurs très-légeres que procure la chaleur du lit.

Les ſaiſons dans leſquelles on eſt le plus expoſé à ces eſpeces de maladies, ſont l'automne & le printems. Le peu de précautions que l'on prend pour ſe garantir contre le froid, eſt ce qui les rend ſi communes. En général on quitte trop tôt & l'on reprend trop tard les vêtemens chauds. Les roſées du

mois de Mai, & les brouillards des mois de Septembre & d'Octobre ſont perfides : ils rendent les ſoirées froides, en répandant une humidité qui pénetre dans les maiſons, & tranſit inſenſiblement les perſonnes qui ne font rien pour ſe précautionner contre leurs mauvais effets. Il y a la plus grande inégalité dans la température de l'air, aux différentes heures du jour. A midi la chaleur eſt quelquefois exceſſive, & le ſoir le froid ſe fait ſentir ; mais comme la chaleur ne fait qu'incommoder, & que le froid rend malade, on doit conſeiller aux vieillards de s'occuper de la ſoirée, quand ils s'habillent le matin.

Vous concevez, Monſieur, que les vieillards ont beſoin d'une Médecine qui entretienne la chaleur chez eux, & ne détruiſe pas leurs forces. La nature, une fois qu'elle a pris une pente déterminée chez les vieillards, ne ſe redreſſe pas facilement : les mouvemens ſont trop lents & trop gênés, pour que l'on puiſſe eſſayer les remedes qui procurent les grandes révolutions néceſſaires pour guérir les maladies longues & durables : c'eſt par cette raiſon qu'il eſt preſque impoſſible de guérir les dif-

ficultés d'uriner, dont ſont éprouvés quelques vieillards, & qu'on ne corrige que difficilement la diſpoſition qu'ils peuvent avoir au dévoiement. Ce ne ſont donc que des ſoins qu'il faut aux vieillards, & point ou peu de remedes, à moins que ce ne ſoit de ces remedes qui n'ont d'autre propriété que celle de ranimer & de réchauffer; encore faut-il en uſer, comme de tout, avec modération.

Je ſuis d'avis qu'il faut bannir de la médecine des vieillards les grands lavages, dont je crois même que l'on abuſe pour les jeunes gens. L'obſervation qui ſuit prouve que la nature peut, ſans leur ſecours, opérer ſes grandes révolutions.

Un homme âgé de trente-quatre ans, ſujet à la goutte, reſſentoit dans la région épigaſtrique une douleur continue, laquelle avoit quelques redoublemens. L'eſtomac ne ſoutenoit que l'eau froide; encore le malade n'en pouvoit-il prendre que quelques gorgées à-la-fois: ou il vomiſſoit quand il buvoit, ou il avoit le hoquet. Le malade prit pluſieurs lavemens qui ne lui procurerent aucun ſoulagement, Ayant pris le

parti de rester dans son lit, il buvoit de tems en tems quelque peu d'eau froide. Après quelque tems il lui survint une sueur pâteuse, qui se répéta plusieurs jours de suite, & lui procura un soulagement marqué : enfin il fut guéri par les sueurs. Je soupçonnai que cette maladie n'étoit que catharrale, & en effet elle avoit été occasionnée par un froid dont il fut saisi lorsqu'il avoit très-chaud. J'ai rapporté dans mon Traité des principaux objets de Médecine, l'observation d'un homme qui eut, pendant le *turbatio critica*, un spasme si violent & si constant, qu'on ne put rien lui faire avaler pendant treize heures. Les assistans en désespéroient par cette raison là même : je tâchai de les rassurer, en leur disant que cette abstinence absolue ne l'empêcheroit pas de guérir ; aussi la maladie se termina-t-elle heureusement.

Combien de malades rencontre-t-on, qui, quoiqu'ils refusent de se prêter aux importunités de leurs gardes, qui voudroient les forcer à boire à chaque quart-d'heure, se tirent d'affaire fort heureusement. Quoique les boissons humectantes soient très-utiles aux ma-

lades, il ne faut pourtant pas les engorger : cela fatigue la nature & la tracaſſe. Les boiſſons abondantes noient les vieillards, qui ſouvent ne peuvent les digérer. Une boiſſon adouciſſante & légerement active, eſt celle qui paroît la plus propre à ſeconder les vues de la nature. Dans leurs maladies l'eau miélée avec l'hyſope, ou quelques fleurs & feuilles légerement aromatiques eſt une boiſſon excellente pour eux, avec quelques cuillerées de vin pur.

Tous les remedes d'une nature irritante ſont contraires aux vieillards; conſéquemment les purgatifs doivent leur être rarement conſeillés, ou au moins faut-il les mitiger & les combiner de maniere qu'ils n'agiſſent que foiblement ſur les inteſtins : il faut plutôt les donner comme toniques, qu'à titre de purgatifs : donnés de cette maniere, leur action n'eſt pas bruſque; ils ne font qu'éveiller l'action des inteſtins, &, par cet effet modéré, ils procurent tous les avantages des purgatifs, ſans en avoir les inconvéniens : ils préparent de loin des évacuations abondantes, qui quelquefois ſont utiles : leurs effets s'accordent avec la marche de la nature.

qui dans les vieillards devient lente & pesante. Au reste cette pratique est toujours utile, quel que soit l'âge des malades pour lesquels on l'emploie. Comme il paroît que la nature opere la guérison des maladies sans de grands efforts, & qu'elle remplit ses fonctions sans éclat, toute méthode légerement active est préférable aux moyens qui lui donnent de violentes secousses. Combien de personnes sont les victimes de l'usage des purgatifs violens donnés sans aucun ménagement, & j'ose dire sans aucune espece d'indication. J'ai remarqué qu'il faut presque toujours que l'imagination se mette de la partie, pour démontrer & s'assurer de la nécessité de purger. On peut dire que, sur cent médecines prises par précaution, il n'y en a pas deux qui soient vraiment utiles; car on ne devroit purger, que quand il a précédé des signes de coction, & que l'on est presque assuré que la nature trop paresseuse a besoin d'être excitée pour faciliter l'excrétion d'une matiere cuite & préparée de longue-main. Ne sembleroit-il pas plus raisonnable d'aller en tâtonnant dans

ces cas là, & de donner les purgatifs de façon qu'ils ne puiſſent produire leur effet que d'une manière lente, mais sûre : c'en eſt aſſez ſur cet article. Je vous ai fourni matiere à réflexion. Je ſuis, &c.

LETTRE XXV.

De l'apoplexie.

J'ESPÉROIS, Monſieur, que vous vous contenteriez de ce que je vous ai dit ſur la vieilleſſe. Vous exigez encore que je traite des maladies qui lui ſont propres ; & celle dont ils vous intéreſſe le plus de connoître la nature, eſt l'apoplexie : ſon nom vous afflige & vous inquiete. Vous reſſemblez en cela à bien des perſonnes, qui prennent toutes les précautions imaginables pour s'en garantir : j'oſe pourtant aſſurer qu'elle n'eſt pas auſſi redoutable qu'on l'imagineroit bien ; car enfin elle n'eſt pas une maladie très-commune, & elle n'eſt pas celle qui tue le plus de monde ; encore ne fait-elle pas languir les perſonnes auxquelles elle eſt funeſte : conſidérée de ce côté-là, elle doit avoir un

un grand mérite aux yeux de bien des gens. De bonne foi ne vaudroit-il pas mieux être étranglé tout d'un coup par une forte apoplexie, que de mourir après avoir langui des années entieres, & souffert les douleurs & les angoisses qui accompagnent certaines maladies chroniques? Les suffocations, les déchiremens de poitrine, les efforts de toux d'un malade attaqué de pulmonie, ont quelque chose de cruel, & font venir la chair de poule, quand on y pense : cet état est affligeant.

Il en est de la nature de l'apoplexie, comme de celle de la plupart des autres maladies : il est bien difficile de déterminer ses causes, & de dire en quoi elle consiste véritablement. Je vous donnerai là-dessus des à-peu-près : c'est là, je crois, tout ce que vous pouvez exiger de moi. Je ne m'écarterai pas de la route que je me suis tracée, & que j'ai suivie jusqu'ici lorsque j'ai traité des maladies. Je me servirai toujours du flambeau de l'observation. J'analyserai les faits ; j'en tirerai les conséquences telle sera ma maniere de procéder.

L'apoplexie attaque le plus communément les vieillards ; la saison dans

laquelle elle fait mourir le plus de personnes, eſt l'hiver. L'on remarque que ceux qu'elle détruit, ont aſſez ſouvent une conſtitution forte & robuſte. Les hommes gros & replets avec un col court, y ſont le plus expoſés : elle eſt auſſi l'effet des fortes paſſions : un accès de colere a ſouvent occaſionné une attaque d'apoplexie aux perſonnes qui s'y laiſſoient emporter. Quelquefois l'apoplexie eſt précédée de peſanteur de tête & de vertiges : d'autrefois auſſi elle vient à la ſuite d'une joie & d'une vivacité d'imagination extraordinaire. Preſque toutes les perſonnes qui meurent apoplectiques, ſentent avant l'attaque un ſerrement, & comme un poids accompagné d'une ſorte d'angoiſſe dans la région épigaſtrique. Elle naît encore de la ſuppreſſion d'un flux hémorrhoïdal, & bien ſouvent elle n'eſt qu'une goutte remontée. L'excès du vin & des alimens la font éclater très-communément. J'ai vu des perſonnes apoplectiques avoir des convulſions & faire des contorſions qui effrayoient les aſſiſtans.

Vous voyez, Monſieur, qu'il y a une infinité de cauſes qui peuvent occaſionner une attaque d'apoplexie;

mais la plus générale & celle qui met en action presque toutes les autres, est le froid. Ce sont les hivers les plus rigoureux, qui sont les plus funestes aux vieillards : ils occasionnent toujours un grand nombre de morts subites. Je sais que le froid, en saisissant, arrête & suspend l'action de tout l'organe extérieur; qu'il engourdit les membres, & peut occasionner des vertiges : peut-on en conclure que, par son effet seul, il puisse donner lieu à une attaque d'apoplexie? Ne faudroit-il pas tout au plus le considérer comme cause déterminante? Les hivers, qui occasionnent la fréquence des morts subites, sont également funestes aux goutteux : ils en renouvellent les attaques : ils occasionnent des catharres & des pleurésies sans nombre : ils font renaître les dartres. Il est pourtant rare que le froid seul puisse faire naître une maladie longue & tant soit peu durable. Le danger & la longueur des maladies qu'il occasionne, dépendent d'un fonds matériel qui s'est formé de longue-main, & qui se trouve établi. Il est pourtant vrai que le froid de l'automne & de l'hiver, long-tems soutenu, peut donner lieu

à ce fonds matériel, en ſupprimant la tranſpiration par laquelle ſe fait la plus grande évacuation des humeurs excrémentitielles : cette matiere, lorſqu'elle s'arrête, doit naturellement ſe dépoſer & ſéjourner dans quelque endroit, où elle s'amoncele par degrés, & forme un ſuperflu & un amas d'humeurs, qui devient, par ſucceſſion de tems, le fond matériel des diverſes maladies dont je viens de parler : ſi, lorſque ce fond matériel exiſte, il ſurvient l'action d'une cauſe violente, tel qu'un froid vif qui ſaiſit, dans un tems ſur-tout où l'eſtomac eſt ſurchargé d'alimens, la nature doit éprouver la plus grande gêne, & faire des efforts extraordinaires, qui, ſuivant l'organe & la partie où ils vont aboutir, conſtituent différentes maladies.

Il eſt de fait que la matierede la tranſpiration, quand elle s'arrête, ſe porte principalement ſur les poulmons & ſur toutes lesparties qui compoſent l'arriere-bouche : de-là naiſſent les enchifrenemens & les catharres auxquels ſont ſujets les vieillards : c'eſt la poche ſupérieure du tiſſu cellulaire, qui ſe trouve le plusengorgée : c'eſt une des cauſes qui

obligent la nature à diriger l'effort de son travail en en-haut. La réplétion de l'estomac contribue encore à gêner l'action des parties supérieures. Adossé au diaphragme, il le gêne dans ses mouvemens, & le force à resserrer les poumons, & à contraindre leur ressort. C'est ainsi qu'une forte tension de la région épigastrique occasionne & indique le délire chez certains malades. C'est encore ainsi que l'embarras de la même région cause des crachemens de sang, qui ne cedent qu'à l'action des vomitifs. L'apoplexie peut donc être comparée, jusqu'à un certain point, soit au crachement de sang qui accompagne quelques pleurésies, soit au point de côté qui en est le symptôme essentiel; ou bien à un accès de goutte caractérisée par la douleur, la rougeur, le gonflement & la tension du pied ou de la main: ces maladies ne different entr'elles que par le siege qu'elles occupent; elles se jugent de la même maniere; toutes se terminent par des sueurs, les selles & des expectorations abondantes. L'on peut donc croire que leur cause primitive & essentielle est la même, & que leur différence ne provient

que de cauſes ſecondaires : mais ce qui démontre d'une maniere évidente ce que je vous dis là, Monſieur, c'eſt qu'en effet les perſonnes ſujettes à la goutte ont des attaques d'apoplexie, leſquelles n'arrivent que parce que la nature, au lieu de diriger ſon effort d'action vers le pied ou la main, le porte vers la tête : cette erreur de la nature, ou cette eſpece de déviation tient donc à des circonſtances particulieres.

Ce ſont les vieillards entr'autres qui ſont les plus ſujets à l'apoplexie : elle attaque les perſonnes replettes qui ont le col court. La vieilleſſe & une ſorte de diſpoſition organique ſont donc deux circonſtances qui diſpoſent à l'apoplexie. J'ai déjà répété un grand nombre de fois que la diminution d'action dans l'organe extérieur pouvoit cauſer l'empâtement de tout le ſac cellulaire, qui embraſſe les poumons & toute l'arriere-bouche. Il eſt de fait que les perſonnes replettes qui ont le col court, ne reſpirent pas avec une grande aiſance ; qu'elles ronflent beaucoup en dormant; qu'elles ont beaucoup de propenſion au ſommeil, & que chez la plupart la reſpiration eſt accompagnée

d'un certain ſifflement, qui quelquefois eſt aſſez inquiétant.

Ces divers accidens annoncent une gêne dans les mouvemens de ces différentes parties, qui ſont naturellement empâtées, & regorgent d'un ſuperflu d'humeur gélatineuſe, qu'indique aſſez la groſſeur exceſſive de ces parties : quand donc il s'eſt formé un fond matériel, & qu'il ſurvient l'action d'une cauſe déterminante, telle que peut être une violente colere, un froid ſubit, ou la plénitude de l'eſtomac gorgé d'alimens, il eſt aſſez naturel que l'effort de la nature & le courant des humeurs ſe dirigent vers les parties qui ſont dans un état de gêne & de ſouffrance habituelle. La circonſtance de la vieilleſſe & celle du trop grand empâtement des parties ſupérieures peuvent donc faire croire que l'apoplexie tient beaucoup à la foibleſſe & au défaut de reſſort dedans ces différens organes. L'empâtement des parties forme un obſtacle à la liberté de leur jeu.

Il y a des perſonnes qui, quand elles ſont enrhumées du cerveau, perdent la faculté d'entendre, & la mémoire, conçoivent & parlent difficilement.

Des ſueurs abondantes procurées par des bains d'eaux thermales & des douches, ont rétabli la liberté du mouvement dans des membres qui en étoient privés depuis long-tems, pour avoir éprouvé l'action d'un froid humide; comme il arrive aux ſoldats qui ſont obligés de camper dans des lieux humides par des tems froids & pluvieux. Ne peut-on pas tirer de ces faits des inductions propres à éclairer ſur la nature de l'apoplexie, & ſur l'eſpece de traitement qui lui convient.

Il paroît aſſez conſtant que la cauſe de l'apoplexie eſt preſque toujours humorale, & qu'elle dépend d'un fonds matériel, qui ſe forme par degrés & inſenſiblement. L'exemple des malades qui ont vécu un grand nombre d'années, ſans avoir eu de récidive d'apoplexie, parce qu'ils s'étoient fait faire un ou deux cauteres; leur exemple, dis-je, donne beaucoup de force, & appuie ſingulierement cette idée : car quel eſt l'effet d'un cautere, ſi ce n'eſt de faire office d'égout par où s'évacue le ſuperflu des humeurs, & de devenir le terme aboutiſſant des efforts nerveux? Ce qui le prouve, c'eſt que les

bords d'un cautere s'enflamment toutes les fois que la nature, à l'occaſion de quelque gêne ou embarras, ſe livre à des mouvemens extraordinaires.

L'âge & la ſaiſon dans laquelle elle attaque le plus communément, peuvent fournir encore des indices ſur la nature du fluide qui, par ſon abondance & ſon reflux, peut cauſer une attaque d'apoplexie. Dans la vieilleſſe, la partie globuleuſe eſt la moins abondante : c'eſt le phlegme & l'aqueux qui prédominent : c'eſt donc une raiſon de croire que l'opoplexie eſt preſque toujours une maladie proprement humorale : elle rentre dans la claſſe des maladies catharrales.

Cette vivacité d'imagination, & cette eſpece de ſerrement qui a précédé l'apoplexie, & s'eſt fait ſentir dans la région épigaſtrique, indiquent aſſez que l'apoplexie eſt précédée & accompagnée d'un certain effort ſpaſmodique; & c'eſt cet effort qui en rend l'attaque ſi ſoudaine, & fait que la ſaignée peut être quelquefois très-utile, parce qu'elle peut procurer un relâchement ſubit, & diminuer par-là, ou faire ceſſer le ſpaſme; mais, pour procurer cet effet,

il n'eſt pas néceſſaire de la trop multiplier, comme le conſeillent des Médecins qui ont le talent d'abuſer, plutôt que d'uſer des remedes. Hoffman l'employoit dans l'apoplexie ; mais il n'en abuſoit pas ; car on voit par les obſervations qu'il rapporte, qu'il ne l'a jamais fait répéter ſur le même individu frappé d'apoplexie: cependant il y avoit de ſes malades qui guériſſoient.

Je prétends, dites-vous, que la ſaignée n'eſt efficace contre l'apoplexie, que parce qu'en relâchant, elle diminue ou fait ceſſer le ſpaſme, qui doit être fort conſidérable : je ne le prétends pas, Monſieur, mais je le préſume : & ſur quel autre fondement pourroit-on établir ſon utilité ? Car enfin, ſi l'on peut ſuppoſer une ſurabondance de ſang pour cauſe d'apoplexie, ce ne peut être tout au plus que chez les perſonnes qui ſont ſujettes à un flux hémorrhoïdal très-abondant, dont la ſuppreſſion aura occaſionné une attaque d'apoplexie ; encore eſt-il rare que les hémorrhoïdes fluent abondamment chez les vieillards; & le peu de ſang qui s'évacue par les hémorrhoïdes ne conſtitue pas eſſen-

tiellement le fond matériel des maladies. Je fonde cette idée ſur ce que ce flux ne juge pas parfaitement les maladies vives un peu conſidérables, & que preſque toujours il ne ſe ſupprime que parce qu'il exiſte une cauſe morbifique, qui dérange l'ordre des mouvemens de la nature.

Ce que je dis-là, Monſieur, n'eſt pas dit à deſſein de prévenir contre l'uſage de la ſaignée dans une attaque d'apoplexie : mon but eſt ſeulement de faire voir qu'on s'abuſe étrangement quand on fonde ſur elle l'eſpérance d'une parfaite guériſon, au point de la répéter pluſieurs fois ſur le même malade. Mais ce qui prévient le plus en faveur de ce genre de ſecours, c'eſt ſon effet prompt & ſubit dans cette maladie. Il eſt certain qu'il y a des malades qui recouvrent leurs mouvemens très-peu de tems après avoir été ſaignés.

Quoi qu'il en ſoit de ces effets ſi prompts, ne ſera-ce pas encore un problême, Monſieur, de ſavoir ſi les hommes frappés d'apoplexie ne gagneroient pas autant à être un peu plus long-tems malades. Hippocrate a dit qu'il eſt impoſſible de guérir une très-forte apo-

plexie. Il y a grande apparence que dans ces cas-là tout l'effort s'est porté sur le cerveau, & a fait sur l'origine des nerfs une impression ineffaçable, d'où naît l'inefficacité de toutes les especes de remedes. L'on peut croire, au contraire, que, dans les apoplexies légeres & guérissables, il n'y a de lésion que dans les branches des nerfs, dont l'action se trouve suspendue par l'effort du spasme, & gênée par l'empâtement du tissu cellulaire: mais il faut, pour que la liberté des mouvemens puisse se rétablir, que le fonds matériel se cuise & s'évacue. La nature a besoin pour cette besogne de toutes ses forces; elle a même besoin d'être un peu excitée, sur-tout chez les vieillards, chez qui elle est devenue débile. J'ai vu des personnes apoplectiques & paralitiques, qui, conduites d'après ces vues, ont été guéries. La révolution a commencé par des sueurs abondantes, qui sont devenues pâteuses, & la maladie s'est terminée par des urines épaisses & de légeres diarrhées: quand on multiplie les remedes, on fatigue la nature, on la tourmente, on l'affoiblit.

Est-il bien étonnant que la nature,

déjà débile, épuisée encore par la multiplicité des remedes, & souvent contrariée dans ses vues, ne puisse faire la coction de la matiere qui remplit & empâte tout le tissu muqueux ? Je pourrois vous rapporter beaucoup d'observations qui vous prouveroient que la coction & la crise ne se font pas quand on tourmente les malades, & qu'on les accable à force de saignées & de purgatifs. J'ai encore actuellement entre les mains un homme qui n'est resté malade, que parce que le Médecin n'ayant pas bien connu quelle étoit la nature de sa maladie, le fit saigner & lui conseilla des purgatifs dans le tems où il auroit dû le faire suer. Ce malade avoit la fievre, un point de côté, & crachoit du sang : sa maladie étoit proprement catharrale : on le fit saigner deux fois, & on le purgea. La maladie ne fut pas jugée ; car il est resté pâle, foible, ressentant un poids continuel sur la poitrine, & des points douloureux dans le côté. Cet homme m'ayant demandé mon conseil, je tâchai & je vins à bout de rétablir des sueurs qui l'ont parfaitement guéri.

J'ai vu des catharres accompagnés

de crachement de ſang, pour leſquels on avoit ſaigné les malades trois ou quatre fois inutilement: une ſueur abondante faiſoit ceſſer tous les accidens; mais les malades reſtoient foibles, & fort expoſés à la récidive, parce que la coction & la criſe ne ſont jamais auſſi parfaites, & ne ſe font pas auſſi promptement dans les malades que l'on a affoiblis, que dans ceux dont on a ménagé les forces. Voilà, Monſieur, les raiſons qui m'ont fait propoſer le problême ci-deſſus.

Tous ces faits démontrent clairement que la nature n'aime pas à être violentée; qu'elle a beſoin de calme, & que c'eſt dans le plus parfait repos, qu'elle opere ſes révolutions ſalutaires. J'ai vu des apoplectiques qui ne ſe trouvoient jamais plus mal, que quand on leur preſcrivoit des remedes efficaces, tels que l'émétique & les purgatifs. Je ſuis donc bien éloigné, à tous égards, d'applaudir à la méthode de traitement reçue pour cette eſpece de maladie.

Il entre dans le plan de cette méthode de faire vomir les malades. Sans doute l'expérience a conſacré cette pratique. On ne peut diſconvenir qu'elle a

ſouvent produit d'heureux effets, ſoit parce que le vomitif réveille la nature engourdie, ſoit parce qu'il procure l'évacuation d'une partie de l'humeur muqueuſe, qui abreuve le ſac ſupérieur du tiſſu cellulaire, engourdit les nerfs, & opprime leur action. L'émétique peut donc être utile; mais je crois que la nature n'aime pas à être ſouvent violentée par les ſecouſſes qu'il cauſe. Je penſe qu'il eſt nuiſible de mettre les malades, pour toute nourriture, à l'émétique, comme cela ſe pratique aſſez ſouvent. Il faut en toutes choſes de juſtes bornes. Quant à l'uſage de l'émétique dans l'apoplexie, nous ne pouvons choiſir un meilleur modele qu'Hofman : il faiſoit prendre l'émétique; mais c'étoit à une doſe modérée, & il le donnoit dans des potions cordiales, dont il paroît qu'il avoit plus en vue d'aiguiſer l'action, que de procurer de grands vomiſſemens. On ne voit dans aucune de ſes obſervations qu'il ait même répété les potions cordiales aiguiſées de l'émétique.

Il eſt conſtant que, ſi les Médecins ont été peu réſervés ſur l'article de la ſaignée, ils ont donné également dans

des excès par rapport à l'usage de l'émétique : mais ces abus dérivent de la même source, qui est la trop grande facilité que l'on apporte à se prévenir en faveur d'un remede auquel on a vu produire quelques bons effets. On est tenté malgré soi d'en étendre l'usage à toutes les maladies : c'est un défaut dont se rendent moins ou presque point coupables les Médecins qui ont bien appris à connoître la marche & la nature des maladies. Adieu, Monsieur. Je suis, &c.

LETTRE XXVI.

L'apoplexie n'exige pas plus que les autres maladies aigues, une médecine active.

Je conviens avec vous, Monsieur, que le doute est le partage du sage; mais aussi le sage ne refuse pas sa croyance, quand on lui donne d'assez bonnes raisons pour pouvoir le convaincre. Que me répondrez-vous, quand je vous rapporterai des faits? Ce sont eux qui décident en Médecine, comme en Physique. Eh bien ! Monsieur, il résultera

de ces faits la preuve des deux conſéquences que vous avez tirées de ma derniere Lettre ſur l'apoplexie, & qui vous ont ſi fort révolté, parce qu'elles ne s'accordent pas avec vos préjugés ſur la nature & ſur le traitement de cette maladie. La premiere conſéquence eſt que l'apoplexie rentre dans la claſſe des maladies catharrales : la ſeconde, qu'elle a une marche comme les autres maladies ; qu'elle n'exige pas plus qu'elles une Médecine active, & que moins on s'empreſſe de la guérir, plus ſa guériſon devient sûre & parfaite, en ſuppoſant toutefois qu'elle ſoit guériſſable. Entr'autres faits, je vous en citerai deux, qui ne vous permettront plus de conſidérer comme abſurde ce que je vous ai dit à ce ſujet.

Un homme âgé de cinquante-ſix ans ſe plaignoit, depuis quelque tems, de douleurs qui occupoient toute la longueur de l'échine : il étoit enchifrené ; il touſſoit ; il avoit mal à la tête ; il éprouvoit de tems à autres des friſſons. On lui conſeilla l'uſage des bains pour calmer ſes douleurs, & combattre une humeur dartreuſe qui s'étoit manifeſtée aux bourſes. Les bains ne calmerent

point ſes douleurs : elles ſembloient augmenter. Il fut attaqué d'une paralyſie qui occupoit tout le côté gauche de la tête : la peau, les levres, les paupieres de ce côté reſterent ſans mouvement & ſans action : il avoit la bouche de travers : ſa langue lui paroiſſoit enflée : il eut ſur l'œil du même côté une fluxion caractériſée par la rougeur & l'écoulement d'une ſéroſité qui ne tariſſoit pas. Cet accident arriva au mois de Juillet, pendant lequel il y avoit eu de fortes chaleurs. Le malade, un jour qu'il avoit eu fort chaud, avoit pris plaiſir à ſe promener le ſoir ſur la Seine, & de l'endroit qui étoit à deux lieues de Paris, il y revint les glaces de ſa voiture baiſſées.

L'humidité de l'eau l'avoit ſaiſi ; & la fraîcheur de la nuit ayant encore ajouté à ce premier effet de l'humidité de la riviere, ſa tranſpiration ſe ſupprima, & ſon report s'étant fait dans la portion du tiſſu cellulaire, qui ſert d'enveloppe au côté gauche de la tête, il ſuſpendit ſon action à force d'empâtement, & y cauſa la paralyſie dont le malade fut affligé. Le malade fut ſaigné une fois du pied : il prit un vomitif,

L'action de ces deux remedes parut produire peu d'effet par rapport à la paralysie. Les douleurs du dos continuerent au même degré. Je prévins le malade qu'il ne devoit pas s'attendre à voir de changement dans son état avant le septieme jour. Il eut la patience d'attendre. Je lui prescrivis quelques poudres tempérantes que je variai, & une ptisanne avec le miel & les feuilles de bourache infusées dans l'eau. Le malade commença à suer l'onzieme jour : la sueur se répéta plusieurs fois de deux jours l'un : il finit par être dans une douce moëteur, au moyen de laquelle la paralysie se dissipa. Il a été parfaitement guéri. J'attaquai ensuite le fonds dartreux. Il s'est bien trouvé des remedes que je lui conseillai.

La seconde observation est celle d'un homme âgé de soixante deux ans : cet homme, qui étoit fort sujet à l'enchifrenement, étoit incommodé d'un rhume, qui ne l'avoit pas quitté pendant plusieurs mois. Etant un jour monté à cheval, il s'exposa à un vent très-froid dont il fut saisi. Deux jours après il commença à avoir des vertiges : il en eut un si violent, qu'il perdit connois-

ſance : dès ce moment-là il fut obligé de garder le lit ; car, quand il étoit levé, la tête lui tournoit : il avoit des envies de vomir, & une eſpece de dégoût pour tout, juſques pour la fumée du tabac qu'il aimoit paſſionnément. Ayant été conſulté, je le fis vomir ; il s'en trouva un peu ſoulagé. Je lui conſeillai enſuite l'uſage d'une infuſion de fleurs aromatiques, pour le diſpoſer à la ſueur, que je prévoyois devoir lui être fort utile. Il ſua en effet vers le ſeptieme jour, & il s'en trouva bien. La ſueur ſe répéta pluſieurs fois. Il cracha auſſi, & moucha beaucoup d'une matiere épaiſſe & mucilagineuſe : ſa ſanté ſe rétablit en partie : il lui reſta encore un embarras dans la tête, qui l'inquiétoit beaucoup.

Il y a grande apparence que l'humeur catharrale, qui entretenoit ſa diſpoſition à devenir malade, n'avoit pas été ſuffiſamment fondue pour pouvoir s'évacuer entierement : auſſi éprouva-t-il un ſecond accident plus conſidérable, ou du moins plus caractériſé que le premier, toujours dépendant de la même cauſe. Ayant monté à cheval par un tems froid, & ayant aſſiſté à une

pêche qui se fit dans un étang par un tems pluvieux, la froid fit sur lui la même impression que la premiere fois: il arrêta sa transpiration, dont la matiere s'étant transportée sur l'arriere-bouche & toute la tête, augmenta l'humeur catharrale, & détermina une paralysie sur l'œil & la paupiere du côté gauche. Il vint se présenter chez moi, ayant l'œil recouvert de sa paupiere, qui étoit tombée sans pouvoir se relever. Il voyoit trouble, & ne pouvoit distinguer les objets. Je dois faire observer que la continuité de son embarras dans la tête avoit engagé à lui faire faire une saignée du pied, qui ne put prévenir, comme vous le voyez, ce dernier accident. Il perdit, comme la premiere fois, l'appétit & son goût pour la fumée de tabac.

Bien convaincu que ces divers accidens étoient tous occasionnés par une humeur catharrale, dont la masse se trouvoit augmentée par le reflux de la matiere de la transpiration, supprimée & arrêtée par le froid, je dirigeai mon plan de traitement d'après ces idées. Je lui prescrivis des poudres tempérantes & légerement sudorifiques, dans le des-

ſein de procurer & d'attendre une ſueur ſalutaire. J'y ajoutai l'uſage d'une ptiſanne qui avoit à-peu-près la même vertu, & je propoſai de lui ouvrir un cautere, ayant ſoin d'avertir le malade qu'il guériroit, mais que ce ſeroit l'affaire de pluſieurs ſemaines. Les ſueurs ſe déclarerent vers le onzieme jour, & lui procurerent du mieux : elles ſe répéterent le vingt-un : de ce moment ſa paupiere commença à ſe relever. On lui appliqua le ſaint bois, auquel il donna la préférence ſur un cautere : il fit uſage d'une poudre fondante. Avec le tems & l'aide de ces différens moyens, la paupiere recouvra ſon mouvement, & toute ſon action, & ſon œil a joui, comme auparavant de la faculté de voir. Sa ſanté s'eſt fortifiée. Il n'eſt plus incommodé de ſon catharre, qui avant ne le quittoit pas. Il a été guéri de cette récidive, ſans avoir été purgé une ſeule fois, & ſans avoir été ſaigné.

Vous ne pouvez pas douter, Monſieur, que ces deux paralyſies ne ſoient deux maladies vraiment catharrales. A partir de ce point, je n'ai donc pas eu tort de conſidérer l'apoplexie comme ayant le caractere ca-

tharreux. Elles se sont terminées par des sueurs qui se sont soutenues & répétées aux jours critiques. Les malades ont craché & mouché des matieres épaisses. Ces circonstances démontrent évidemment que l'apoplexie a une marche réglée comme les autres maladies ; qu'elle est sujette aux mêmes révolutions critiques ; qu'elle ne se guérit que quand la matiere qui l'a occasionnée a été suffisamment travaillée, & qu'elle a été évacuée. Vous pouvez encore conclure de ces deux exemples, que les maladies de cette nature n'exigent point une Médecine active, & que, dans tous ces cas, les moyens doux & la Médecine d'expectation méritent la préférence. Adieu, Monsieur. Je suis, &c.

LETTRE XXVII.

Du catharre.

TOUT devient pour vous, Monsieur, un objet de curiosité. Le mot *catharreux*, que vous avez lu dans quelques-unes de mes Lettres, vous a frappé &

vous a fait naître l'idée d'en connoître la nature. C'eſt une maladie, dites-vous, qui affecte généralement : perſonne n'en eſt exempt. Femmes, hommes, vieux, jeunes, tous en ſont également malades. Elle doit régner dans tous les pays, & affliger dans toutes les ſaiſons; car par-tout, & dans quelque tems que ce puiſſe être, on entend parler de malades qui ont un catharre. Que doit-on entendre par catharre, me demandez-vous? Je vois bien qu'il ne m'eſt pas poſſible de me refuſer à cette nouvelle tâche que vous voulez m'impoſer. Je vais donc vous parler du catharre, & vous le peindre le mieux qu'il me ſera poſſible.

Repréſentez-vous un malade avec mal à la tête, qui a les yeux rouges, les paupieres bouffies, & comme appeſanties par une trop grande abondance d'humeurs, mal à la gorge, la levre ſupérieure, le bord & le deſſous des narines rouges, avec un écoulement de ſéroſités par le nez. Ajoutez à tous ces accidens l'enchifrenement, la fievre, quelquefois la toux, des friſſons qui ſe font ſentir par intervalles, & dans différentes parties du corps; une

une ſorte de propenſion au ſommeil, une eſpece de laſſitude, des envies de vomir qu'éprouvent certaines perſonnes, des douleurs dans les bras, les jambes, conſtipation. Imaginez la plupart de ces accidens réunis; vous pourrez vous former une idée du catharre. Il peut arriver encore que la difficulté de reſpirer, l'oppreſſion & le crachement de ſang & des douleurs vives s'y joignent.

Un catharre, tel qu'il ſe rencontre le plus ordinairement, n'a rien de dangereux ; &, en général, les malades n'en ſont pas effrayés : ils ſont, en quelque ſorte familiariſés avec le nom & la choſe même, attendu qu'il eſt peu de perſonnes qui n'en aient été malades pluſieurs fois pendant leur vie ; cependant il devient plus ſérieux, à proportion que les accidens ſont plus forts. La nature ſeule des ſymptômes peut en faire quelque choſe de grave ; par exemple, quand il eſt accompagné de crachement de ſang, d'un point de côté, d'abattement, d'oppreſſion & d'une toux conſidérable : il ſe préſente pour lors ſous un aſpect plus effrayant, & aſſez ſouvent il prend le nom de fauſſe

pleuréſie ou péripneumonie. La durée & la violence d'un catharre dépendent du degré de force & de la nature des cauſes qui le produiſent.

Le froid eſt la cauſe ordinaire des catharres ; ainſi un homme ſenſible au froid y doit être plus ſujet que les perſonnes qui y ſont moins impreſſionnables.

Le froid fait d'autant plus d'impreſſion, qu'il ſuccede plus rapidement au chaud : de-là il arrive que mille perſonnes ont des catharres, lorſque le vent paſſe ſubitement du Midi au Nord. Il produit pour lors un effet général ; c'eſt de-là que naiſſent ces catharres épidémiques, qui s'obſervent dans toutes les ſaiſons de l'année : on pourroit même aſſurer qu'ils regnent plus l'été que l'hiver, parce qu'il arrive ſouvent qu'un orage fait ſuccéder à une chaleur accablante un froid très-vif. On ne quitte pas aſſez promptement les habits légers, dont la chaleur avoit forcé de ſe vêtir : ces ſortes de catharres ne ſont pas d'une longue durée : la chaleur du lit, celle de l'athmoſphere un peu ſoutenue ſuffiſent pour les détruire & les diſſiper. Une infuſion de fleurs de ſureau & de

coquelicot, en rétabliſſant la tranſpiration, redonnent la ſanté. Les perſonnes chez leſquelles ils ſe guériſſent le plus difficilement, ſont celles qui, prenant le change ſur la vraie cauſe de cette eſpece de maladie, attribuent au chaud ce qui eſt l'effet du froid, & font uſage, pour détruire ce rhume, de limonade froide, d'orgeat ou d'eau à la glace.

Je rapporterai à cette occaſion l'obſervation d'un malade affligé d'un catharre, que j'ai eu occaſion de traiter à Paris. Ce malade étoit Allemand. Dans un voyage qu'il avoit fait en Italie, il fut malade à Naples d'un catarrhe, dont il vint à bout de ſe guérir, en buvant, ſuivant l'uſage du pays, beaucoup d'eau à la glace. Ayant la même maladie à Paris, il ſe perſuada que le même moyen lui réuſſiroit; mais il fut trompé dans ſon attente. Voyant l'inefficacité de ſon premier remede, il ſe confia à mes ſoins. Je lui conſeillai le lit, & une ample boiſſon d'une infuſion de fleurs de coquelicot & de tuſſilage. Il ſua abondamment, & ſa maladie fut guérie.

Si vous me demandez comment il a pu ſe faire que ce malade ſe ſoit guéri d'un catharre, en buvant à Naples

de l'eau à la glace, & qu'en employant la même méthode à Paris, il soit resté malade, sans avoir éprouvé le moindre soulagement; je n'en puis donner qu'une raison fondée sur la différence du climat. Les chaleurs sont excessives à Naples; par conséquent les corps y sont plus disposés à la sueur: ainsi un rhume occasionné par un froid momentané, peut se guérir de lui-même, malgré l'usage de l'eau froide; de même qu'un verre d'eau à la glace n'arrête pas la sueur dans un homme qui, pendant les fortes chaleurs de l'été, continue à s'exercer fortement. Peut-être que le catharre se seroit aussi guéri à Paris, si la chaleur y eût été assez forte, pour, avec le plus petit mouvement, y occasionner des sueurs abondantes. Ceci conduit a trouver la raison du préjugé dont sont prévenus beaucoup de gens en faveur de l'efficacité de l'eau à la glace, ou de la limonade contre les rhumes que l'on croit provenir du chaud, parce qu'ils arrivent l'été.

Les catharres qui arrivent pendant l'hiver, durent bien plus long-tems, & sont bien plus dangereux que ceux qui arrivent dans l'été. Il en regna un épi-

démique à Paris, il y a quelques années, dans un hiver très-rigoureux, qui fit mourir un grand nombre de personnes, & entr'autres beaucoup de vieillards. Les accidens étoient la fievre, un grand abattement, une toux violente, le crachement d'une matiere sanguinolente & gélatineuse tout-à-la-fois. Cette épidémie fut occasionnée par un froid très-aigu, qui succéda d'une maniere rapide à un tems doux & humide : celui-ci avoit été précédé d'une gelée très-forte, laquelle avoit duré plusieurs semaines. Ces détails ne sont pas inutiles à rapporter, parce qu'ils peuvent conduire, 1°. à découvrir la vraie cause du catharre; 2°. à établir une méthode de traitement utile pour cette espece de maladie; 3°. à détruire le préjugé & le murmure de bien des gens, qui desireroient que, pendant tous les hivers, il y eût de longues & fortes gelées, persuadés qu'ils sont qu'un hiver froid est bien plus sain que celui qui est doux.

Il peut être vrai qu'un peu de froid fasse du bien ; mais il n'en est pas moins constant, & c'est l'observation qui nous l'apprend, qu'il y a beaucoup moins

de maladies, & que les morts ſont plus rares dans les hivers doux, que dans ceux qui ſont âpres & rigoureux; c'eſt ce que diront les vieux Médecins qui ont été le plus à portée de faire cette remarque.

Il en eſt du corps humain, comme de toutes les productions de la terre. Quel mal ne fait pas une gelée forte qui dure long-tems, quand elle arrive ſubitement après un tems humide & pluvieux, ſur-tout s'il ne tombe pas en même tems une neige abondante, qui empêche le froid de pénétrer fort avant dans la terre juſqu'à la racine des fruits! C'eſt à trois ou quatre hivers conſécutifs de cette nature, que l'on doit attribuer cette affreuſe diſette qui a déſolé les différentes contrées de l'Europe.

L'uſage de la ſaignée & des purgatifs étoit très-dangereux dans le traitement des malades affligés du catharre dont il étoit queſtion. Bien des perſonnes en furent la victime: elles reſſentoient après la ſaignée une oppreſſion qui ne finiſſoit qu'avec la vie. Il y a grande apparence que cette méthode, en affoibliſſant la nature, déterminoit

un engorgement mortel. J'eus occasion de traiter plusieurs de ces malades. Je n'employai d'autres moyens que l'infusion de quelques fleurs légerement sudorifiques, avec des poudres dont le principal ingrédient étoit le kermès. La nature, aidée de l'usage de ces légers secours, procuroit des sueurs abondantes, qui continuoient plusieurs jours de suite. La poitrine se dégorgeoit aussi par des crachats d'une matiere épaisse & bien cuite. Les malades se guérissoient & se rétablissoient en peu de tems.

Parmi ces malades il y en avoit quelques-uns qui ne m'avoient appellé qu'après avoir déjà essayé de la saignée & des purgatifs. Loin d'en être soulagés, ils étoient au contraire plus mal. Le crachement de sang, qui étoit le symptôme le plus effrayant pour eux, continuoit toujours au même degré, & ne cédoit qu'à des sueurs très-abondantes, que procuroit la nature abandonnée à elle-même, tant elle y avoit de penchant. Mais il est bon de remarquer que la poitrine se dégageoit bien plus lentement chez ces malades, que chez ceux pour lesquels on n'avoit pas

employé ces remedes. Leur convalefcence étoit très-longue. Ils ne recouvroient leurs forces qu'après beaucoup de tems.

Le mot *catharre*, pris dans fon vrai fens ou dans fa vraie fignification, dénote une fluxion : il n'eft donc qu'un nom générique, qui doit fe partager en bien des branches, & renferme bien des efpeces : il prend en effet différens noms, fuivant les parties qui deviennent le fiege de la fluxion : quand il fe porte fur les mâchoires, il s'appelle fimplement fluxion, & coriza, quand l'embarras eft dans les finus frontaux. On lui donne le nom de courbature, lorfqu'il affecte toute l'enveloppe du corps, fans fe fixer fpécialement fur aucune partie. Bien fouvent fon effet fe porte fur les inteftins & l'eftomac ; pour lors il occafionne un dévoiement & des envies de vomir.

J'ai eu occafion de voir un malade, dans lequel l'organe principalement affecté étoit l'eftomac. Il ne pouvoit prendre aucune efpece de nourriture, même fous la forme liquide : il ne fupportoit que l'eau froide, encore n'étoit-ce que par gorgées. Il lui fallut l'é-

vacuation d'une ſueur abondante, pour remettre ſon eſtomac dans ſon aſſiette naturelle. Toutes ces différentes affections, comme elles dérivent de la même ſource, n'ont qu'une ſeule maniere de ſe terminer, & exigent la même méthode de traitement. La voie des ſueurs eſt celle qu'affecte la nature; auſſi eſt-elle la ſeule efficace, & les légers ſudorifiques ſont, pour ainſi dire, les ſeuls remedes qu'il convient d'employer. Je rapporterai l'hiſtoire de pluſieurs malades, qui en démontrent la néceſſité indiſpenſable.

Dans un voyage que je fis à Munich en 1771, je fus invité à voir un Colonel d'Artillerie, qui étoit malade depuis quelques ſemaines: il étoit foible, il avoit une petite fievre, & il reſſentoit une douleur de tête continuelle, laquelle occupoit le front, & lui formoit une eſpece de bandeau. On avoit eu recours à tous les moyens poſſibles pour le guérir, & il n'en avoit reçu aucun ſoulagement. Les ſaignées, tant du bras que du pied, les purgatifs, l'émétique, on fit uſage de tout; on lui fit prendre juſqu'aux préparations mercurielles, ſous le prétexte qu'un mal de

tête auſſi opiniâtre pourroit bien être l'effet d'un virus vénérien qui ſeroit reſté long-tems caché. Je ne ſais même ſi on n'avoit pas fait uſage des anti-ſcorbutiques. Vous pouvez juger d'après cela, Monſieur, dans combien de fauſſes routes on eſt expoſé à s'engager, quand on a manqué celle qui conduit au but.

J'appris que cet Officier s'étoit donné beaucoup de mouvement pour arrêter un incendie qui avoit conſumé la bibliotheque des Théatins, & qui, s'il s'étoit communiqué à la ſalle de ſpectacle, auroit pu faire de grands ravages. Cet Officier fut mouillé par une pluie qui ſurvint lorſqu'il étoit tout en ſueur. Peu d'heures après il reſſentit le mal de tête & les autres accidens du catharre.

Inſtruit de toutes ces circonſtances, je lui annonçai qu'il ſeroit bientôt guéri; que tout ſon mal provenoit d'une tranſpiration arrêtée, qu'il étoit queſtion de rétablir. Il me dit, à ce ſujet, qu'il s'étoit pluſieurs fois ſenti une grande diſpoſition à la ſueur, à laquelle il avoit réſiſté, parce que ſa maigreur la lui faiſoit redouter: ce fut

pour moi un motif de plus pour lui promettre sa prompte guérison. Je lui conseillai de prendre le soir un bain de pieds avant de se coucher, & de boire d'une infusion de fleurs de coquelicot, de sureau & de tilleul. J'y ajoutai l'usage du kermès & de l'antimoine diaphorétique : bref il sua & fut guéri. Cette guérison, qui étoit peu de chose en elle-même, me fit beaucoup d'honneur à la Cour & à la Ville.

Un homme avoit une fluxion sur la mâchoire, qui le faisoit beaucoup souffrir : il fut saigné & purgé. Le gonflement de la joue se dissipa en grande partie, & les douleurs se calmerent, de maniere qu'il se croyoit parfaitement guéri. Quelque tems après les mêmes douleurs s'étant renouvellées, il se fit arracher une dent légerement gâtée, dans la persuasion que sa fluxion étoit causée & entretenue par la carie de cette dent. L'avulsion de la dent ne lui fut d'aucun secours. Les douleurs continuerent : enfin il prit le parti de s'exciter à la sueur par le moyen de quelque plante légerement sudorifique. La sueur étant survenue, il fut guéri en très-peu de tems.

Je rapporterai encore l'obſervation d'un homme chez lequel je fus appellé le dixieme jour de ſa maladie. Il avoit la fievre & un grand mal de tête : il avoit preſque toujours froid. Le friſſon ſe faiſoit ſentir principalement le ſoir. On n'avoit pas manqué de le ſaigner pluſieurs fois. On avoit réitéré la purgation. Il en étoit aux apozemes fébrifuges. Quand je commençai à le voir, je ſentis, en lui tâtant le pouls, un fond de moëteur au poignet, qui, joint au rithme du pouls, me fit reconnoître la nature de ſa maladie. Il étoit évident que la nature avoit la ſueur en vue, & qu'elle cherchoit à s'alléger par cette voie. Une infuſion de coquelicot, dont il but abondamment, lui procura une ſueur qui dura trois jours de ſuite; après quoi il fut parfaitement guéri.

*

LETTRE XXVIII.

La sueur est nécessaire pour guérir les catharres.

Vous n'avez pas tort de vous plaindre, Monsieur ; je dois avoir encore beaucoup de choses à vous dire sur le catharre ; mais j'ai pris le parti d'y employer plusieurs Lettres. Une seule auroit été trop longue, & auroit pu vous ennuyer par sa longueur.

Le pouls prend presque toujours dans le catharre le caractere propre à l'excrétion de la sueur ; mais il ne peut éclairer que les personnes qui sont versées dans cette connoissance. Il est donc bon d'indiquer un autre signe qui ne trompe presque jamais dans ce cas-là ; c'est l'état de la peau au poignet. En appuyant fortement les doigts, & les laissant quelque tems appliqués à la peau, on sent un fond de moëteur qui annonce la disposition à la sueur ; & immanquablement le malade suera, si on emploie les moyens propres à seconder les vues de la nature.

Une ſueur de quelques heures, quelque abondante qu'elle ſoit, ne ſuffit pas ſouvent pour guérir les malades; à peine même les ſoulage-t-elle. J'en ai vu chez qui elle s'eſt répétée ſept jours de ſuite. Chez ces malades elle n'étoit pas continue : elle revenoit tous les jours à des heures fixes, & s'arrêtoit d'elle-même. Quand ces cas-là ſe rencontrent, il faut que le malade & le Médecin aient de la patience; car, pour peu qu'on veuille inſtrumenter, on contrarie la nature, on empêche la marche de la maladie, qui, quelque choſe que l'on faſſe, ne peut être terminée qne par la ſueur.

Un homme étoit incommodé depuis quelque tems : ſon viſage étoit fort changé : il ſe fatiguoit très-promptement : il avoit perdu l'appétit, dormoit d'un ſommeil inquiet, & avoit toujours mal à la tête : il avoit auſſi la fievre & des envies de vomir. On avoit eſſayé inutilement différens moyens pour le guérir : enfin, ſa maladie ayant augmenté, il me fit prier d'aller le voir. Je reconnus, à l'aide de ma bouſſole, la nature de ſa maladie. Je l'engageat à reſter au lit, & à boire

beaucoup de l'infuſion dont il a été déjà queſtion. Il eut une ſueur qui lui procura un peu de ſoulagement : elle ſe répéta ſept jours de ſuite : la quatrieme fit ceſſer les nauſées : il acquiéroit de nouvelles forces à la fin de chaque ſueur : il fut parfaitement guéri à la fin de la ſeptieme; on profita de mon abſence pour le purger avec deux onces de manne, qui ne lui procurerent pas même une ſelle. Cet exemple prouve combien d'accidens peut occaſionner une tranſpiration arrêtée, & de quelle reſſource peut être dans les maladies une ſueur abondante ; mais elle n'eſt utile que quand c'eſt la nature qui la ſollicite ; autrement elle pourroit nuire ; encore je crois qu'il eſt difficile d'exciter une ſueur, ſi la nature n'y a pas du penchant.

Il y a une remarque à faire, laquelle eſt très-eſſentielle; c'eſt que les grandes ſueurs, j'entends celles qui ſont très-aqueuſes & mouillent beaucoup ; ces grandes ſueurs là, dis-je, ne ſont pas celles qui ſoulagent le plus. Les ſueurs vraiment critiques ſont les ſueurs collantes ou pâteuſes : celles-ci ſuccedent ordinairement aux aqueuſes. On

peut être aſſuré, quand la peau devient graſſe, que le malade touche au moment de ſa guériſon, pour ne pas dire qu'il eſt guéri.

La ſueur, quoique néceſſaire pour la guériſon de toutes les eſpeces de catharre, n'eſt pourtant pas toujours la ſeule voie d'excrétion, par laquelle cette maladie ſe juge. Il y a des malades qui, à la fin de la ſueur, rendent des crachats d'une matiere épaiſſe & bien cuite: d'autres rendent une pareille matiere par le nez ſous la forme de morve. Il en eſt enfin chez qui cette maladie ſe juge finalement par les ſelles. J'en ai peu vu dont les urines ne ſoient pas devenues fort épaiſſes ou bourbeuſes.

La plupart des malades chez leſquels la ſueur a duré long-tems, & s'eſt répétée ſept jours de ſuite, ont été parfaitement guéris, ſans qu'il ait paru aucun crachat. Quelques-uns même n'ont rien rendu par les ſelles, quoiqu'ils euſſent pris des purgatifs. Il me ſemble qu'on ne peut donner aucune raiſon de ces phénomenes, à moins qu'on ne diſe que la matiere de la tranſpiration, qui, par ſa répercuſſion, a

caufé les catharres, eft reftée dépofée dans le fac cellulaire qui enveloppe toute la furface du corps; que la coction s'en eft faite dans cette enveloppe, & que la peau, en s'ouvrant, lui a fourni une iffue fuffifante; &, au contraire, que les crachats & les felles n'arrivent que parce que l'humeur muqueufe, qui fait le fond de la maladie, s'eft portée fi abondamment dans la poche du tiffu cellulaire, qui comprend la poitrine & l'arriere-bouche, que la matiere dépofée dans ce fac particulier ne peut être travaillée que par l'action du poumon, & doit s'évacuer par la trachée-artere, la voie de décharge la plus proche & la plus naturelle de cet organe. Ce qui vient d'être dit du poumon peut s'appliquer aux finus, qui font le réfervoir de la morve épaiffe, que l'on rend à la fin des catharres & de quelques autres maladies. On en peut dire autant auffi du fac cellulaire, qui contient & forme tous les organes du ventre, & dont la voie d'excrétion la plus naturelle eft le canal inteftinal.

Cette raifon, ne feroit-elle que fpécieufe, il eft certain que j'ai vu des

maladies qui paroiſſoient dépendre d'un engorgement local, leſquelles ſe ſont terminées par les ſueurs. J'en citerai quelques exemples. Un homme eut un écoulement par la verge, qui étoit très-abondant. La matiere de l'écoulement étoit blanche & muqueuſe: cet écoulement ne s'arrêta qu'après une ſueur, par laquelle ſe termina un catharre, qui ſurvint pendant l'écoulement : ce catharre étoit accompagné de fievre. Le malade avoit des laſſitudes. La ſueur fit tout diſparoître.

Le même homme, une année après, reſſentit à la plante du pied une douleur accompagnée de gonflement, tenſion & rougeur. Il ne pouvoit marcher qu'à l'aide d'un bâton. Cet accident vint à la ſuite d'une tranſpiration arrêtée par une pluie froide très-abondante, qui l'avoit percé juſqu'à la peau. Le malade fut guéri par la chaleur du lit, qui l'entretint pendant un jour dans une douce moëteur.

Un autre homme, à l'occaſion d'un froid vif dont il fut ſaiſi aux jambes, reſſentit une pareille douleur à la plante du pied, avec cette différence qu'il n'y avoit ni rougeur ni tenſion. Il fut guéri

par une ſueur abondante qu'il ſe procura en gardant le lit, & en buvant abondamment d'une légere infuſion de fleurs de ſureau.

Une des obſervations les plus intéreſſantes dans ce genre, eſt celle qui ſuit. Un jeune homme âgé de vingt ans reſſentit des douleurs dans le bas-ventre : ces douleurs, vagues d'abord, ſe fixerent dans l'eſpace contenu entre les fauſſes côtes & l'os des iſles du côté droit : pour lors la fievre ſe déclara : la partie douloureuſe devint très-tendue & ſenſible au toucher. Une ſaignée, des ſelles d'une matiere muqueuſe & jaune, des ſaignemens de nez arrivés aux jours critiques n'enleverent pas la douleur : elle ne céda qu'à une ſueur pâteuſe, qui dura pluſieurs jours conſécutifs. Ce jeune homme ayant voyagé dans une voiture ouverte par un tems humide, lorſqu'il n'étoit encore que convaleſcent, la douleur du côté ſe réveilla, & lui entreprit toute la cuiſſe. Cette ſeconde attaque ſe termina, comme la premiere, par une douce tranſpiration. Son pouls, quoique fiévreux, étoit fort dilaté : il conſerva tout ſon appétit.

Ces exemples prouvent, comme vous le voyez, Monſieur, que la matiere qui forme un engorgement local, peut, quand elle a été ſuffiſamment travaillée, être repompée & évacuée par une action générale de tout le ſyſtême muqueux; ce qui eſt une preuve inconteſtable de ſa grande influence dans toutes les fonctions de l'économie animale. J'ai vu un autre cas aſſez ſingulier, qui vient à l'appui de cette idée.

Un jeune homme livré à la débauche avoit paſſé une nuit entiere à jouer & à boire. Il fut ſaiſi tout-à-coup d'un friſſon, qui fut ſuivi d'une douleur de côté très-vive & de crachement de ſang: ſon pouls devenu plus fréquent que dans l'état naturel, étoit large, dilaté. Inſtruit des circonſtances qui avoient précédé ſa maladie, je fondai toute mes eſpérances de ſa guériſon ſur des ſueurs: il en ſurvint une en effet très-abondante, qui calma la douleur, & arrêta le crachement de ſang. Ces accidens ne furent que ſuſpendus; car ils reparurent le même ſoir. Je ne changeai pourtant pas d'opinion pour cela; j'augurai de l'état du pouls & de

la moëteur du poignet, qu'il arriveroit une seconde sueur qui termineroit la maladie. Il survint enfin une sueur pâteuse à laquelle céderent le crachement de sang & la douleur, pour ne plus reparoître. La sueur continua plusieurs jours dans le côté qui avoit été le siege de la douleur, tandis que le côté sain resta sec. J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de faire cette observation.

LETTRE XXIX.

Pourquoi l'usage des vomitifs & des purgatifs devient nécessaire pour la guérison de certains catharres.

C'EST ici la derniere Lettre que vous recevrez de moi, dans laquelle il sera question du catharre : ainsi ne perdez pas patience, Monsieur : j'espere pourtant que vous ne serez pas fâché d'apprendre que les catharres accompagnés d'un engorgement local, tels que ceux sur la poitrine & dans la tête, ne se guérissent pas aussi promptement que ceux qui dépendent d'un empâtement de tout le tissu cellulaire, qui sert

d'enveloppe au corps : ce qui peut en être cause, c'est que, sans doute, la matiere ramassée en trop grande quantité dans un endroit resserré, ne pouvant plus être travaillée que par l'action de la partie même où elle forme le dépôt, a besoin d'un travail plus souvent répété & long-tems soutenu. Plus l'endroit du tissu cellulaire où s'est fait le dépôt, est resserré & gêné dans ses mouvemens, & moins il a de communications avec le systême général du tissu muqueux : plus le travail de la coction est lent, plus il tourne en longueur. Un catharre, qui a son siege dans la tête, ou, ce qui revient au même, dans les sinus frontaux, ne se mûrit qu'après bien du tems : on ne mouche la morve épaisse, qu'après avoir éprouvé un enchifrenement, des pesanteurs de tête, & souvent des vertiges qui durent des mois entiers. J'ai connu un homme qui a été malade plus de trois mois d'un pareil catharre, qui l'avoit mis dans un état pitoyable. Cet homme fort sensible au froid s'étoit reposé, ayant chaud, dans une chambre dans laquelle il n'y avoit pas de feu. Il fut attaqué le jour même de ce ca-

tharre accompagné d'accidens qui inquiéterent ſes amis.

Le tiſſu muqueux, qui tapiſſe les ſinus, eſt préciſément l'extrêmité du ſac qui a pour baſe toute la capacité de la poitrine. L'action doit donc y être plus concentrée ; par conſéquent le travail de la coction y doit être bien plus lent que dans la portion du ſac qui forme la poitrine & les poumons : celle-ci communique librement avec une ſurface bien plus étendue du ſyſtême général, ou de l'enveloppe extérieure ; auſſi obſerve-t-on que la coction de la matiere d'un catharre dépoſée dans la poitrine, eſt bien plus prompte, pourvu que d'ailleurs il ne ſe ſoit pas formé d'amas dans quelqu'autre ſac ; dans celui du bas-ventre, par exemple, & c'eſt ce qui arrive aſſez fréquemment : dans ce cas la nature eſt obligée de partager & d'alonger ſon travail, & de ſe préparer différentes iſſues pour l'évacuation de la matiere critique : elle ſe débarraſſe à la fin par les ſueurs, les crachats, les ſelles & les urines.

Cette eſpece de catharre affecte le plus ordinairement pendant l'hiver,

ſur-tout lorſque le froid eſt âpre, & qu'il dure long-tems. La longue durée du froid ſuffit ſeule pour occaſionner les catharres. Il n'eſt pas néceſſaire, pour qu'ils arrivent, que l'on ſoit ſaiſi ſubitement par le froid : cette circonſtance ne fait que les multiplier dans le même tems : elle les rend auſſi plus dangereux. Un froid aigu gerce & reſſerre la peau ; il en empêche l'action, ſur-tout dans les parties qui ſont le plus expoſées à l'air. Il eſt donc néceſſaire que l'inſenſible tranſpiration diminue dans ces parties, ſi elle ne s'y arrête pas abſolument. Comme elle ne s'évacue plus au-dehors, elle eſt forcée de refluer vers l'intérieur, & de ſe porter ſur les organes qui ont une communication plus directe avec les parties qui reçoivent immédiatement l'impreſſion du froid. C'eſt là, ſans doute, la cauſe qui fait que la poitrine & l'arriere-bouche ſont les plus expoſées au reflux de cette humeur, & ſont le plus communément affectées lorſqu'il ſurvient l'action d'un froid vif & très-aigu, parce que la tête, le col & la poitrine reçoivent immédiatement l'impreſſion de l'air ; mais, par un effet
de

de la correſpondance qui exiſte entre toutes les parties du corps, & ſpécialement entre les diverſes portions du tiſſu cellulaire, l'impreſſion du froid à la tête, aux pieds & aux jambes doit occaſionner un reſſerrement dans tout le ſyſtême cellulaire, & faire refouler les humeurs vers les parties internes du corps.

Cet effet de la correſpondance des différentes portions du tiſſu muqueux eſt connu. Le froid des pieds produit, ſur le champ dans beaucoup de perſonnes, l'enrouement ou l'enchifrenement, & ſouvent les deux enſemble. Plus le froid dure long-tems, plus long-tems auſſi doit durer le reflux de la matiere muqueuſe vers les organes internes : elle doit s'y ramaſſer en plus grande quantité, & former ces dépôts gélatineux qui, après un travail plus ou moins long, s'évacuent par la ſueur, les crachats, les urines, les ſelles & les narines. Les accidens augmentent à proportion de l'engorgement.

Quand le dépôt eſt conſidérable, la nature eſt obligée de faire de plus grands efforts pour en mûrir la matiere, & la mettre en état d'être évacuée ; par con-

séquent les personnes qui ont une constitution forte, & mangent beaucoup, doivent éprouver des accidens plus graves que les gens délicats, qui se nourrissent avec sobriété, attendu que dans ces derniers la matiere qui reflue est moins copieuse : les organes d'ailleurs y ont moins d'énergie & d'activité ; ce qui fait que les efforts de la nature sont moins violens. Cette force de constitution, & cette surabondance d'humeurs sont quelquefois funestes aux personnes qui en sont partagées : aussi est-ce une opinion reçue, que les personnes les plus fortes sont celles qui sont le plus dangereusement malades.

Si jamais la saignée est de quelque utilité pour des malades affligés de catharre, c'est sans contredit pour ceux de l'espece dont il vient d'être question, afin de calmer l'impétuosité des mouvemens.

Il y a grande apparence que, dans les cas où le froid long-tems continué force les humeurs à refluer vers l'intérieur, le refoulement ne se fait pas vers un seul organe, & que le torrent des humeurs peut se porter dans les différens sacs du tissu cellulaire ; d'où il

arrive que, le ſyſtême muqueux étant, pour ainſi dire, empâté dans ſa totalité, le travail de la nature doit ſe partager & mûrir les différens dépôts ; ce qui ſera la matiere des différentes évacuations qui ſe font par les ſueurs, les crachats, les ſelles.

Ce qui vient d'être dit fait connoître la raiſon pour laquelle certains catharres exigent l'uſage des purgatifs & des vomitifs.

Le froid, comme nous l'avons dit, ne produit un catharre, que parce qu'il gêne l'action du tiſſu muqueux à la peau ; par conſéquent les individus, chez qui l'organe extérieur a déjà perdu beaucoup de ſon activité, doivent être les plus ſujets aux catharres : ainſi cette ſorte de maladie doit naturellement être propre aux vieillards, chez leſquels cet organe eſt néceſſairement moins actif, d'autant mieux qu'à cet âge les organes intérieurs même ne conſervent plus ce degré de force & d'énergie néceſſaire pour réſiſter au refoulement des humeurs. La cauſe la plus légere peut donc occaſionner un catharre chez les vieillards : telle eſt à-peu-près la nature de la plupart des

maladies qui affligent la vieilleſſe.

Le fond matériel du catharre, ſoit qu'il ſoit ſeulement dépoſé dans la poitrine, ou qu'il en exiſte une partie dans le bas-ventre; ce fond matériel, dis-je, eſt le principe des maladies les plus graves : c'eſt de cette ſource que dérivent toutes les eſpeces d'angine, de péripneumonie & de pleuréſie. La gravité des ſymptômes, & le danger dont elles peuvent être, dépendent, & de la quantité de la mucoſité qui forme le dépôt, & de la qualité des humeurs. Quand la matiere eſt abondante, & que les organes ont plus d'énergie, la nature fait néceſſairement de plus grands efforts; l'endroit engorgé fait une eſpece de point vers lequel ſe dirige l'effort des oſcillations & le torrent des humeurs : de-là naiſſent le crachement de ſang, le gonflement inflammatoire, & la douleur, laquelle bien ſouvent n'eſt pourtant que nerveuſe. Ces maladies ſe terminent quelquefois par la gangrenne, laquelle peut arriver par pluſieurs cauſes, ou parce que le dépôt de la matiere eſt trop conſidérable, ou parce que, les malades étant affoiblis par l'uſage des remedes,

la nature n'a pas ſuffiſamment de forces pour travailler & évacuer l'amas d'humeurs, ou parce que le ſang a une diſpoſition prochaine à la gangrenne.

L'eſtomac farci de matieres glaireuſes rend ſouvent les ſymptômes très-graves. J'ai rapporté, dans mon Traité des principaux objets de Médecine, l'hiſtoire d'un malade chez qui le vomiſſement d'une matiere gélatineuſe fit diſparoître pluſieurs eſcarres gangréneuſes qu'il avoit aux bourſes & aux cuiſſes. L'expérience a démontré la grande efficacité de l'émétique dans les maux de gorge gangréneux. Preſque tous les anciens Auteurs ſe louent de l'avoir ſouvent employé avec ſuccès dans les maladies de poitrine aiguës.

Perſonne n'a répandu plus de lumieres ſur cette matiere intéreſſante, que M. de Bordeu dans ſes recherches ſur le tiſſu muqueux. Cet Auteur fait un reproche à Boerrhawe de n'avoir pas parlé, dans ſon Traité de la pleuréſie, de l'uſage de l'émétique, ſoit pour en faire l'éloge, ſoit pour en faire ſentir les inconvéniens. Quant à moi, j'avoue que je ne puis le louer d'avoir

considéré la sueur comme dangereuse dans cette maladie. Il faut, dit-il, éviter la sueur & les autres évacuations: *sudor & aliæ evacuationes vitanda.* Sa loi est d'autant plus injuste, qu'elle est contraire à l'expérience. Toutes les observations que j'ai eu occasion de faire, ont démontré que les malades affligés de cette espece de maladies, ne commençoient à éprouver du soulagement, que quand la sueur s'établissoit. Ce trait, Monsieur, est un exemple des erreurs de pratique, où peut conduire une théorie qui n'a pas pour base l'observation, & n'est fondée que sur les loix imaginaires de la circulation.

Les Auteurs qui ont écrit avant la découverte de la circulation, faisoient dépendre le catharre de la fluxion d'une quantité d'humeur pituiteuse sur quelque organe. Cette théorie, comme vous le voyez, se rapproche de celle que je viens d'établir, & je crois qu'elle est vraie; au moins est-elle d'accord avec les faits. M. de Bordeu entre dans des détails fort instructifs sur l'usage des vésicatoires appliqués sur la partie affectée de douleur dans les catharres. C'est dans ses recherches sur le tissu

muqueux, qu'il agite cette queſtion. Cet Ouvrage eſt un livre excellent, fort curieux & très-utile aux vieux comme aux jeunes Médecins. Je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE XXX.

De la pierre.

VOTRE ami eſt fort à plaindre, Monſieur, ſi véritablement il a la pierre; car, comme vous ne l'ignorez pas, c'eſt une maladie bien cruelle : elle eſt accompagnée d'accidens qui font étrangement ſouffrir. Le ſeul appareil de l'opération à laquelle on eſt obligé de recourir pour s'en délivrer, fait frémir d'horreur. Mais eſt-il bien décidé que ce ſoit la pierre ? A-t-on, pour s'en aſſurer,employé la ſonde ? Elle eſt le ſeul moyen certain de la reconnoître : les ſignes qui font ſoupçonner ſa préſence dans la veſſie, ſont équivoques. Il y a des malades qui les éprouvent, quoiqu'ils n'aient pas la pierre. J'en ai vu qui piſſoient le ſang, avoient des ſtranguries, ne pouvoient ſouffrir

la voiture, & étoient dans l'âge auquel cette maladie eſt propre. Il eſt demeuré conſtant, après l'uſage de la ſonde, qu'ils n'avoient pas la pierre. Un régime plus ſévere, & l'uſage de quelques remedes toniques, ont diminué les accidens.

Votre ami ſeroit pourtant encore à plaindre, quoiqu'il n'ait pas la pierre, ſi, étant âgé de ſoixante & huit ans, il commençoit à être ſujet au piſſement de ſang, à des douleurs en urinant, & quelquefois à la rétention d'urine. Ces maladies affligent le plus communément les perſonnes qui ont été ſujettes, dans la vigueur de l'âge, au flux hémorrhoïdal. Souvent il arrive que ces divers accidens ne finiſſent qu'avec la vie : ainſi, quel que ſoit l'eſpece de mal qui tourmente votre ami, il ne peut pas ſe promettre un avenir très-agréable. J'eſpere bien, Monſieur, que vous ne lui ferez pas part de ce que je vous écris là : il faut toujours laiſſer entrevoir aux malades un rayon d'eſpérance; c'eſt une eſpece d'adouciſſement à leurs maux.

Vos queſtions ſur la pierre m'embarraſſent. D'où naît-elle, me deman-

dez-vous? Quelle eſt la nature de la matiere dont elle eſt formée? Vous ne ſerez pas ſatisfait, Monſieur, quand je vous dirai qu'il paroît aſſez conſtant qu'elle a beaucoup d'affinité avec la matiere des nodus, auxquels ſont ſujettes les perſonnes goutteuſes, puiſqu'on ignore d'où provient celle-ci, & quelle en eſt la nature. Quant à l'idée du rapport qu'elles ont entr'elles, elle eſt fondée ſur ce que les perſonnes goutteuſes ſont ſujettes auſſi à avoir la pierre, & que l'une de ces maladies tient ſouvent la place de l'autre. L'on peut donc croire qu'elles dérivent de la même ſource: ainſi, ſi l'on parvenoit à connoître la matiere de l'une, on pourroit connoître, ou, pour mieux dire, on connoîtroit la matiere de l'autre.

Il en eſt de la pierre comme de la goutte, de l'aſthme & des hémorrhoïdes: elle eſt le plus ſouvent héréditaire, c'eſt-à-dire, qu'elle naît d'une diſpoſition d'organes, qui doit naturellement ſe tranſmettre du pere aux enfans. Il eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de rien changer à cette diſpoſition. Ce n'eſt que par ſucceſ-

ſion de tems, & en croiſant les races, qu'elle peut s'affoiblir.

Le plus sûr moyen que puiſſent employer, pour prévenir ces maladies, les perſonnes qui ont un juſte ſujet de les craindre, eſt de s'aſtreindre à un régime exact & ſévere : c'eſt en s'obſervant ainſi, ſans doute, que les enfans nés de parens goutteux, graveleux, &c. ſe ſont préſervés de ces ſortes de maladies, dont pourtant leurs propres enfans n'ont pas été exempts. La diſpoſition n'étoit donc pas détruite : l'effet n'en avoit été que ſuſpendu : il manquoit ce fond matériel qui ſert de matrice & d'aliment au germe de toutes les maladies.

Il ne paroît pas que la ſévérité du régime doive conſiſter dans le choix des alimens, à moins que ce ne ſoit pour donner la préférence à ceux qui ſont le moins nourriſſans. On n'en connoît pas, que je ſache, qui aient la propriété de favoriſer la formation de la pierre, ou de l'empêcher. La ſubſtance alimentaire de tous les corps nutritifs eſt la même : c'eſt une ſubſance muqueuſe, qui ſeulement abonde plus dans l'un que dans l'autre ; &,

parmi les perſonnes qui ſont nourries à la même table, mangent des mêmes mets, & boivent du même vin & de la même eau, les unes ſont ſujettes à la goutte, les autres aux hémorrhoïdes, quelques-unes à l'aſthme, quelques autres à la pierre. Il y en a qui ne ſont pas malades, ou qui n'ont que de ces ſortes de maladies qui affligent indiſtinctement tous les individus.

Quand on dit que le germe de la pierre eſt dans le ſang, on a raiſon : il y exiſte comme celui de toutes les parties dont notre corps eſt formé. Le principe de la pierre ne paroît pas différer du principe de toutes nos parties. Celles-ci ne s'oſſifient-elles pas quelquefois ? Ne deviennent-elles pas cartilagineuſes ? Mais en quoi une partie oſſifiée peut-elle différer d'une pierre qui s'eſt formée dans le rein, ou dans la véſicule du fiel, ſi ce n'eſt en ce que l'endurciſſement s'eſt fait d'un côté dans une partie organiſée, & de l'autre, dans une matiere ſeulement condenſée ? Et encore l'ordre & la ſucceſſion qui s'obſervent dans les différentes couches, peuvent-ils faire préſumer qu'il y a un principe vital qui préſide à la confection de la pierre.

La formation des pierres qui ſe rencontrent dans la véſicule du fiel chez quelques individus, & les circonſtances qui l'ont précédée, démontrent aſſez évidemment que les pierres proviennent de l'endurciſſement des parties muqueuſes du ſang dépoſées & amoncelées par une cauſe quelconque dans une des cavités de notre corps. On les trouve le plus ordinairement dans les cadavres des perſonnes qui ont été pendant leur vie ſujettes à des ſpaſmes violens, leſquels étoient occaſionnés, ſoit par une maladie antécédente, ſoit par des chagrins cuiſans ou d'autres paſſions.

C'eſt de cette maniere auſſi que ſe forment les nodus, qui s'obſervent chez quelques goutteux. Le premier effort, chez un homme affligé de la goutte, ſe fait aux entrailles, où eſt la racine du mal : il ſe dirige enſuite un flux d'oſcillations & de matiere vers les articulations, qui deviennent le ſiege d'un engorgement vraiment inflammatoire. Tant que les parties affligées ou malades conſervent une certaine énergie, ou, ce qui revient au même, quand elles n'ont pas été affoi-

blies par un trop grand nombre d'attaques, ou par l'application de cataplaſmes émolliens, elles peuvent travailler & mûrir la matiere du dépôt, & s'en débarraſſer; mais quand les accès ſe répetent trop ſouvent, & que, par défaut de jeu & d'action dans la partie, le mucus ne peut être préparé ni ſe réſoudre : il ſe durcit & ſe convertit en cette matiere crétacée, qui ſort des articulations chez quelques perſonnes goutteuſes.

Peut-être y a-t-il quelque rapport entre la maniere dont ſe forme un engorgement inflammatoire & la pierre. L'un & l'autre préſuppoſent l'exiſtence d'un noyau : il réſulte dans les deux cas du dépôt d'une petite quantité de mucus. La cauſe de ce dépôt peut être l'action des nerfs trop forte & trop irréguliere dans un point donné. La vive action des nerfs ainſi concentrée, & formant une eſpece d'entortillement, y fait arrêter une certaine quantité de la ſubſtance muqueuſe, laquelle produit le même effet qu'une épine enfoncée dans les chairs. C'eſt ainſi que le noyau de la pierre ne ſe forme dans les reins que par l'effet d'un ſpaſme violent,

qui, en agissant soit sur l'extrémité des conduits urinaires, soit sur le bassinet, soit enfin sur l'origine des ureteres, les resserre, & force les urines à s'arrêter & à y déposer le mucus qu'elle charrie. Le mucus ainsi déposé devient le matériel sur lequel s'exerce l'action pétrifiante du rein, ou, si vous aimez mieux, il sert de matrice au levain de la pierre : il se durcit ensuite, & reste le noyau d'une pierre, qui se précipite par les ureteres dans la vessie, où elle grossit par l'application successive des nouvelles couches de mucus. En 1773, dans l'hôpital de la Charité de Paris, on tira à un malade une pierre qui avoit pour noyau une épingle à cheveux, que des filles de mauvaise vie avoient pris plaisir à lui introduire dans l'urètre, un jour qu'il alla les voir étant ivre. La matiere muqueuse s'attacha par couches autour de cette épingle, & forma la pierre pour laquelle il fut opéré.

Ne pourroit-on pas conclure de cette observation, que les voies urinaires, telles que les reins, la vessie & les ureteres, ont la faculté d'engendrer la pierre toutes les fois que la matiere muqueuse se trouve ramassée en assez

grande quantité, pour qu'elles puiſſent l'embraſſer, la travailler, & lui imprimer leur cachet. Il ſemble donc qu'une pierre doit ſe former quand le mucus trouve où s'accrocher, ſoit que le noyau ſe rencontre dans le rein ou dans la veſſie. Il eſt de fait que le plus ſouvent les rudimens de la pierre ſe forment dans le rein, d'où elle deſcend dans la veſſie, où elle acquiert quelquefois un volume très-conſidérable, ou bien elle eſt entraînée au-dehors par le torrent de l'urine, ſous la forme de pierre ou de gros gravier: c'eſt un bien, au reſte, quand elle ſort de cette maniere; ce n'eſt pas toutefois ſans de grandes & vives douleurs, qu'elle eſt chaſſée hors du corps. Les malades reſſentent communément, avant de les rendre, des douleurs néphrétiques qui ſont cruelles.

Il y a des perſonnes chez qui les récidives de cette colique ſont aſſez fréquentes. Le moyen de prévenir leur retour ſeroit de s'oppoſer à la formation de la pierre. Exiſte-t-il un remede qui poſſede cette vertu éminente? Ces attaques réitérées, ſuivies pour la plupart de l'expulſion d'une pierre toute

formée, doivent faire ſuppoſer une cauſe toujours exiſtante, qui détermine vers le rein un flux abondant du mucus, dont ſe forme la pierre, & qui favoriſe ſa concrétion. J'ai déjà indiqué que cette cauſe tenoit, ainſi que celle de la goutte, à une diſpoſition organique, & à la préſence d'un levain: mais il faudroit connoître à fond le rapport intime des différentes parties, & la combinaiſon des mouvemens des divers organes, pour concevoir en quoi peut conſiſter cette diſpoſition. Eſt-ce excès ou défaut d'action dans un organe, qui y fait aborder les humeurs ? La queſtion n'eſt pas facile à réſoudre. Cette diſpoſition organique ne peut pourtant pas, elle ſeule & par elle-même, occaſionner un accès de goutte, une attaque d'aſthme, ni une colique néphrétique: la maladie qui en réſulte eſt l'effet d'une autre cauſe qui paroît avoir une action générale, & ſemble être le principe de ces différentes maladies, qui ne prennent leur caractere diſtinctif que de la partie ſouffrante.

Je crois donc que la pierre naît, ainſi que la goutte, de la réplétion du

ventre; qu'elle provient de l'empâtement des entrailles; enfin qu'elle doit ſon origine à ce fond matériel, que j'ai dit être la mélancholie. C'eſt lorſque la nature fait ſes premiers efforts pour ſe débarraſſer de cet amas d'humeurs, qui déconcerte ſon action, & trouble l'ordre de ſes mouvemens; c'eſt lors de ces premiers efforts, dis-je, que doivent ſe former les premiers rudimens de la pierre; le ſpaſme qui accompagne ſe dirige principalement ſur le rein qu'il reſſerre & comprime de maniere à y arrêter l'urine, & à y faire dépoſer le mucus dont elle eſt chargée.

L'ample cavité du baſſinet eſt une circonſtance favorable à la naiſſance de la pierre, attendu que le mucus peut s'y ramaſſer en aſſez grande quantité pour y former le noyau d'une pierre, ſur-tout ſi le ſpaſme qui ferme l'entrée des ureteres, dure aſſez long-tems pour que ce même mucus puiſſe ſe concrêtre, & recevoir l'impreſſion du rein, & que l'action du baſſinet reſte ſuſpendue: cette même cavité du baſſinet ne préviendroit-elle pas auſſi l'inflammation; eſpece d'accident qui, en oc-

cupant les articulations, caractérise la goutte?

Le mucus, dans ce dernier cas, reste éparpillé entre les différentes lames du tissu cellulaire de la partie malade; une fois qu'il y est déposé, il produit l'effet d'une épine enfoncée dans les chairs, laquelle, en irritant la partie, y attire l'effort d'action & le torrent des humeurs, d'où naissent les accidens qui constituent l'inflammation. On peut considérer comme une cause éloignée de la pierre tout ce qui peut faire naître l'empâtement des entrailles. J'ai rapporté, dans mon Traité des principaux objets de Médecine, toutes les causes tant morales que physiques de cette réplétion. L'intempérance y tient le premier rang, & son effet est d'autant plus prompt & plus certain, qu'il s'y joint la circonstance de la vieillesse; car, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire dans plusieurs de mes Lettres, les vieillards ont besoin de peu de nourriture : ils font peu d'exercice; ils dissipent peu : leurs organes sont moins actifs; la peau sur-tout, qui est un excrétoire de la plus grande éten-

due, a beaucoup moins d'action; elle a perdu beaucoup de sa souplesse. Les vieillards qui mangent immodérément, sont donc très-sujets à cette surabondance d'humeurs, d'où naît la réplétion du ventre, que j'ai dit être la source commune d'où dérivent la plupart des maladies.

On ne peut révoquer en doute qu'il n'y ait un rapport d'action direct entre la peau & les voies urinaires. Cette idée est fondée sur ce que l'on urine très-peu quand les sueurs sont excessives, & que les urines deviennent très-abondantes quand le froid diminue la transpiration. J'ai vu des malades affligés de catharre, qui, lorsqu'ils urinoient, ressentoient des douleurs.

La conséquence la plus naturelle que l'on puisse tirer de ces faits est que, lorsque la peau est gênée dans son action, les voies urinaires peuvent être affectées: aussi le pissement de sang, la dysurie & la strangurie sont-elles des maladies propres aux vieillards chez qui l'organe extérieur a beaucoup perdu de son activité. Il est bon d'observer pourtant que cette cause, qui devient commune à tous les vieillards, ne pro-

duit pas les mêmes accidens chez chacun d'eux. Il y en a beaucoup, par exemple, qui n'éprouvent aucune des maladies qui affectent les voies urinaires. La pierre n'est pas une maladie très-commune. Les uns sont sujets aux catharres : quelques-uns ont les pieds enflés : quelques autres ont des demangeaisons insupportables. Cette différence d'accidens annonce donc que chacun d'eux dépend d'une disposition organique, laquelle naît avec l'individu qui en est affecté ; mais cette cause, qui est toujours subsistante, n'a pas toujours son effet : elle a besoin d'être mise en jeu par l'action d'une cause secondaire, qui, en mettant le trouble dans les fonctions de la nature, excite ces mouvemens forcés, ou ces efforts qui sont désignés, ou s'annoncent par des spasmes. Cette cause secondaire est l'empâtement des entrailles, qui peut naître de mille manieres différentes : elle peut avoir lieu dans l'enfance comme dans la jeunesse : c'est ce qui fait, sans doute, que les enfans sont, ainsi que les vieillards, sujets à la pierre : elle peut même agir plus fréquemment chez les enfans, vu que le travail

de la dentition, l'effort de l'accroiſſement & le développement des organes y multiplient les occaſions du ſpaſme, & produiſent toutes ſortes d'engorgemens. Les enfans n'ont-ils pas preſque tous le ventre enflé & dur?

Ces obſervations ſur l'origine & la nature de la matiere dont eſt formée la pierre, conduiſent à penſer que le moyen le plus sûr que l'on puiſſe employer pour la prévenir, eſt la ſobriété : elle eſt d'autant plus néceſſaire aux vieillards, qu'ils n'ont plus, comme je vous l'ai déjà dit, l'uſage de ces exercices, à l'aide deſquels on vient à bout de ſe débarraſſer de tout amas d'humeurs. Elle en eſt le plus sûr antidote; car les purgatifs qui paroiſſent tendre au même but, en tant qu'ils procurent l'évacuation du ſuperflu d'humeurs, que cauſe l'excès des alimens, n'ont pas un effet auſſi certain. Cependant, s'il y a quelque eſpece de remedes qui mérite la préférence ſur tous les ſpécifiques que l'on propoſe contre la gravelle, je crois que ce ſont les purgatifs donnés à des doſes modérées; de maniere qu'ils agiſſent plus comme toniques que comme évacuans. L'expé-

rience paroît s'accorder en ceci avec la théorie que je viens d'établir, laquelle permet & autorise même à fonder d'heureuses espérances sur leur usage.

Je puis citer, à cette occasion, l'exemple de Sydenham : outre qu'il étoit sujet à la goutte, il avoit encore des pissemens de sang, & étoit tourmenté de douleurs de colique cruelles, qu'il attribuoit à une pierre qu'il avoit, ou qu'il croyoit avoir dans le rein. Comme on vantoit pour un spécifique excellent contre la pierre, les semences de frêne, il jugea que la manne, qui en est le suc même tiré des feuilles, du tronc & des branches, devoit posséder cette vertu à un plus haut degré. Fondé sur cette espérance, il en fit l'usage le plus heureux ; car elle lui procura le plus grand soulagement dans plus d'une circonstance : il en prenoit chaque jour deux onces & demie dans une pinte de petit-lait, auquel il ajoutoit un peu de jus de citron, pour le rendre, dit-il, plus purgatif : il en répétoit la dose une fois la semaine, plusieurs mois de suite.

Riviere avoit coutume de prescrire aux malades attaqués d'une colique né-

phrétique un lavement fait avec une décoction d'herbes émollientes, une once de diaphenic, & quatre onces d'eau bénite. Ce lavement fit rendre deux petites pierres au malade qui fait le ſujet de la ſeptieme obſervation de de la quatrieme centurie. Riviere dit, à cette occaſion, que ce lavement eſt très-efficace contre les douleurs de néphrétique & de colique. *Clyſter prædictus ad dolores colicos & nephreticos præſtantiſſimus eſt, ut in aliis centuriis videre eſt.*

En ſuppoſant, d'après l'expérience & l'autorité de ces deux grands Médecins, que les purgatifs ſont d'une grande efficacité pour aider à l'expulſion d'une pierre, & pour prévenir même ſa formation, il ne faut pas croire qu'ils ne produiſent ce bon effet, qu'en procurant l'évacuation de la ſurabondance des humeurs : ils ſont utiles, parce qu'en agiſſant ſur toute la longueur du canal inteſtinal, ils réveillent l'action de tous les organes que les inteſtins embraſſent, pour ainſi dire, ou que du moins ils touchent dans toutes leurs circonvolutions. Il y a entre l'inteſtin colon & le rein une connexion ſi

étroite, que ſouvent l'on confond les affections ou les douleurs de ces deux organes.

Ne peut-on pas inférer de cette connexion, de ce rapport de voiſinage, l'efficacité du lavement recommandé par Riviere? Cette affinité pourroit même, ce me ſemble, autoriſer à choiſir de préférence les lavemens dans les cas de colique néphrétique, d'autant mieux que preſque toujours elles ſont accompagnées de nauſées & de vomiſſemens, qui prouvent aſſez que l'eſtomac eſt mal diſpoſé à recevoir des médicamens irritans, & qu'il peut être même dangereux d'en tenter l'uſage.

N'allez pas croire, Monſieur, que l'uſage des purgatifs puiſſe diſpenſer de la ſobriété : au contraire, il paroît que les remedes lui doivent une grande partie, pour ne pas dire, tous les bons effets qu'ils produiſent. L'obſervation ſuivante prouveroit même qu'ils peuvent faire du mal aux perſonnes qui s'écartent des regles diététiques, que leur preſcrivent les Médecins aux ſoins deſquels ils ſe confient.

Un homme ſeptuagénaire avoit de fréquentes envies d'uriner : quelque-

fois

fois aussi il urinoit avec douleur : il avoit pissé du sang : il ressentoit des douleurs quand il alloit en voiture : il avoit les jambes & les bourses enflées : son ventre étoit fort gonflé. Ces divers accidens me firent soupçonner la présence d'une pierre dans la vessie ; & mon soupçon étoit d'autant mieux fondé, qu'auparavant il rendoit assez fréquemment du gravier. Comme, en le sondant, on ne lui trouva pas de pierre, je lui prescrivis une espece de vin tonique, que j'aiguisai avec la rhubarbe & un peu d'hellebore. Ce vin lui procura beaucoup de soulagement, il dissipa l'enflure des bourses, & diminua beaucoup celles des jambes, à laquelle il étoit sujet depuis bien des années. Ses envies d'uriner étoient moins fréquentes.

Enchanté de ce mieux, il trouva le régime que je lui avois imposé trop sévere : il se mit à manger aussi copieusement qu'auparavant ; de maniere qu'il retomba dans le même état où il étoit. Cette rechûte lui fit sentir l'importance du conseil que je lui avois donné d'user d'une grande sobriété. Au bout de quelque tems il rendit une petite pierre,

& ſes urines commencerent à charrier, pendant un aſſez long eſpace de tems, une prodigieuſe quantité d'une matiere gélatineuſe, qui, en ſe deſſechant, ſe convertiſſoit en une matiere vraiment pierreuſe : elle formoit des eſpeces de lames ou de couches, comme la pierre molle. Tant que l'évacuation de cette matiere a continué, il n'a eu que de légeres incommodités ; il pouvoit ſupporter la voiture : mais s'étant écarté de nouveau de la regle auſtere qu'il obſervoit dans ſon régime, & l'évacuation de cette matiere s'étant ſupprimée, il commença à ſe plaindre du retour de ſes premiers accidens.

Rien ne prouve mieux que l'hiſtoire de ce malade la néceſſité du régime, pour prévenir la formation de la pierre ; mais il eſt inutile d'inſiſter ſur l'utilité d'une diete exacte dans le traitement des maladies : il n'eſt ni Médecin, ni malades qui n'en ſoient bien convaincus, malgré que ces derniers affectent ſouvent de la mépriſer.

Ne doit-on pas conclure de cette obſervation, 1°. qu'il exiſte un levain de la pierre, qui, mêlé à l'humeur muqueuſe, lui imprime ſon caractere, &

la convertit en pierre : 2°. que, comme c'eſt l'humeur muqueuſe qui ſert de matrice à ce ferment, la pierre ne doit ſe développer que quand il y a une ſurabondance de mucoſité : 3°. que, puiſque les matieres graveleuſes s'évacuent conſtamment par les voies urinaires, elles reçoivent leur empreinte, ou d'un principe qui a ſon ſiege dans le rein, ou de l'action du rein même.

Puiſque nous en ſommes ſur l'article de la gravelle, & des remedes qui peuvent lui convenir, je ne dois pas laiſſer ignorer qu'il y a dans le village de Contrexeville en Lorraine une ſource d'eaux minérales, qui ont la vertu de diſſoudre le gravier des reins, & d'en faciliter la ſortie au-dehors du corps. J'ai vu des perſonnes ſujettes à la gravelle, qui en avoient été ſoulagées, & en racontoient des merveilles. M. Thouvenet, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, vient de publier un petit Ouvrage ſur la propriété de ces eaux, dont une analyſe très-exacte lui a fait connoître la nature. Il faut croire que les guériſons multipliées que l'on dit qu'elles ope-

rent, leur acquerront la célébrité qu'elles méritent. Je me hâte d'en [illegible]e ce que j'en ai appris. C'eſt, ce me ſemble, tout ce qu'on eſt en droit d'exiger d'un Médecin qui deſire être utile au genre humain.

LETTRE XXXI.

Des cauſes de la dyſurie, ſtrangurie & piſſemens de ſang.

VOUS avez raiſon, Monſieur, le talent de bien ſonder n'eſt pas le fait de tous les Chirurgiens. Je m'en rapporterai toujours, ſur cet article, aux gens qui s'y ſont le plus exercés, aux Chirurgiens, par exemple, qui ſe ſont ſpécialement voués à l'opération de la pierre. On ne peut pourtant pas conclure de l'expulſion de la petite pierre que rendit le malade dont il eſt queſtion dans ma derniere Lettre, que le Chirurgien qui le ſonda ne ſoit pas habile; car, outre qu'il eſt très-difficile de rencontrer dans la veſſie une pierre d'un auſſi petit volume que celle qu'il a rendue, c'eſt qu'il peut bien ſe faire que, lorſque le malade fut ſondé, elle

n'y fût pas encore descendue, ou qu'elle ne fût pas encore formée. Comme il est vraisemblable que le dépôt de cette matiere muqueuse qu'ont déposée & que déposent encore ses urines, ne s'étoit pas formé, supposé qu'il en existât un, dans la cavité de la vessie, ni dans les reins.

J'ai rapporté l'observation d'un enfant qui avoit la rate tuméfiée. Les douleurs aiguës dont il étoit éprouvé lors des bourasques qu'il a essuyées, se faisoient sentir dans les extrêmités du côté gauche, lequel étoit souvent affecté dans toute sa longueur. J'ai rencontré des personnes qui avoient le testicule malade. Les douleurs, quand il en survenoit, se rapportoient à la vessie : elles occupoient toute la longueur de l'urètre, & le côl de la vessie se trouvoit tellement affecté par la correspondance qu'ont entr'elles ces parties assez voisines, que les malades pissoient du sang. L'injection d'une matiere stiptique peut, en irritant l'uretre, déterminer un reflux subit de la matiere d'une gonorrhée, & occasionner le gonflement & la dureté du testicule.

Concluons de ces obſervations, Monſieur, que la dyſurie, la ſtrangurie & les piſſemens de ſang peuvent dépendre d'une cauſe qui ne réſide pas actuellement dans la veſſie ni dans ſon col, mais bien dans les parties environnantes ; quoiqu'il puiſſe arriver que, par le laps du tems, elle devienne auſſi malade. J'ai aſſiſté à l'ouverture des cadavres de deux perſonnes qui avoient commencé par éprouver des rétentions d'urine, & par reſſentir des douleurs en urinant, de maniere à faire croire que le ſiege de leurs maladies, & le foyer de la matiere purulente qu'elles rendoient, étoient dans la veſſie. L'organe le plus affecté dans les deux, étoit le rein : dans l'un il étoit entierement ſuppuré ; dans l'autre il formoit un kiſte d'un volume conſidérable, qui renfermoit une prodigieuſe quantité de matiere purulente. La veſſie dans la premiere étoit ulcérée & pleine de pus.

Tous ces faits ne préſentent rien qui puiſſe étonner les Médecins qui connoiſſent toutes les correſpondances qu'ont entr'elles les parties du corps, même les plus éloignées : ces corref-

pondances dépendent de la connexion des nerfs, & ſont fondées ſur une communication réelle qui ſe fait par le moyen du tiſſu cellulaire; mais il y a une correſpondance qui dépend abſolument du voiſinage des différens organes qui ſe trouvent placés dans le même ſac cellulaire, & formés de la même maſſe. C'eſt ici l'eſpece de correſpondance qu'ont entr'eux la veſſie, l'uretre, les teſticules, le rectum & les reins: ainſi un dépôt formé dans la portion du tiſſu cellulaire, qui ſert à lier & à former ces différentes parties, peut ſe manifeſter par des impreſſions de douleur ſur une ou pluſieurs de ces parties.

Il en eſt à-peu-près de même par rapport à la voie d'excrétion qu'affecte la nature, quand elle veut procurer une iſſuë à la matiere d'un dépôt qui s'eſt formé dans cette portion du tiſſu cellulaire. Quoiqu'elle contracte à cet égard une ſorte d'habitude, il eſt pourtant vrai que quelquefois elle la change. Il y a des malades ſujets au flux hémorrhoïdal, qui ont des piſſemens de ſang, & ſe trouvent ſoulagés, au moyen de cette excrétion, des incom-

modités que leur occaſionne l'appareil hémorrhoïdaire. Beaucoup de gens ne conçoivent pas la poſſibilité de ces faits, parce qu'ils n'imaginent pas comment peut ſe faire le reflux ou le report de la matiere de l'anus ſur les voies urinaires. Il eſt vrai qu'il eſt difficile d'en donner une explication ſatiſfaiſante, quand, au lieu de conſidérer le tiſſu cellulaire comme une éponge douée d'activité & de ſenſibilité, on regarde les vaiſſeaux ſanguins comme les ſeuls inſtrumens propres à faire ce tranſport.

Il y a pour chaque département ou chaque poche du tiſſu cellulaire, un & quelquefois pluſieurs excrétoires. L'anus & l'uretre ſont les deux voies d'excrétion naturellement ouvertes aux humeurs qui abordent & ſe dépoſent dans la portion du tiſſu cellulaire qui lie & forme l'anus, la veſſie, l'uretre, &c. L'écoulement de la matiere de ces dépôts n'eſt pas continuel; il ne ſe fait que par intervalles, & il eſt vraiſemblable qu'il ne commence que quand l'amas eſt porté au point de former embarras, & de cauſer une irritation: pour lors la nature recueille

ſes forces pour la préparer, & en procurer la ſortie. Ce travail eſt accompagné d'une ſorte d'orgaſme qu'indique une ſenſation douloureuſe, ou au moins importune, laquelle ne ceſſe que quand le foyer eſt entierement déſempli. C'eſt à cette eſpece d'effort ou de travail que doivent ſe rapporter les enrouemens, les ſerremens de poitrine, les maux de gorge, auxquels ſont ſujets les pulmoniques, & le téneſme qui précede quelquefois de pluſieurs jours des ſelles bilieuſes & critiques, & diſparoît avec elles. La dyſurie, la ſtrangurie & la rétention d'urine dépendent d'une pareille cauſe : elles doivent faire ſuppoſer un amas d'humeurs, ou du moins leur abord extraordinaire dans la portion du tiſſu cellulaire, à laquelle l'anus & l'uretre ſervent de voie excrétoire.

Cette ſuppoſition peut naturellement ſe faire pour les vieillards, leſquels ſont ſujets aux maladies catharrales, à celles entr'autres qui ont leur ſiege dans le bas-ventre & aux extrêmités inférieures, quoiqu'il ſoit vrai que la nature conſerve chez quelques-uns une pente vers les parties ſupérieures ;

ce qui tient ſans doute à cette diſpoſition organique, qui devient chez quelques individus une cauſe déterminante de l'apoplexie.

Il eſt bien difficile de détruire, & même de corriger ces ſortes d'indiſpoſitions qui ſont ſouvent accompagnées d'excrétions muqueuſes ou ſanguinolentes. La circonſtance de la vieilleſſe les rend preſque incurables : à cet âge la nature eſt rarement capable d'opérer ces grandes révolutions qui changent, ou pour mieux dire, rétabliſſent l'ordre dans les mouvemens de la nature, & détruiſent toutes les diſpoſitions vicieuſes. Le plus ſouvent tout ce que l'on peut faire de mieux, eſt de les rendre ſupportables, en empêchant, autant qu'il eſt poſſible, les humeurs de ſe porter trop abondamment vers ces excrétoires. La ſobriété eſt, pour remplir ces vues, le moyen le plus efficace que l'on puiſſe conſeiller aux vieillards affligés de ces ſortes d'incommodités. Il faut encore leur recommander de ſe prémunir contre le froid : en favoriſant ainſi la tranſpiration, les humeurs aborderont en moindre quantité dans l'endroit où ſe fait

le report de leur ſuperflu. Quand ce n'eſt pas la pierre qui occaſionne ces indiſpoſitions, elles ſont ou les ſuites de chaudes-piſſes mal guéries, ou l'effet d'une diſpoſition hémorrhoïdaire. L'exemple du malade dont j'ai parlé dans ma derniere Lettre, prouve qu'un vin tonique aiguiſé de purgatifs, peut, avec le bon régime & la ſobriété, procurer du ſoulagement aux perſonnes qui ont de ces ſortes d'indiſpoſitions. Souvent auſſi ces accidens naiſſent de la préſence d'une humeur arthritique, qui, ayant reflué ſur la veſſie, porte ſon impreſſion ſur les voies urinaires, les irrite & y excite des douleurs que l'on confond avec celles qu'occaſionne une pierre qui eſt dans la veſſie : non-ſeulement les malades éprouvent des ardeurs d'urine, des dyſuries, des ſtranguries ; ils ont encore des piſſemens de ſang : il s'y joint ſouvent l'écoulement d'une matiere muqueuſe, que l'on prendroit volontiers pour du pus. J'ai eu occaſion de voir pluſieurs malades dans cet état.

L'un entr'autres, âgé de quarante-ſix ans, éprouvoit quelquefois des dif-

ficultés d'uriner, qui étoient accompagnées de douleurs très-vives & de pissement de sang. Il rendoit par la verge des matieres puriformes, qui n'imitoient pas mal la matiere d'une gonorrhée. On craignoit qu'il n'eût la pierre. Il étoit maigre, & il avoit un fort mauvais teint. L'idée de la pierre le troubloit & l'inquiétoit beaucoup. On lui avoit proposé de se faire sonder : je le rassurai pourtant, en lui disant qu'il étoit très-rare, d'avoir la pierre à son âge ; qu'il étoit trop jeune & trop vieux pour que je crusse qu'il fût affligé de cette maladie. Je lui conseillai les demi-bains, & une infusion de graine de lin, qu'il devoit continuer long-tems. Il est bon d'observer qu'il avoit eu, un ou deux ans auparavant, un rhumatisme goutteux au bras, qui l'avoit fait beaucoup souffrir. Il étoit assez naturel d'imaginer que cette même humeur, qui lui avoit causé de si vives douleurs au bras, pouvoit, par son reflux sur la vessie, donner lieu à ses souffrances actuelles. Au moyen d'un bon régime, de la boisson susdite, & des demi-bains, le malade s'est rétabli peu-à-peu : il a

repris de l'embonpoint : il ſe porte à merveille, & il n'eſt plus queſtion de pierre.

Un autre malade a une humeur de dartres, qui quelquefois ſe déplace & & ſe porte ſur différentes parties. Il a eſſuyé pluſieurs attaques de dyſurie, & ſes difficultés d'uriner ont été accompagnées de l'écoulement d'une matiere muqueuſe un peu jaunâtre, mais dont la conſiſtance & la couleur ſont reſtées les mêmes juſqu'à la fin de la maladie. Ce malade m'a fait appeller dans ſa derniere attaque : il étoit dans la perſuaſion que ce pouvoit être une chaude-piſſe. L'inſpection de l'extrêmité de l'uretre, & la couleur de la matiere de l'écoulement me rendirent perplexe, ou, pour mieux dire, elles me perſuaderent que cet écoulement n'étoit point de nature vérolique. Je ſoupçonnai que ce pouvoit être ſon humeur de dartres qui avoit reflué ſur les voies urinaires, & fourniſſoit la matiere de l'écoulement. La maniere même de s'aſſeoir renouvelloit & augmentoit ſouvent ſes douleurs. Ce malade a été guéri en obſervant un régime adouciſſant, en buvant tous les

matins de l'eau ſucrée : ſa conſtitution ſenſible ſe révolte contre toutes les eſpeces de remedes.

On conçoit ſans doute qu'une humeur dartreuſe, qui, lorſqu'elle ſuinte, forme des croutes à la peau, & des eſpeces d'ulceres cutanés, peut ſuinter de même de la ſurface des conduits urinaires, & former la matiere de l'écoulement, tel qu'il s'eſt préſenté chez les deux malades dont il vient d'être queſtion. Il eſt bon d'obſerver que le malade exigea de la femme dont il avoit joui des embraſſemens, qu'elle ſe laiſſât viſiter : elle ſe trouva parfaitement ſaine.

J'ai rapporté ce fait au Docteur Preval, qui a des connoiſſances très-préciſes ſur tout ce qui a du rapport à toutes les eſpeces d'écoulemens qui ſe font par les voies urinaires ; ſa réponſe a été qu'il n'étoit pas rare d'en rencontrer qui n'avoient rien de virulent. L'état de l'extrêmité du conduit urinaire, la conſiſtance & la couleur de la matiere lui ſervent de bouſſole pour diſtinguer le vrai caractere de ces ſortes d'écoulemens.

J'ai vû par occaſion un troiſieme

malade, dont la vessie est actuellement souffrante : il a, du côté de la prostate, une dureté qui doit attirer dans ces parties tout l'effort de la nature, & occasionner toutes les douleurs qu'il y a ressenties : il ne peut souffrir le cahotement de la voiture ; il a pissé du sang : il a eu des difficultés d'uriner, & il a rendu par la verge des matieres puriformes & glaireuses. Il a été sujet aux hémorrhoïdes & à des douleurs qui occupoient tantôt la tête, tantôt les bras, les reins : il vient d'avoir une attaque de rhumatisme goutteux au bras droit, pendant laquelle sa vessie a été soulagée : il n'y ressentoit plus de douleur ; mais les douleurs s'y sont renouvellées à mesure qu'elles ont quitté le bras. On ne peut guère espérer la cessation de tous ces accidens, avant l'entiere résolution de la tumeur ; car elle fait dans l'endroit où elle est, la fonction d'une épine ou d'un corps étranger, dont la nature s'inquiete, & qui fait dériver vers ces parties, & les humeurs & le courant des oscillations. Un cautere peut être utile dans ces cas-là : il attire & procure la sor-

tie de l'espece d'humeur, qui, par sa présence, irrite, importune & cause tant de ravages. Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE XXXII.

Quelle considération mérite l'opinion des Anciens, qui font dépendre de l'intempérie du foie les dartres & autres maladies de la peau.

Vous vous plaignez d'avoir eu beaucoup de demangeaisons ce dernier hiver, en remarquant toutefois que, quoique demangé par tout le corps, vous n'apperceviez des boutons que dans quelques parties : & vous croyez que ceux qui ne paroissoient pas, étoient restés entre cuir & chair. Vous me priez de vous expliquer pourquoi vous avez assez souvent de ces demangeaisons l'hiver, tandis que votre peau reste saine & nette les autres saisons de l'année.

Il me paroît, Monsieur, que vous n'avez pas observé toutes les circonstances qui ont accompagné vos de-

mangeaiſons : n'eſt-il pas vrai qu'elles ont augmenté lors du grand froid excité par la gelée qui a été très-forte, & a duré long-tems ? J'ai quelquefois de ces demangeaiſons ; mais les boutons qu'elles accompagnent ſe multiplient ſingulierement vers la fin du froid, au tems du dégele. C'eſt une incommodité à laquelle ſont ſujettes beaucoup de perſonnes, & notamment les vieillards ; mais l'on doit obſerver, par rapport à ceux-ci, qu'elle devient une maladie qui leur eſt propre. Cette remarque n'avoit pas échappé à Hippocrate. Vous pouvez voir, dans la notice qu'il a donnée des maladies propres à la vieilleſſe, qu'il y comprend les demangeaiſons importunes.

Les demangeaiſons qui vous incommodent, & celles de la vieilleſſe ne naîtroient-elles pas de la même cauſe ? Ne dériveroient-elles pas de la même ſource ? La vieilleſſe eſt l'hiver de la vie, & malheureuſement les perſonnes qui ont atteint ce période, n'ont plus l'eſpérance de le voir remplacé par le printems de l'âge. Ils n'éprouvent plus les douces influences de cette ſaiſon qui vivifie tout. La peau, qui a perdu

ſa ſoupleſſe, & n'a plus la même vie, reſte engourdie : elle n'a plus la même activité ; & la matiere des petits amas, des petits dépôts d'humeurs dont elle eſt le ſiege, ne pouvant pas ſe mûrir faute d'une chaleur & d'une action ſuffiſante de la part de cet organe, ne s'évacue pas ; d'où naît la continuité des demangeaiſons chez quelques vieillards. Il n'en eſt pas ainſi par rapport aux demangeaiſons qui naiſſent de l'âpreté du froid. Comme l'action de la peau n'eſt que ſuſpendue, & non pas à demi-éteinte, elles diſparoiſſent auſſitôt que la nature, ceſſant d'être contrainte, recouvre la liberté de ſes mouvemens. À la premiere impreſſion d'une chaleur douce, chaque partie s'érige, s'agite & ſe met en mouvement. Les humeurs ſe gonflent ; les eſprits s'exaltent & s'échauffent : il arrive aux humeurs de notre corps ce qui s'obſerve dans la liqueur exprimée du raiſin : le moût ſe convertit en une liqueur vineuſe : toutes les parties qui n'entrent pas eſſentiellement dans la compoſition du vin, ſont portées ſous la forme d'écume à la ſurface, où elles forment une croûte aſſez épaiſſe ; & ſi on laiſſe

le bondon ouvert, le vin, en bouillonnant, repouſſe & jette au-dehors cette écume, en exhalant une odeur dont l'impreſſion ſur l'odorat eſt ſi forte, que quelquefois les perſonnes qui la reçoivent s'en trouvent mal. On ne ſouffre qu'avec peine l'odeur des ſueurs qui terminent preſque toutes les maladies, & ſur-tout les printanieres. Elles ont un caractere d'acidité, qui frappe ſingulierement & de la maniere la plus vive ; & quand elles ſont critiques, elles ſont graſſes & collantes.

Le ſerrement de la peau & ſa ſécheresse, l'un occaſionné par le froid, l'autre par la vieilleſſe, paroiſſent donc être la cauſe de ces demangeaiſons dont vous êtes ſouvent incommodé, & qui deviennent une eſpece de maladie habituelle pour quelques vieillards : elles dépendent de la ſtagnation de l'humeur de la tranſpiration, qui, ne pouvant s'évacuer, faute d'une iſſue facile par la peau qui ſe trouve bouchée, s'arrête entre les lames du tiſſu cellulaire ſous l'épiderme, où elle forme des petits boutons : ces ſortes d'éruptions ſont même ſouvent

utiles ; elles préviennent & remplacent d'autres maladies plus dangereuſes, que peut occaſionner & qu'occaſionne ſouvent le reflux de la tranſpiration ; telles ſont les coliques, les rhumes de poitrine & les fievres catharrales. La matiere de la tranſpiration, plus étendue & plus éparpillée chez les vieillards, ne forme pas ces dépôts ou ces flux muqueux, qui, en s'établiſſant dans diverſes parties, font naître chez les uns la dyſurie, la ſtrangurie, chez les autres la pierre, chez quelques-uns les attaques d'aſthme, chez quelques autres la goutte & la ſurdité.

La matiere de la tranſpiration eſt une humeur excrémentitielle : ſi, en refluant ſur quelque partie, elle y reſte dépoſée, elle s'y accumule, elle y forme embarras : de cette maniere elle gêne le mouvement & l'action de l'organe ſur lequel elle a reflué. Les catharres ſur la poitrine, ſur la gorge & ſur les ſinus qui conſtituent l'arriere-bouche, en ſont des exemples bien frappans. Quand le catharre occupe la tête, ſouvent il arrive que pluſieurs ſens ſe trouvent émouſſés à la fois : l'ouïe devient difficile ; les

odeurs ne font plus que peu d'impreffion fur le nez, organe de l'odorat: on a peine à les diftinguer : les yeux font larmoyans ; la vue eft troublée: les narines devenues rouges & gonflées font quelquefois écorchées par l'humeur qui en découle.

C'eft non-feulement par fa maffe & l'embarras qu'elle occafionne, que l'humeur de la tranfpiration donne naiffance à ces divers accidens ; ils naiffent encore de fon acrimonie; car, outre que, comme excrément, elle eft chargée des impuretés & des portions âcres du fang, elle contracte de l'acrimonie lorfqu'elle féjourne & qu'elle eft arrêtée dans les lames du tiffu cellulaire : c'eft par ce double effet que, lorfqu'elle reflue fur les parties intérieures, elle occafionne des diarrhées & des dyffenteries, des vomiffemens, des toux violentes, & des ardeurs de poitrine : c'eft ainfi qu'elle eft propre à augmenter la rougeur & l'ardeur des dartres, & à les faire renaître quand elles font éteintes ; auffi s'enflamment-elles vivement l'hiver, tems auquel la tranfpiration

eſt moins abondante, & où elle ſe ſupprime aſſez facilement.

L'on peut donc croire, comme vous le voyez, Monſieur, que les demangeaiſons naiſſent d'une diſpoſition âcre de nos humeurs, laquelle peut être cauſée, ou du moins augmentée par le reflux de la matiere de la tranſpiration, dont l'excrétion ſert à la dépuration du ſang. Cette idée eſt fondée ſur ce que, dans les différens âges qui précedent la vieilleſſe, l'on en eſt principalement incommodé pendant l'hiver, & qu'elles forment une maladie propre à la vieilleſſe. Il eſt pourtant vrai de dire auſſi qu'il y a des boutons, des éruptions cutanées qui ont une autre ſource que la ſuppreſſion de la tranſpiration : telles ſont les éruptions partielles, comme les dartres & ces gros boutons qui s'élevent ſur le viſage, & en déparent la peau.

Les Anciens étoient dans l'opinion qu'ils ſont le fruit d'une bile âcre qui ſe mêle au ſang, & qu'ils naiſſent de l'intempérie du foie : ce ſentiment des Anciens ne me paroît pas deſtitué de

fondement. Les taches pourpreuſes de la peau ſont ſouvent l'effet d'un engorgement gangreneux, qui s'eſt formé dans les entrailles ; comme ſouvent auſſi elles ne dépendent que de la mauvaiſe conſtitution du ſang ; & l'on peut croire que, ſi quelques-uns des malades chez qui elles font éruption, guériſſent, ce ne peut être que dans ce dernier cas ; car elles ſont alors une eſpece de criſe. L'état des entrailles influe donc ſur celui de la peau, & cette influence tient à la correſpondance qu'ont entr'elles les parties internes & externes : ainſi quelques éruptions naiſſent de l'indiſpoſition des entrailles, comme il en eſt d'autres qui ne proviennent que du reflux de la tranſpiration, & de ſon dépôt dans les lames du tiſſu muqueux à la ſurface du corps, & de la tache acrimonieuſe qu'elle imprime aux humeurs.

Les Anciens étoient-ils fondés à n'accuſer que le vice du foie, & à rapporter ces exanthêmes au mêlange d'une bile acrimonieuſe ? Ils avoient ſur les loix de l'économie animale une doctrine bien différente de celle des Modernes. Le foie, dans leur ſyſtême,

jouoit le premier rôle dans toutes les révolutions de la machine. Ils le consi-déroient comme le principal organe de la sanguification. Les sucs exprimés des alimens, avoient besoin de l'action des divers organes pour se revêtir du caractere sanguin; ils ne s'animalisoient que par le mêlange des levains qui se conservent & se regénerent dans chacun des visceres: mais le foie, qui les surpâsse tous par son volume, & jette dans toute la masse des entrailles des racines, dont l'effet est de pomper & d'attirer ces divers fermens; le foie, dont la couleur n'imite pas mal celle d'une masse de sang coagulée; le foie enfin, qui, par sa situation & ses différens canaux, ne peut qu'avoir une grande influence sur la digestion & sur les grandes opérations de la nature, avoit paru aux Anciens être la fabrique du sang & la source de la plupart des maladies.

L'opinion des Anciens sur l'action du foie tire un nouvel appui des phénomenes qui s'observent pendant le cours des maladies, où la nature entre en voie de coction, & qui ont une heureuse issue. Les hypochondres & la

la région épigaſtrique ſe gonflent & ſe tendent à proportion du travail de la nature : il arrive même aſſez ſouvent que les malades éprouvent dans la région du foie une ſenſation douloureuſe, qui paroît n'être que l'effet de la tenſion qui naît dans cet organe à l'occaſion de ſon travail, & de l'orgaſme qui l'accompagne : il gêne, en s'épanouiſſant, l'action du diaphragme qu'il repouſſe en en-haut : il précipite la reſpiration, la rend moins libre, & force le malade à pouſſer de profonds ſoupirs. Une fois que le travail eſt bien établi dans le foie, le mouvement ſe propage & s'étend à toute la maſſe des entrailles ; car tout le bas-ventre ſe bouffe, ſe tend & ſe gonfle extraordinairement : il ſemble que, comme un Monarque, il exerce ſon empire ſur tous les autres organes du ventre ; qu'il les force à une contribution d'action, dont il eſt chargé de diriger l'emploi.

La matiere critique des évacuations qui terminent les maladies, porte l'empreinte de l'action du foie : elle eſt jaune ; elle paroît un mêlange de la bile avec une matiere muqueuſe :

mais comme toutes les maladies, même les exanthématiques, ne peuvent être guéries que lorsqu'il survient l'évacuation d'une pareille matiere, les anciens Médecins qui paroissent avoir été meilleurs Observateurs que les Modernes, ont été fondés à attribuer la plupart des maladies à l'intempérie du froid, & au mêlange d'une bile acrimonieuse. Il n'est pas rare de voir des malades affligés de la jaunisse avoir des boutons; ce qui peut faire un nouveau motif de croire que les exanthemes naissent d'une mauvaise disposition du foie.

Il est de fait que la plupart des maladies n'ont d'autres causes que l'embarras des entrailles; & cet embarras naît de leur empâtement: il se forme d'une surabondance de sucs gélatineux, séreux & sanguins, qui inondent, imbibent & remplissent les lames du mézentere, de l'épiploon, du péritoine; les membranes qui enveloppent le foie, la rate, les reins, les intestins, & les différentes branches de la veine-porte. Une fluxion sur les gencives & le coriza nous fournissent une image de cet empâtement, tant

par rapport à ſa nature, que par rapport aux effets qu'il produit. La fluxion ſuſpend l'action, & diminue la ſenſibilité des parties qu'elle occupe, & ces parties ne ſe débarraſſent des humeurs qui les inondent & les empâtent, que lorſque, conſervant de l'énergie, elles recueillent leur force, & entrent dans une ſorte d'orgaſme. Ce travail donne de la chaleur, il favoriſe & amene la maturation & l'évacuation de la matiere qui forme l'embarras.

La membrane pituitaire qui tapiſſe le nez, les ſinus & l'arriere-bouche, eſt ſingulierement affectée dans les fluxions : ſon état d'effort & de gêne eſt marqué par le gonflement des narines par l'écoulement d'une matiere ſéreuſe que l'on mouche avec grande abondance. L'uſage des amigdales & de la membrane du nez ne feroit-il pas comparable à celui du foie & des inteſtins ? Ne ſeroient-ils pas deſtinés à ſervir d'organe excrétoire, les derniers à la maſſe des entrailles, les deux autres au grand ſac cellulaire qui forme & lie les différentes parties de la tête ? La ſenſibilité augmente dans ces divers organes au

tems de l'appareil excrétoire. On éprouve un léger ſentiment de douleur dans la gorge & à la tête, quand il ſe prépare une évacuation de la matiere des crachats & de la morve.

Souvent, quand les humeurs qui infiltrent & empâtent le ſac cellulaire de la tête, y ſéjournent trop long-tems, ſoit parce que quelque effort de la nature s'oppoſe au développement de l'action de ces parties, ſoit que la force de l'infiltration en diminue le reſſort, ſoit enfin parce qu'une cauſe irritante, comme une dent cariée, y attire & y fixe le flot des humeurs : quand les humeurs, dis-je, ſéjournent trop long-tems dans le tiſſu cellulaire de la tête, les joues, les gencives reſtent enflées : il ſurvient auſſi quelquefois une tuméfaction des glandes de la tête, laquelle s'obſerve principalement chez les enfans : ceux-ci ſont encore ſujets à avoir les yeux chaſſieux, la levre ſupérieure, & le bord des narines rouges & gonflés avec des écoulemens ſéreux aux environs des oreilles.

En conſidérant donc cet état de la tête comme une image de l'empâte-

ment des entrailles, on trouve l'explication de beaucoup de phénomenes, ſur leſquels la théorie des acrimonies ne fournit aucunes lumieres. On devine pourquoi la plupart des maladies, même les exanthématiques, ſe guériſſent toujours par des évacuations bilieuſes. On ſoupçonne comment les boutons & les dartres peuvent dépendre des entrailles: ils ſont comparables à ces écoulemens ſéreux, à ces gonflemens des levres, à ces rougeurs des narines qui s'obſervent chez les enfans & les autres perſonnes dont le ſac cellulaire de la tête ſe trouve empâté & imbibé d'une ſurabondance d'humeurs. Ces écoulemens empêchent les progrès, & préviennent l'augmentation de l'empâtement des entrailles : c'eſt ce qui les rend utiles : ils paroiſſent dépendre de l'action des organes, qui conſervent aſſez de force pour repouſſer la ſurcharge, mais qui n'ont pas aſſez d'énergie pour mûrir & évacuer toute la matiere de l'empâtement.

L'art a imaginé, pour fixer & déterminer ces écoulemens, les veſſicatoires, les ſetons, &c. Ce ſont autant

d'égoûts pour le ſuperflu des humeurs qui, en ſe portant ſur les différens organes, occaſionne ſouvent des accidens très-graves. On conçoit aiſément qu'il ſeroit très-dangereux de ſupprimer un cautere une fois qu'il eſt établi ; car, tant que le fond matériel qui forme l'embarras, & fournit à l'écoulement, ſubſiſte, la ſource ne peut pas tarir : pour le détruire, il faut un effort général ; il faut le concours de l'action de tous les organes. C'eſt la fievre qui en eſt le ſouverain remede. En mûriſſant la matiere de l'empâtement, & en procurant ſon évacuation, elle opere la révolution néceſſaire & préalable à la guériſon de ces ſortes de maladies : mais ne ſeroit-il pas dangereux de chercher à l'exciter chez les vieillards ? Ces eſſais pourroient bien être funeſtes à des malades nés avec des conſtitutions foibles & délicates. Le ſublime de la ſcience du Médecin ſeroit de pouvoir diſtinguer les malades en état de ſoutenir la violence de pareilles ſecouſſes, & ſur leſquels ces eſſais pourroient ſe faire ſans riſque. Je ne ferai pas cette Lettre plus longue. Je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE XXXIII.

Des dartres.

Vous m'embarraſſez beaucoup, Monſieur, par la queſtion que vous me faites. Un Traité des dartres eſt un ouvrage difficile : ce que la plupart des Anciens en ont écrit, eſt bien ſuccinct, & ne fournit pas de grandes lumieres. Je me trouverai réduit à tirer de mon propre fonds tout ce que je vous en dirai. Ce qui vous a conduit à me faire cette queſtion, c'eſt peut-être l'idée que vous avez conçue que les demangeaiſons, auxquelles ſont ſujets les vieillards, pourroient bien tenir un peu du caractere dartreux. Il ſembleroit au premier coup d'œil, que les différentes maladies de la peau dépendent du même principe, & que leur différence naîtroit du plus ou moins d'énergie de la cauſe qui les produit.

Les dartres, conſidérées comme une maladie de la vieilleſſe, paroiſſent encore avoir du rapport avec quelques

maladies propres à cet âge. Quand l'humeur dartreuſe, par exemple, ſe porte ſur la veſſie, elle fait naître des accidens qui peuvent faire ſoupçonner l'exiſtence d'une pierre dans cet organe : tels ſont la dyſurie, la ſtrangurie & le piſſement de ſang. Comme il eſt encore vrai que la goutte attaque ſouvent les perſonnes ſujettes aux dartres, ne ſeroit-on pas tenté de conſidérer l'humeur de la goutte & celle des dartres comme analogues l'une à l'autre, & comme ayant la même nature. Je vais vous rapporter l'obſervation d'un homme, qui peut devenir un ſujet de méditations pour tous les Médecins.

Un homme né aſſez fort, aſſez robuſte pour avoir de grandes paſſions, & aſſez riche pour avoir des fantaiſies, & pour pouvoir les ſatisfaire, s'étoit livré aux exercices les plus violens. Il aimoit paſſionnément la chaſſe : quand il s'en procuroit le plaiſir, (ce qui arrivoit preſque tous les jours), il y mettoit une ardeur qui tenoit de la fureur : depuis le moment où l'on donnoit la meute juſqu'à l'alalie, il étoit dans une agitation ex-

traordinaire ; il n'étoit plus à lui ; rien ne pouvoit l'empêcher de se procurer ce plaisir : il bravoit le chaud, le froid, la pluie, le vent : mais malheureusement ce goût excessif pour la chasse n'étoit pas exclusif chez lui ; il en avoit d'autres encore qu'il satisfaisoit avec la même immodération; ce qui a beaucoup contribué à abréger ses jours. Il résista à toutes ces causes de dépérissement jusqu'à cinquante & un an. Cet âge fut l'époque où commencerent ses infirmités : il est vrai qu'il avoit déjà eu quelques fausses attaques de goutte ; mais elles étoient si légeres, qu'on pourroit plutôt les considérer comme les effets de l'imprudence qu'il avoit eue chaque fois de rester trop long-tems exposé à de grosses pluies qui l'avoient traversé, & percé jusqu'à la peau, & avoient rempli d'eau ses bottes. Il avoit encore la mauvaise habitude de rester, quoique tout en sueur, à la curée par des tems froids & pluvieux.

Les premiers signes de son dépérissement furent des demangeaisons aux bourses, qui l'incommodoient beaucoup ; la maigreur du corps, &

l'affaissement du visage, dont la couleur étoit plus jaune & moins animée. Malgré les représentations que je lui fis sur la nécessité de changer son genre de vie, en l'avertissant que s'il continuoit le même, il mourroit, dans le cas où il seroit attaqué d'une maladie vive; malgré mes représentations, dis-je, il continua de chasser avec fureur; il se livra sans aucune réserve à tous ses goûts. Aux approches de l'hiver, tems auquel sa maigreur étoit extrême, & ses forces sensiblement diminuées, ils ressentit aux fesses de fortes demangeaisons, qui furent suivies de l'apparition d'une dartre, qui occupoit un espace assez large, suintoit dans quelques endroits, étoit rouge, & s'en alloit en écailles & en farine dans d'autres. Il reconnut pour lors l'utilité de mes conseils: il prit des bains, fit usage du lait, observa un régime exact & doux, & il se réduisit à un exercice modéré. Je lui conseillai pour remede une infusion de scabieuse, avec l'usage de la liqueur fondante de Préval, espece de préparation mercurielle, que j'avois éprouvée efficace contre les dartres.

Ce remede, le régime & la vie tranquille opérerent merveilleusement : son teint s'éclaircit & s'anima : il reprit des forces & de l'embonpoint. La dartre s'effaça enfin, après avoir reparu & disparu à plusieurs reprises. C'étoit presque toujours l'action du froid qui la faisoit reparoître. Un jour qu'il s'étoit exposé à un froid humide, il eut un catharre, & la dartre s'enflamma de nouveau ; mais elle disparut avec le catharre. Au mois de Mars il étoit à-peu-près dans son état naturel : il n'étoit plus question de dartres.

Je me servis de son rétablissement pour lui prouver combien une vie douce & tranquille lui devenoit nécessaire pour la conservation de sa santé. Je lui fis prévoir les suites d'une nouvelle bourasque, & j'insistai singulierement sur le danger de rester exposé au froid & à la pluie, ayant fort chaud. Je tâchai de lui persuader qu'une nouvelle maladie, de l'espece de celle qu'il avoit eue, seroit plus opiniâtre que la premiere, & qu'elle deviendroit incurable. Mes raisons ne firent pas d'impression : il céda à son

penchant qui l'entraînoit vers la chaſſe : il ſe conduiſit comme auparavant. A la ſixieme chaſſe qu'il fit, il reparut quelques taches dartreuſes ſur différentes parties de ſon corps. A chaque chaſſe elles ſe multiplierent au point, que tout ſon corps en fut recouvert : ces taches dégénérerent en croûtes, & formerent une eſpece d'éruption critique. Il devint d'une maigreur extrême : il éprouva pendant quelques jours un froid ſi exceſſif, qu'il pouvoit à-peine ſe réchauffer à un feu de cheminée le plus vif. Peu-à-peu les croûtes ſe deſſécherent, & ſon corps ſe nettoya. Cette maladie ſe termina par un accès de goutte aux deux pieds. Un régime doux, ſoutenu de la force de ſon tempérament, le ſauva de cette nouvelle attaque : il reprit des forces & un peu d'embonpoint : il lui reſta cependant quelques taches dartreuſes. Je lui fis de nouvelles exhortations pour l'engager à ſuivre un régime doux, & à éviter les exercices violens, ſur-tout dans les tems exceſſivement chauds, froids & pluvieux. Il eut l'air d'écouter mes raiſons ; mais il ne ſuivit pas mes conſeils : il de-

vint la victime des promesses d'un Charlatan, qui le flatta de l'espoir de lui conserver la vie & la santé, pourvu qu'il fît usage de ses remedes. Il ne craignit plus l'usage des topiques pour faire rentrer ses dartres, sans doute parce que le Charlatan lui avoit persuadé qu'un beaume d'acier qu'il lui faisoit prendre, mettroit son sang & ses organes en état de résister à l'action du levain dartreux. Il chassa pendant les chaleurs les plus fortes & pendant les pluies les plus abondantes, malgré les brouillards les plus épais. Il ne craignoit plus de s'épuiser ni de se dessécher le sang. Il auroit pourtant dû reconnoître combien les promesses du Charlatan étoient illusoires; car il maigrissoit à vue d'œil. On l'en avertit, mais inutilement. Enfin, ayant été saisi par le froid dans un moment où il avoit très-chaud, il eut un catharre qui le conduisit au tombeau dans l'espace d'onze jours. A l'ouverture du corps, on trouva l'estomac & le foie gangrenés & déchirés. Tout le poumon étoit infiltré d'une humeur qui ruisseloit de toutes ses parties, quand on l'ouvroit; il n'avoit presque plus

de sang: tout son corps jusqu'à l'épiploon étoit desséché : la peau touchoit, pour ainsi dire, les os.

Je ne dois pas laisser ignorer quelle fut ma réponse, quand il me demanda sur quel fondement j'établissois ma prédiction d'une mort certaine, en cas d'une attaque vive; par un exercice violent, lui dis-je, vos organes se trouveront fatigués, tiraillés, meurtris & usés au point, qu'ils perdront toute leur énergie : ils ne suffiront plus au travail de la coction, sans laquelle nulle maladie ne peut être guérie; & votre sang épuisé & dépouillé de la partie muqueuse & gélatineuse, ne pourra plus fournir la matiere propre à la coction : il ne la fournira pas en assez grande quantité pour invisquer & envelopper les parties excrémentitielles & les miasmes morbifiques. L'événement confirma bien ce que je lui avois annoncé : il ne rendit pendant sa maladie que deux crachats d'une matiere susceptible de coction. La force vitale s'étoit exercée sur l'un de ces crachats : la moitié avoit le caractere de la vraie matiere de coction.

L'histoire de ce malade ne semble-

t-elle pas confirmer l'opinion de Duret, qui fait dépendre la phtiſie, l'hydropiſie, la goutte, &c. du reflux de l'humeur mélancolique ſur les parties où chacune de ces maladies a ſon ſiege? J'avois établi dans mon Traité des principaux objéts de Médecine, que la mélancholie étoit la ſource de toutes nos maladies, tant aiguës que chroniques. Quand on conſidere encore que les dartres & la goutte ſe remplacent quelquefois dans le même individu, on eſt bien tenté d'admettre l'idée de Duret, qui les fait dépendre d'une même cauſe. Cependant toutes ces maladies ont un fonds de caractere, une certaine allure qui les différencient. La goutte affecte conſtamment les articulations, de même que la peau eſt le ſiege ordinaire des dartres, qu'on ne doit pas confondre avec les autres maladies exanthématiques, qui ont chacune leur ſigne pathognomonique.

Quelques Modernes qui ont traité des dartres, en ont admis différentes eſpeces dépendantes des différens virus, ſavoir, le ſcorbutique & le vérolique. Il eſt bien vrai que la vérole

produit quelquefois des taches & des puſtules ; mais ces taches & ces puſtules different eſſentiellement d'une éruption dartreuſe par leur forme, leur couleur, la maniere dont elles s'élevent ou s'enfoncent dans la peau. L'on en peut dire autant des exanthemes qui proviennent du ſcorbut. L'œil exercé à voir ces différentes éruptions, ne peut guère s'y méprendre ; ce qui pourroit pourtant avoir induit en erreur les Médecins qui les ont confondues, c'eſt que les dartres cedent ſouvent à l'uſage des remedes anti-vénériens & anti-ſcorbutiques.

Il faut eſpérer qu'ils ne tomberont pas dans cette erreur, quand ils réfléchiront qu'il n'y a pas de remedes vraiment altérans, ni de ſpécifiques eſſentiellement efficaces contre une ſeule maladie ; que par conſéquent les remedes anti-vénériens & anti-ſcorbutiques peuvent guérir auſſi diverſes autres eſpeces de maladie. Ils ſe convaincront de cette vérité, quand ils voudront ſe donner la peine d'obſerver la marche des maladies, & être attentifs ſur-tout à la maniere dont elles ſe terminent : elles ne ſont com-

plettement guéries, que quand il survient l'évacuation d'une matiere jaune de consistance de purée, laquelle suppose un travail de coction. Ce travail est le but que doit avoir en vue le Médecin qui se propose de faire usage des remedes spécifiques. C'est en réveillant la sensibilité vitale, c'est en stimulant, c'est en excitant l'action des organes du ventre, que le quinquina détruit le frisson des fievres intermittentes, & en arrête les accès : ce spécifique produit son effet en changeant une fievre d'accès en une petite fievre continue. La preuve qu'on en peut donner, c'est que le pouls reste constamment fiévreux, quoique les accès soient suspendus ; je dis suspendus, parce que, si on cesse de donner le quinquina avant qu'il soit arrivé une évacuation critique, les malades sont exposés à la récidive de cette fievre. Il en est à-peu-près de même du traitement de la vérole, qui demande en général plus d'attention & de connoissances que n'en ont beaucoup de gens qui se mêlent de guérir les malades entichés du mal vénérien.

La plupart des Médecins, quand ils

emploient des remedes altérans ou des ſpécifiques, purgent pendant le traitement des maladies, les uns tous les huit jours, les autres tous les quinze jours, & ils purgent dans l'intention d'évacuer les humeurs qui ont été fondues par l'effet des remedes : ils ne ſont donc pas bien perſuadés que les remedes altérans ne produiſent leur effet, qu'en changeant la conſtitution des humeurs ou des ſolides, en rendant alkaline, par exemple, la conſtitution du ſang, qui tournoit à l'acide, ou en atténuant une humeur qui étoit trop épaiſſie, *& vice versâ*; ou bien en amolliſſant les fibres qui étoient trop roides, trop tendues; ou en roidiſſant celles qui étoient trop relâchées. Il eſt bien certain que cette méthode de purger *per epicriſim*, eſt contraire à l'idée qu'ils ſe forment de l'action des remedes altérans; mais l'on peut croire qu'ils n'ont adopté l'uſage des purgatifs, que parce qu'ils ont obſervé que les maladies n'étoient parfaitement guéries, que quand il ſurvenoit l'évacuation de cette matiere bilieuſe dont il a été queſtion.

Il eſt vrai que l'uſage des remedes

ſpécifiques ou des altérans, & le bon régime favoriſent, dans des tems plus ou moins longs, la maturation ou le travail de cette matiere jaune. La nature, aiguillonnée par l'action de ces remedes, ſuit la loi des ſeptenaires pour completter ce travail, comme dans les maladies aiguës; du moins ai-je remarqué que les malades à qui j'ai fait prendre la liqueur fondante de Préval, ont commencé à avoir des évacuations plus ou moins bilieuſes, les uns au bout de quatorze jours, les autres après vingt-un jours: beaucoup les avoient eues plus tard. Ce que j'ai obſervé de la liqueur fondante, les Médecins l'avoient obſervé de l'uſage du mercure, des anti-ſcorbutiques & du quinquina: ils ont voulu faire, par imitation, ce que la nature avoit fait d'elle-même: ils ont eſſayé de procurer la ſortie des humeurs fondues; mais, pour imiter parfaitement la nature, ils ne devroient purger que dans les tems qu'elle a fixés pour ces débordemens ou évacuations: or, ce doit être une choſe bien difficile; car elle n'a rien de réglé à cet égard. Il faut ſuivre ſon malade avec bien de

l'exactitude, & être bien attentif pour ſaiſir les ſignes qui indiquent que la nature médite d'évacuer la matiere qu'elle a préparée.

J'ai conſtamment obſervé que l'action des remedes eſt plus prompte au commencement du traitement des maladies qu'à la fin. Il eſt ſouvent arrivé que les premieres évacuations bilieuſes s'étant faites au bout de vingt-un jours, il a fallu attendre des mois entiers celle qui devoit achever la guériſon.

On s'écarte donc de la marche de la nature, quand on admet la méthode de purger tous les huit ou quinze jours. On borne trop la durée du tems que la nature emploie ordinairement à faire ces ſortes de préparations; car il eſt peu de maladies qui ſe jugent dans l'eſpace d'un ſeptenaire: il en faut ordinairement trois pour juger les maladies aiguës humorales, elles qui ont la marche la plus franche & la moins embarraſſée. Je vous ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE XXXIV.

Pourquoi les remedes agiſſent plus promptement au commencement de leur traitement qu'à la fin.

Vous voulez en ſavoir, Monſieur, plus que je ne puis vous en dire. Comment pourrois-je deviner la cauſe pour laquelle un remede paroît agir plus efficacement au commencement du traitement d'une maladie, que vers la fin? Il faudroit avoir une profonde connoiſſance de la maniere d'agir des remedes, pour pouvoir répondre à votre queſtion. Je vous donnerai mes conjectures. J'eſpere que c'en ſera aſſez pour ſatisfaire votre curioſité.

Il eſt de fait, Monſieur, que beaucoup de maladies éludent l'action des remedes les plus efficaces, de leurs ſpécifiques en un mot, lorſqu'on entreprend de les guérir trop-tôt. L'on en doit conclure que les maladies ont une marche à ſuivre; qu'elles ont des nuances par où elles paſſent, & qu'elles

doivent enfin parvenir à un certain degré de maturité, avant de céder à l'action des remedes que l'expérience a démontrés les plus efficaces. L'axiôme, *principiis obſta*, n'eſt donc pas applicable à l'uſage des remedes par rapport à la guériſon des maladies. Je prendrai pour exemple une maladie très-commune, qui, en général, n'eſt pas dangereuſe ; c'eſt le catharre. Tout le monde ſait que les ſueurs ſont d'une merveilleuſe efficacité contre cette derniere incommodité. On fera pourtant de vains efforts pour provoquer la ſueur, ſi la matiere, qui doit être évacuée, n'eſt pas au point de maturité que la nature exige ; & ſuppoſé qu'on pût parvenir à exciter la ſueur, elle ne ſeroit pas critique.

Le quinquina n'eſt vraiment efficace dans les fievres intermittentes, qu'après un certain nombre d'accès : il ſeroit même dangereux de le faire prendre avant le ſeptieme accès d'une fievre tierce. On peut arrêter la fievre, mais on ne la guérit pas ; on la rend au contraire plus opiniâtre, ou bien l'on fait naître d'autres accidens bien plus graves que la fievre

même. Quel eſt le Médecin aſſez téméraire pour étouffer ; ſi la choſe étoit en ſon pouvoir, le travail qui prépare & amene les douleurs aiguës de la goutte ? Les ſternutatoires ne ſont utiles dans les rhumes du cerveau, ou dans les coups reçus à la tête, que quand les ſuppurations vraies ou fauſſes ſont bien mûres : ils font le même bien qu'un purgatif, qui quelquefois devient néceſſaire pour réveiller l'action de l'organe excrétoire : ils procurent une excrétion abondante de la matiere purulente ou puriforme, qui, en ſe mûriſſant dans les ſinus, a excité des peſanteurs & des douleurs de tête.

L'expérience m'a bien convaincu qu'il y avoit des circonſtances où la nature avoit beſoin d'être aiguillonnée par l'action d'un purgatif, pour qu'elle pût ſe débarraſſer de l'humeur qu'elle a travaillée ſourdement, & mûrie lentement. Un vieillard âgé de ſoixante & dix-huit ans m'a fourni occaſion de l'obſerver. Lorſque je fus appellé pour le voir, je le trouvai fort accablé : la veille il pouvoit à peine ſe ſoutenir : il étoit aſſoupi :

il avoit la tête pesante : il étoit sans fievre : comme il avoit de la propension à la sueur, je lui conseillai une légere infusion de fleurs de sureau, & des lavemens pour prendre au bout de quelques heures. Les lavemens lui firent rendre de la bile. Il dormit mal pendant plusieurs nuits de suite, & il ne fut rétabli qu'après avoir été purgé. La matiere de ses selles étoit une vraie purée très-jaune.

Comme j'ai fait beaucoup usage de la liqueur de Préval pour le traitement des maladies vénériennes, je rapporterai de ses effets ce qui peut contribuer à éclaircir la question présente. Cette liqueur agit d'autant plus efficacement, que les accidens de cette maladie sont plus graves. Je l'ai observé constamment, & l'histoire du malade qui fait le sujet de l'observation suivante, en fait foi. Quand je fus appellé pour le voir, il avoit les bords de l'anus & les bourses couverts d'excroissances véroliques, que l'on avoit prises pour des dartres. Il étoit tourmenté depuis trois mois de douleurs de tête cruelles, qui se réveilloient la nuit, & l'empêchoient de dormir : elles

elles sembloient partir, ces douleurs, d'une tumeur ovale de la longueur d'un pouce & demi. Je le confiai aux soins de M. de Préval : après six jours d'usage de sa liqueur, les douleurs occasionnées par les excroissances de l'anus s'étoient amorties; mais celles de la tête sembloient augmenter. La tumeur, qui s'étoit fort élargie pendant cet intervalle, disparut entierement le neuf, après un redoublement de douleurs qui désespéroient le malade : son teint s'animoit & devenoit vermeil à proportion qu'il faisoit usage de la liqueur. Au bout de quinze jours il avoit repris beaucoup d'embonpoint. Je cessai de le voir à cette époque. Il a été bien guéri : je le conclus des remercimens qu'il m'a fait faire, plus d'un an après, par celui de ses amis qui m'avoit prié de le voir.

J'ai conseillé le même remede à un malade qui avoit une dartre, laquelle formoit une croûte très-large sur le bras, & jettoit tant d'humeur, qu'elle inondoit la manche de la chemise, & les compresses que l'on mettoit dessus. Le malade fut parfaitement guéri dans

l'espace de trois mois, tandis qu'il a fallu des années entieres pour guérir d'autres malades dont les dartres étoient moins vives & moins animées ; & l'on peut dire qu'en général plus les dartres sont seches & bénignes, plus leur traitement devient long : ce n'est qu'avec beaucoup de peine que l'on parvient à les déraciner. Il est bon d'observer encore que ces especes de dartres vives & humides ne se rencontrent guère que chez les personnes grasses, & d'un tempérament pituiteux. J'ai vu de ces sortes de malades, chez qui elles avoient des retours périodiques, comme la goutte. L'humeur, qui découle de ces dartres, est une sérosité roussâtre, qui a pourtant quelque chose de colant. Il paroît qu'elle contient tous les matériaux du pus avec surabondance de sérosité, dont le mêlange d'ailleurs est imparfait, & la préparation manquée.

Toujours ou presque toujours les dartres s'enflamment & répandent plus d'humeur, quand la nature prépare quelque évacuation bilieuse, & qu'elle cherche à se débarrasser d'une surcharge qui trouble ses mouvemens,

& la gêne dans ses fonctions. Ne pourroit-on pas inférer de-là que les dartres dépendent beaucoup d'une exondance, d'une superfluité d'humeurs qui réside dans les entrailles? Il s'ensuivroit donc que l'embarras des entrailles ou la mélancolie, telle que je l'ai énoncée dans mon Traité des principaux objets de Médecine, seroit la cause des dartres, comme elle est celle de la sciatique, de la goutte, de la pierre, des hémorrhoïdes, &c.

Les hémorrhagies elles-mêmes naissent presque toujours de cet empâtement : elles sont l'effet des mouvemens nerveux trop violens, qui poussent & dirigent avec force le sang vers les organes excrétoires, où il ne pourroit rester long-tems sans devenir une nouvelle cause de maladie. Le principe vital, qui préside & veille à la conservation de chaque organe, & en dirige l'action, se débarrasse de la surabondance pour préparer ensuite ce qu'il peut travailler, & lui faire acquérir la consistance, la couleur & les autres qualités de la matiere critique qui est propre à chaque organe. C'est ainsi qu'après avoir craché du sang, on

finit par cracher cette matiere puriforme qui se travaille & s'évacue par les poumons. J'ai vu des personnes moucher du sang trois jours avant de moucher cette matiere épaisse, qui constitue la morve, & est une vraie matiere de coction.

Que les hémorrhagies soient souvent occasionnées par un embarras, un empâtement des entrailles; c'est ce qu'on ne peut guère révoquer en doute. Il y a peu de Médecins qui n'aient été témoins de crachemens de sang arrêtés, comme par enchantement, par le vomissement d'une matiere bilieuse. Il y a très-peu de maladies qui soient parfaitement jugées par le saignement de nez. Un flux hémorrhoïdal sanguin peut bien servir à alléger la nature, mais il ne guérit pas. La vraie crise se fait par les urines, les selles & les sueurs. L'observation suivante peut répandre un grand jour sur la matiere présente.

Une femme fut attaquée, au milieu de violens chagrins, d'une perte qui lui a duré une année entiere. Elle rendoit souvent des caillots de sang par le vagin, quand elle alloit à la

garde-robe. Cette perte, quoique excessive, s'arrêta cependant : elle fut même suspendue par le bienfait d'une fievre qui dura près de cinquante jours; mais la plupart des accidens qui l'accompagnerent, subsisterent après elle ; ce qui inquiétoit fort la malade, attendu qu'elle avoit coutume de reprendre ses forces, quand le fort de ses premieres hémorrhagies étoit passé.

Comme je rendois des soins à cette malade, je lui déclarai qu'elle avoit une maladie réelle, autre que sa perte; la fievre enfin. Je tâchai de la rassurer sur le fait de cette fievre, en la lui faisant considérer comme le remede le plus utile contre sa perte. A la fin du quatorzieme jour de sa fievre, elle rendit des selles bilieuses : ses urines déposerent vers le trente-cinquieme. Elle rendit encore quelques selles jaunes & muqueuses; après quoi ses forces se ranimerent peu-à-peu, & sa santé se raffermit. Ses pertes ont cessé pendant quatre mois ; mais la crise de la maladie n'a pas été complette.

Quoiqu'il soit hors de doute qu'il

existe une humeur dartreuse, dont la nature nous est aussi inconnue que celle des miasmes de la goutte & de la petite vérole, cependant tous les faits déposent en faveur de l'opinion qui admet comme nécessaire au développement de ces diverses maladies l'empâtement des entrailles, & une pléthore de la partie muqueuse : c'est cette partie constitutive du sang, qui sert de matrice & d'aliment à toutes les especes d'humeurs. Cette idée est fondée sur ce que les tempéramens humides, les constitutions grasses & pleines sont les plus susceptibles de l'impression des divers miasmes, & que les effets du virus dartreux sont plus marqués & plus rapides sur un homme gros & replet, que sur un homme maigre & sec; ce qui n'arrive sans doute, que parce qu'il y a exondance de la partie muqueuse dans cette sorte de tempéramens. L'on peut ajouter que les dartres, la goutte n'attaquent communément que les personnes qui sont parvenues à l'âge où la peau devenant moins active, les humeurs se portent plus au-dedans; à l'âge enfin où le germe de la mélancolie commence à fructifier.

L'on doit encore observer que les dartres se guérissent plus facilement & plus promptement chez les gens gras que chez les personnes maigres. Elles sont singulierement opiniâtres chez les Américains, qui la plupart ont une constitution maigre & seche. Elles sont, en général, farineuses & mal décidées chez les gens maigres; ce qui leur imprime un caractere nerval: comme elles tiennent, dans les personnes d'un tempérament humide, de la nature des maladies humorales, dont le caractere est mieux prononcé, & la marche plus réguliere, plus prompte & plus franche.

Ces faits ne fournissent-ils pas la solution du problême que vous m'avez donné à résoudre? N'expliquent-ils pas pourquoi les remedes spécifiques ont un effet plus prompt, quand on les emploie pour guérir des maladies anciennes, & dont les accidens sont graves & bien marqués. L'effet du miasme introduit dans le sang n'est-il pas d'irriter les nerfs de la partie à laquelle il s'attache, d'augmenter son action, d'occasionner un engorgement, une congestion de l'humeur

muqueuſe, dont il convertit une partie en ſa propre nature? Cette partie devient une eſpece de matrice, où le miaſme ſe couve, germe, ſe développe & fructifie : elle eſt une eſpece de foyer, qui envoie des émanations de miaſmes nouvellement créés, leſquels ſe mêlent au ſang, circulent avec lui, pénetrent le tiſſu des organes, s'uniſſent avec les humeurs qui répugnent le moins à leur nature, & s'attachent, à la faveur de cette union, aux parties qui attirent ces humeurs, qui en ſont arroſées, & dont elles ont peut-être été dans l'origine une émanation.

Ces miaſmes, en ſe nichant dans différentes parties, augmentent la pléthore de la partie muqueuſe dans les gros vaiſſeaux; ils occaſionnent diverſes congeſtions de la même humeur, & ils multiplient les foyers ou les centres d'émanations, d'où doit réſulter une vraie cachexie dartreuſe.

C'eſt à-peu-près là la marche que nous préſente le miaſme de la petite vérole inoculée : à-peine eſt-il inſéré ſous l'épiderme, qu'il agit ſur la portion de l'humeur muqueuſe qui eſt ſoumiſe à ſon action : il y germe, il

y fructifie ; &, en se reproduisant ainsi, il se multiplie au point de se répandre sur toute la surface du corps : il agite & ébranle toutes les parties où il se dépose : le mouvement & l'agitation qu'il excite augmentent à proportion qu'il se répand davantage, & qu'il est plus multiplié : & quand son impression est devenue générale, la nature recueille & emploie toutes ses forces pour chasser au-dehors ce levain qui l'irrite partout, l'importune & déconcerte ses mouvemens.

La maigreur des malades, lorsqu'ils entrent en convalescence, annonce que non-seulement les parties n'ont pas été nourries pendant la maladie ; mais même qu'elles ont perdu de leur propre substance ; & leur maigreur est d'autant plus marquée, que l'éruption des boutons a été plus abondante. Ne suit-il pas de cette remarque que les boutons se sont formés de la substance des parties ; que c'est la partie muqueuse du sang, qui a servi d'aliment & d'enveloppe au miasme de la petite vérole ? Les urines bourbeuses, les dépôts critiques, les évacuations jaunes & muqueuses, qui surviennent

à la fin de la fievre de l'inoculation, ne prouvent-ils pas qu'il s'eſt formé une congeſtion de la même humeur dans les entrailles, & qu'elle a fait pléthore dans les gros vaiſſeaux? Ces congeſtions, cette pléthore ſont les effets naturels du déſordre arrivé dans les fonctions de la nature, à l'occaſion de l'état de ſerrement & de gêne où la tient l'impreſſion conſtante & multipliée du miaſme variolique. Elle cherche à ſe défendre par-tout de ſon action.

Comme nous ne pouvons juger de la nature de ces diverſes humeurs, que par leurs effets, nous devons croire que le miaſme de la petite vérole eſt doué d'une plus grande activité que le levain dartreux : il eſt plus ennemi de la nature. Le principe vital, qui veille à la conſervation de toutes les parties, n'en ſouffre la préſence qu'impatiemment. En un mot, il paroît qu'il ne s'allie avec aucune de nos humeurs, puiſqu'il eſt vrai que la plus petite parcelle du virus varioleux effarouche la nature au point d'exciter la fievre en peu de jours ; il ſemble même qu'elle n'en

souffre la premiere action, que parce qu'elle est surprise, & qu'elle ne le connoît pas; car il est rare, en supposant toutefois qu'il en ait existé, de rencontrer des hommes qui aient eu deux fois la petite vérole.

La pléthore & les congestions de la partie muqueuse sont, comme vous le voyez, Monsieur, un préalable à la guérison des maladies : la nature s'en sert pour empâter & entraîner les miasmes & les parties excrémentielles, dont le sang se trouve impregné dans les diverses especes de maladies. Vous en serez convaincu, quand vous considérerez l'état de maigreur dans lequel se trouve réduit un malade qui vient d'essuyer une fievre maligne; & l'on ne peut tirer qu'un mauvais prognostic, quand les malades ne maigrissent pas en raison des progrès que fait une maladie aiguë : c'est une marque que le travail de la coction ne se fait pas bien, & que conséquemment la maladie pourra bien avoir une mauvaise issue.

Ne suit-il pas de toutes ces considérations, que la matiere qui sert d'aliment au virus dartreux, est em-

ployée par le principe vital pour l'engluer & pour faciliter ſon expulſion ; mais comme ce virus ne ſe propage & n'a d'action, qu'autant qu'il y a ſurabondance & congeſtion de l'humeur gélatineuſe, les dartres doivent être moins humides & moins vives dans les tempéramens ſecs, que dans les conſtitutions graſſes, & par conſéquent les remedes propres à les combattre ne peuvent avoir que peu de priſe ſur elles dans ces tempéramens. Ils agiſſent lentement, & leur action devient plus lente encore, quand, par leur effet, une portion de l'humeur dartreuſe a été détruite, attendu qu'une grande partie de l'humeur gélatineuſe, qui formoit empâtement & congeſtion, a ſervi pour cette premiere dépuration. Le virus dort & ne ſe réveille qu'après qu'il s'eſt fait une nouvelle congeſtion : pour lors les dartres s'enflamment de nouveau, pour diſparoître & ſe renouveller encore ; car l'humeur dartreuſe ne s'épuiſe jamais entierement. Il faudroit, pour opérer une dépuration complette, une fievre de la nature de celle de la petite vérole : elle

ſeule pourroit procurer cette révolution. Il eſt douteux que la nature ſe ſoit jamais réveillée d'elle-même, & qu'elle ait jamais fait les efforts qui conſtituent la fievre, pour expulſer le levain dartreux ; d'où l'on peut conclure que le miaſme des dartres peut ſe marier avec nos humeurs, ou qu'il eſt doué d'une qualité bien aſſoupiſſante. On voit bien des dartres diſparoître d'elles-mêmes ; mais le travail qui a préparé cette révolution, s'eſt fait ſans éclat, & ſans ce trouble qui accompagne la fievre. Peut-être la dartre ne diſparoît-elle, que parce qu'un ſerrement cauſé & entretenu dans les entrailles par une congeſtion d'humeurs, ou un empâtement, ceſſe tout-à-coup par l'évacuation d'une matiere bilieuſe, ou d'urines bourbeuſes. Je vous ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE XXXV.

La partie muqueuse est la matrice & l'aliment du virus dartreux. Son abondance favorise son développement.

RELISEZ, Monsieur, l'observation rapportée dans la trente-troisieme Lettre. J'ose espérer que, quand vous en aurez bien pesé toutes les circonstances, vous adopterez mon opinion sur la cause & la nature des dartres. L'état de maigreur qui suivit la grande éruption critique de caractere dartreux, démontre évidemment que c'est la partie nutritive ou la mucosité du sang, qui fait le fonds de la matiere de coction. Cette éruption & la formation des croûtes qui rendoient une espece de pus, une matiere colante enfin, furent constamment accompagnées de fievre & de froid, lesquels annonçoient un puissant effort de la nature. Elle suivit (la nature), pour completter le travail de cette dépuration, l'ordre qu'elle suit assez constamment pour l'éruption & la maturation des boutons de la petite vérole,

L'éruption & la maturation des taches dartreuſes commencerent par la tête : elles gagnerent enſuite le corps, & finirent par les extrêmités : partout elles étoient accompagnées & précédées d'une eſpece de gonflement. Ce fut aux jambes qu'elles furent le moins abondantes : mais auſſi les pieds devinrent-ils exceſſivement enflés, tendus & douloureux. Le malade éprouva, en un mot, tous les accidens de la goutte. Il les ſouffrit pendant quinze jours ; après quoi il commença à reprendre un peu d'embonpoint, & ſa ſanté ſe raffermit.

Il ſemble qu'une pareille révolution, qui peut être comparée à une éruption varioleuſe, étoit faite pour détruire & épuiſer toute l'humeur dartreuſe. Il paroît qu'elle en avoit emporté la plus grande partie ; car, depuis cette époque juſqu'à celle de la mort, le malade n'avoit plus eu que quelques taches dartreuſes fort éparſes : il reſtoit pourtant encore des miaſmes, qui indubitablement n'attendoient, pour germer, qu'un nouvel amas, une nouvelle pléthore de la partie muqueuſe, que la violence &

la continuité de ſes exercices avoient empéché de ſe former. C'eſt ce qui eſt ſuffiſamment prouvé par la maigreur qui augmentoit ſenſiblement plus d'un mois avant ſa mort, & par l'état d'épuiſement & de deſſéchement où ſe trouva ſon corps à l'ouverture qui en fut faite.

Il eſt bon de remarquer encore que l'éruption qui ſe fit à la ſuite de la premiere maigreur & du premier épuiſement, ne formoit qu'une ſeule plaque; mais quand, par un régime doux & une vie tranquille, le malade eut réparé cette déperdition énorme qu'avoit occaſionnée la violence de ſes exercices non interrompus, la matiere gélatineuſe devint aſſez abondante pour empâter & alimenter les miaſmes, & la nature fut aſſez forte pour les pouſſer au-dehors. Il eſt vraiſemblable que cette éruption avoit été précédée d'un travail préparatoire, déterminé & ſoutenu par l'action de la liqueur fondante, & l'uſage de l'eau de Scabieuſe. Si l'on ajoute à cette circonſtance l'impreſſion du printems qui vivifie tout, & l'exercice du cheval pouſſé à l'excès, l'on peut ſe rendre raiſon de tous

les phénomenes que nous offre cette obſervation. On conçoit pourquoi la criſe ſe fit toute entiere par la peau.

L'eau fondante peut produire cet effet : l'obſervation ſuivante en fait foi. Un homme étoit depuis dix-huit ans ſujet à des fluxions : il étoit impreſſionnable au froid : tous les hivers il étoit malade; il avoit ſouvent des fievres catharrales. C'étoit pour le traiter d'une fievre de cette nature, que je fus appellé. Il étoit foible, & il ſe plaignoit de reſſentir des douleurs dans les jambes & dans les cuiſſes : il n'avoit pas d'appétit : aſſez ſouvent il avoit des ſueurs pendant la nuit, & preſque toujours la ſueur étoit précédée d'un petit friſſon. Il eut une diarrhée qui, étant devenue bilieuſe, parut lui procurer du ſoulagement. Pendant cette fievre qui dura fort longtems, il maigrit conſidérablement. Je ne pus venir à bout de lui guérir un chancre qu'il avoit à la levre inférieure. Cette opiniâtreté du chancre à réſiſter aux remedes me donna occaſion de lui faire des queſtions ſur ſa vie paſſée : il convint qu'il avoit eu dans ſa jeuneſſe pluſieurs gonorrhées ; mais

depuis plus de dix-huit ans il n'avoit eu d'autres ſymptômes extérieurs de vérole, que quelques chancres fort légers qui paroiſſoient quelquefois ſur le prépuce au printems, & s'en alloient ſans le ſecours des remedes; de maniere qu'ils ne lui cauſoient aucune inquiétude. Il avoit eu auſſi quelques éruptions aux bourſes & aux cuiſſes, qu'il avoit priſes pour des dartres.

Le détail de tous les accidens qu'il avoit eſſuyés, ſon état d'indiſpoſition habituelle, l'opiniâtreté du chancre de la levre, qu'il croyoit avoir gagné en buvant dans un verre mal-propre; toutes ces circonſtances me firent juger qu'il pouvoit bien avoir la vérole, & je le lui dis. Il ne rejetta pas cette idée : il me fit ſeulement obſerver que des frictions qu'on lui avoit faites aux bourſes & au périnée, pour lui guérir une chaude-piſſe, lui avoient occaſionné des accidens les plus effrayans; & qu'il n'avoit pas pu, dans une autre circonſtance, ſupporter l'uſage des dragées de Keiſer : il redoutoit en conſéquence toutes les eſpeces de traitement : mais comme j'avois vu des perſonnes de toutes ſortes de tempé-

rament, même les plus nerveuſes, faire uſage, ſans aucun inconvénient, de la liqueur fondante de Préval, je lui adreſſai le malade qui en a fait l'uſage le plus heureux, ſans qu'il ſoit ſurvenu le moindre accident.

Le premier effet de l'eau fondante a été de procurer la ſortie d'une prodigieuſe quantité de puſtules & de taches véroliques au viſage, aux mains, aux cuiſſes & aux bourſes : il n'y a eu que quelques boutons des mains, qui aient ſuppuré; les autres ſe ſont deſſéchés. Le chancre de la levre, baſſiné avec la même eau fondante, avant de ſe deſſécher, a donné ſucceſſivement pluſieurs croûtes dont les premieres formoient le champignon : les dernieres étoient plus ſeches, plus fermes & plus plates. L'humeur qui en exſudoit s'eſt épaiſſie peu-à-peu, & le chancre n'a été guéri que quand elle eſt devenue colante.

Cette liqueur produit le même effet que certaines eaux minérales, qui priſes en bain, & intérieurement, déterminent & procurent une grande éruption dartreuſe. Ces eaux contiennent un certain gas, un eſprit qui pé-

netre intimement le tiſſu des parties, ſecoue & réveille la ſenſibilité vitale, & met la nature en état de chaſſer au-dehors le miaſme dartreux, & de réſiſter à ſon impreſſion. L'hiſtoire de ce dernier malade prouve que le miaſme vérolique peut ſe mêler à nos humeurs, & ſéjourner long-tems dans le tiſſu des parties, ſans donner extérieurement aucuns ſignes de ſon exiſtence. Il attaque ſourdement la nature, & la mine inſenſiblement. On en peut dire autant du miaſme dartreux, qui ſouvent ne ſe développe & ne ſe montre au-dehors que par l'action des remedes, & ſurtout de certaines eaux minérales, telles qu'il s'en trouve dans les Pyrénées.

J'ai dit que la partie muqueuſe ſervoit d'aliment & de matrice aux miaſmes, & que, pour que la vérole ou les dartres puſſent faire des progrès, il étoit néceſſaire qu'il ſe formât des congeſtions & une pléthore de cette partie muqueuſe : mais les grands accidens de la vérole ne ſe manifeſtent que quand la nature conſerve de la force, & qu'elle agit avec une ſorte d'énergie ; d'où l'on pourroit conclure que les ulceres vénériens, les tu-

meurs, les pustules & les gales véroliques annoncent l'action du principe vital, un effort de la nature, qui cependant est incomplet & mal dirigé : en un mot on peut les considérer comme une crise manquée, ou bien comme un acheminement à la crise.

Cette remarque semble répandre un nouveau jour sur ce qui a été dit dans les Lettres précédentes sur la cause, la nature, le développement & la marche des dartres; car, s'il étoit vrai que la nature suffisamment active dans ces cas-là, n'eût plus besoin que d'être mieux dirigée & soutenue dans son travail, & que suffisamment pourvue de la matiere dont elle a besoin pour se rendre maîtresse du miasme, elle n'eût plus qu'à la mettre en œuvre, n'en devroit-on pas conclure que les remedes doivent opérer plus efficacement & plus rapidement sur une maladie bien développée & bien caractérisée, que sur celle dont les symptômes sont équivoques? Les tumeurs ne seroient-elles pas des dépôts, ou especes de réserves de la matiere gélatineuse, dont la nature se sert au besoin pour opérer les crises salutaires de cette sorte de maladies?

Ce que je dis là a quelque apparence de fondement. L'obſervation qui ſuit ſemble le prouver. Un homme âgé de cinquante ans étoit devenu lourd, peſant; il ſe fatiguoit facilement : il avoit le ventre gros : il avoit perdu l'appétit : il ne digéroit qu'avec peine : il ne dormoit plus : il reſſentoit des douleurs dans toutes les parties de ſon corps. Affligé de cet état, & frappé des merveilles qu'il entendoit raconter de la liqueur du Docteur Préval, il ſe détermina à en faire uſage. Après qu'il l'eut continué pendant quelque tems, il lui ſortit ſur toute l'habitude du corps, & notamment ſur le ſein droit pluſieurs furuncles qui y occaſionnerent un gonflement, une tenſion & des douleurs conſidérables. Lorſqu'ils furent mûris par l'application de l'onguent de la mere, ils rendirent, après s'être ouverts, une prodigieuſe quantité de matiere purulente de toutes couleurs : ils ont laiſſé des cicatrices fort grandes. Les furuncles des jambes & du reſte du corps, qui ſont ſortis peu à peu & ſucceſſivement, ont également ſuppuré : enfin, avec le tems, & par l'uſage conſtant de la liqueur fondante,

le ventre s'eſt applati, le malade a recouvré l'appétit & le ſommeil: maintenant il eſt légèr & diſpos ; il marche avec aiſance & long-tems : en un mot, il jouit d'une bonne ſanté: il a maigri en guériſſant, & ſa maigreur a augmenté à meſure que ſa guériſon a fait des progrès.

Ne pourroit-on pas conclure de ce fait, qu'une grande maigreur ſans tumeur & ſans aucun amas de matiere muqueuſe, eſt un état déſavorable à la prompte guériſon des maladies : encore eſt-il vraiſemblable que, s'il n'étoit pas poſſible de bien nourrir les malades, il ſeroit bien difficile de les guérir. La preuve en réſulte de l'obſervation ſuivante.

Un homme avoit un chancre d'une grande étendue, placé derriere le voile du palais à l'entrée de l'œſophage. Ce chancre rendoit la déglutition ſi douloureuſe, que le malade craignoit de boire & de manger. Le malade avoit encore la verge dans le plus pitoyable état : le gland étoit rouge, & les corps caverneux dans un état de ſuppuration peu louable, & durcis par des calloſités : ſa foibleſſe & ſa maigreur étoient

extrêmes : ſon pouls étoit fiévreux. Il avoit déjà ſubi pluſieurs traitemens qui ne l'avoient pas ſoulagé. Déſeſpéré, il ſe mit, mais trop tard, entre les mains du Docteur Préval, qui lui conſeilla les bains, le ris au lait pour nourriture, & l'uſage de ſa liqueur : elle fit quelque effet ſur le chancre de la gorge : elle procura la chûte des eſcarres : il parut ſe nétoyer. Le malade avaloit un peu plus aiſément. Elle aida encore au développement d'un chancre qui occupoit les arrieres narines & les ſinus. Mais enfin la difficulté de ſe nourrir, l'abondance du virus, & le défaut de mucus avoient rendu la maladie inguériſſable. Le malade mourut après avoir éprouvé un commencement de guériſon à la verge. Ce malade paroiſſoit âgé de ſoixante ans, & ſa maladie du nombre de celles où il ne faut rien mouvoir, un vrai *noli me tangere*.

LETTRE XXXVI.

LETTRE XXXVI.

Quelles ſont les indications que fourniſſent les dartres pour leur traitement.

Vous me demandez, Monſieur, de quelle utilité peuvent être toutes ces conſidérations par rapport au traitement des dartres, quelles ſont les indications qu'elles nous fourniſſent, conſidérées ſous ce point de vue, & ſi la même méthode peut convenir à tous les malades.

Je crois qu'on ne peut pas douter que cette maniere d'enviſager les dartres ne puiſſe fournir des lumieres pour leur traitement. Les Médecins qui les regardent comme l'opprobre ou l'écueil de la Médecine, & qui ſe croient obligés de varier ſans ceſſe leurs remedes, ne penſent & n'agiſſent ſans doute de la ſorte, que parce qu'ils ſont, ainſi que leurs malades, ennuyés & rebutés de la longueur du traitement : mais n'eſt-on pas en droit d'eſpérer que, raviſés, s'il eſt permis de parler ainſi, ſur la nature, la marche & le développement de cette maladie,

ils ſauront s'armer de patience, & qu'ils inſpireront de la conſtance à leurs malades, quand ils les préviendront ſur la longueur de la maladie, qu'ils leur annonceront les différentes tournures qu'elle doit prendre, & les retours qu'elle peut avoir; il eſt bien difficile qu'un malade, à moins qu'on ne le ſuppoſe tout-à-fait déraiſonnable, ne prenne pas confiance dans un Médecin qui eſt aſſez éclairé ſur la nature de ſa maladie pour pouvoir lui retracer la marche qu'elle doit avoir, & qui ſe trouve confirmée par l'expérience.

Cette maniere de conſidérer les dartres peut encore éclairer ſur la nature des remedes qu'il convient d'employer: elle peut même diriger dans la recherche de ces remedes. Il faut pour le traitement des dartres des médicamens vraiment efficaces & doués d'une grande activité : mais il convient de les doſer & de les employer de maniere à ne pas occaſionner de violentes ſecouſſes. Il eſt néceſſaire que leur action ſoit lente, quoiqu'extrêmement pénétrante : il faut en un mot qu'ils puiſſent réveiller la ſenſibilité vitale dans toutes les parties.

C'eſt là l'effet du gas ou de l'eſprit que contiennent les eaux thermales chaudes des Pyrénées : priſes en bain, elles impriment une ſecouſſe à toutes les parties ſenſibles : elles développent le germe des dartres : elles en procurent & facilitent l'éruption : elles mettent en mouvement cette partie muqueuſe qui alimente, & ſert à engluer le miaſme dartreux : elle excite ce mouvement fébrile, ſans lequel il ne ſe fait ni coction ni dépuration.

Le grand objet, dans le traitement des dartres, eſt donc, comme vous le voyez, Monſieur, d'émouvoir toutes les parties de maniere que les humeurs ſtagnantes s'agitent, s'animent, ſe gonflent & ſe travaillent au point de devenir coulantes, & de pouvoir entraîner le miaſme qui agace & importune le principe vital. Il ſeroit ſans doute très-avantageux qu'il y eût dans le voiſinage de toutes les villes des ſources de ces eaux ſalutaires, que l'expérience a démontrées ſi utiles aux dartreux : mais comme il eſt vrai qu'on ne peut ſe procurer cette eſpece de ſecours qu'à grands frais, & que la plupart des malades n'ont ni

les facultés, ni le loisir de se transporter à des distances si éloignées, il est du devoir des Médecins de s'occuper de la composition de remedes efficaces contre les dartres, dont on puisse faire usage dans tous les tems & dans tous les lieux.

Il semble que les remedes doivent être d'autant plus efficaces, qu'ils sont d'une nature plus active, plus pénétrante & plus stimulante. Enfin le chef-d'œuvre de l'art seroit de combiner un remede qui ressemblât aux eaux minérales chaudes. L'analyse apprend bien quels sont les principes qu'elles contiennent. La chimie peut même évaluer, ou à-peu-près, la quantité de chacun de ces principes; mais on doute qu'elle puisse jamais déterminer la nature de ce gas, & imiter cet esprit qui leur communique tant d'activité, & les rend si efficaces.

J'ai vu d'assez bons effets de certaines pilules, dont on faisoit un secret pour combattre les dartres: elles excitoient quelquefois à vomir les malades qui en faisoient usage: ce qui m'a fait soupçonner qu'il entroit dans leur composition quelque vomitif, comme

l'hellébore ou l'ypécacuana. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que, ſi je voulois me compoſer un arcane d'une grande efficacité contre les dartres & la mélancolie, j'eſſaierois les remedes les plus actifs ; je combinerois les purgatifs & les vomitifs tant végétaux que minéraux, avec les toniques, & je les doſerois de façon que leur action, quoique efficace, fût lente & inſenſible. Je pourrois même y ajouter quelque ſel volatil pour les ailer, s'il eſt permis de parler ainſi, à-peu-près comme le gas anime & volatiliſe les ſubſtances ſalines & minérales des eaux chaudes.

L'eau des bains peut auſſi contribuer à l'éruption des dartres, lorſqu'en pénétrant comme une vapeur le tiſſu des parties, elle le ramollit & le relâche, & que d'ailleurs elle détrempe les dépôts de matiere muqueuſe épaiſſie, de maniere à la rendre plus fluide : cette réflexion me conduit à penſer que l'uſage des bains domeſtiques peut favoriſer la guériſon des dartres. Ils ſont principalement utiles aux perſonnes d'une conſtitution ſeche, chez leſquelles les dartres ſont communé-

ment farineuſes, & ont le caractere des maladies nervales. La vapeur fournie par l'eau des bains peut amortir l'action du principe vital, qui ſeroit trop excitée par les remedes : elle peut prévenir les fougues & les écarts dans leſquels il donne, quand ſon action eſt trop exaltée.

Les boiſſons délayantes, conſidérées ſous ce point de vue, peuvent aider au ſuccès des remedes dans cette eſpece de tempéramens : & c'eſt, je crois, ce bon effet des délayans qui a rendu ſi familier l'uſage du petit-lait pour le traitement des dartres : peut-être encore la prévention générale en faveur de ſon efficacité contre cette maladie eſt-elle moins fondée ſur quelques bons effets qu'il a pu produire, que ſur l'idée dans laquelle on eſt que l'humeur des dartres eſt une humeur âcre qu'il faut délayer & émouſſer. C'eſt dans les mêmes vues, que l'on conſeille les bains à la plupart des malades dartreux. On leur fait encore prendre le lait, quand on ſe propoſe d'adoucir & de renouveller en quelque ſorte toute la maſſe des humeurs.

Quoique tous ces moyens puiſſent

être employés utilement pour le traitement des dartres, il eſt cependant fort douteux que, par leur ſeul uſage, l'on puiſſe venir à bout de déraciner le principe dartreux (dans le cas où la choſe ſeroit poſſible). Je crois qu'on ne peut les conſidérer que comme des moyens auxiliaires, dont on peut ſe ſervir utilement pour le traitement des perſonnes d'une conſtitution maigre & ſeche. Le lait, outre qu'il tempere l'action de la ſenſibilité nerveuſe dans cette ſorte de tempérament, peut encore fournir abondamment de ce ſuc gélatineux, que j'ai dit être néceſſaire au développement & à la guériſon des dartres. Je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE XXXVII.

De l'hydropysie. Des causes de la soif, & de la sécheresse de la langue qui l'accompagnent.

Je ne devine pas trop la raison pour laquelle vous me pressez de vous parler de l'hydropisie. Seroit-elle une maladie propre à la vieillesse ? Hippocrate n'en fait pas mention dans la notice qu'il a donnée des maladies propres à cet âge. Il est vrai encore qu'il n'en est nullement question dans le tableau qu'il nous a retracé des maladies des différens âges. Vous profitez sans doute de cette omission pour vous autoriser à la considérer comme une maladie des vieillards. Quelque envie que je puisse avoir de vous contredire, je suis pourtant obligé de convenir que vous avez raison de la classer ainsi : car il est d'observation que les hommes vieux sont plus sujets à l'hydropisie que les jeunes gens. Quoi qu'il en soit, vous serez satisfait ; je veux dire que je vous ferai part de mes ré-

xions sur cette maladie : mais Dieu sait si je pourrai vous fournir les lumieres que vous desirez acquérir. Je compte sur votre indulgence. Ce que j'ai dit de l'hydropisie dans mon Traité des principaux objets de Médecine, est trop succinct pour vous y renvoyer. Je vais donc entrer avec vous dans de plus grands détails.

L'hydropisie est une maladie chronique qui consiste dans une collection d'humeurs aqueuses : quand ces humeurs sont épanchées dans la cavité du ventre, l'hydropisie s'appelle ascite, & c'est là ce que l'on entend communément par hydropisie ; car si elle occupe quelque autre partie, elle prend sa dénomination de la partie même où elle a son siege, & elle s'appelle hydropisie de poitrine, hydrocele, anasarque, hydrocéphale.

La marche de cette maladie nous offre deux phénomenes bien extraordinaires ; le premier est que très-communément un malade affligé d'hydropisie, & dont le corps est tout infiltré d'eau, éprouve la soif la plus ardente : le second est qu'un hydropique ait ordinairement la langue seche & aride à

la fin de ſa maladie, dans le tems même où elle eſt parvenue à ſon dernier période, celui enfin où le corps infiltré ne préſente plus qu'un vrai balon tout rempli d'eau.

L'eau de la mer n'eſt pas capable d'étancher la ſoif : au contraire, elle excite à boire ainſi qu'un mets dont la ſauce eſt trop chargée d'épices, ou trop ſalée. Cette remarque ne donne-t-elle pas l'explication du premier phénomene ? L'amas d'eau qui cauſe toutes les eſpeces d'hydropiſie, ſe fait aux dépens de l'urine & de la tranſpiration, dont l'excrétion ne ſe fait pas, ou ne ſe fait qu'en partie. Mais perſonne n'ignore que ces deux excrémens ſervent à la dépuration du ſang & qu'ils ſont chargés de toutes les parties âcres & ſalines de la maſſe ſanguine : quand leur évacuation eſt ſupprimée, & qu'ils reſtent mêlés au ſang, ils doivent faire la même impreſſion ſur les organes, & exciter la même ſenſation que l'eau de la mer, ou une ſauce trop épicée & trop ſalée : leur effet eſt donc d'importuner & d'irriter la nature, qui, pour l'ordinaire, s'accommode mieux des choſes douces,

& n'a que rarement besoin d'être aiguillonnée, à moins qu'elle n'ait été corrompue par de mauvaises habitudes. Je connois une dame qui ne boit que du vin à ses repas : elle m'a dit souvent que le lait avoit pour elle un attrait inexprimable. Cet exemple vient, ce me semble, à l'appui de ce que je viens de dire, savoir, que la nature aime ce qui adoucit & rafraîchit. Pourquoi les personnes qui boivent du vin pur, & mangent de préférence les ragoûts de la nouvelle cuisine, ont-ils si souvent besoin de boire de l'eau fraîche après leur repas ? Sans doute la nature ne l'appete que pour détruire ce sentiment importun que fait naître l'impression du vin & des mets trop épicés.

Qu'on ne soit donc pas étonné si les hydropiques desirent les boissons les plus douces & les plus délayantes : ces boissons sont propres à récréer la nature, & peuvent être plus utiles qu'on ne pense dans le traitement de l'hydropisie. L'usage des boissons délayantes entre dans la méthode de M. Bacher, Auteur d'une recette de pilules toniques, qui sont souvent

fficaces contre cette eſpece de ma-eadie.

La ſéchereſſe de la langue n'offriroit peut-être rien de bien extraordinaire, ſi elle ne ſe préſentoit que dans l'hydropyſie aſcite, attendu que bien ſouvent les parties ſupérieures deviennent d'une maigreur extrême, à proportion que le ventre ſe gonfle & ſe diſtend davantage; mais le même phénomene s'obſerve auſſi dans les malades enflés depuis la tête juſqu'aux pieds, & chez qui par conſéquent toute l'enveloppe cellulaire eſt empâtée & infiltrée d'eau.

Il eſt peu de malades qui n'aient eu la langue ſeche avant de mourir. En général, la ſéchereſſe de la langue annonce une maladie grave, & devient ſouvent un mauvais ſigne, ſur-tout quand elle reſte conſtamment ſeche, même après le fort du redoublement; car bien ſouvent elle n'eſt ſeche que dans le fort de la fievre : quand elle s'humecte au déclin, elle rend le prognoſtic moins fâcheux, pourvu que d'ailleurs il ne s'y joigne pas d'autres accidens faits pour effrayer.

Il m'a paru que la sécheresse de la langue se remarquoit le plus communément chez les malades dont la tête étoit prise, ou s'affectoit facilement. Il est bien rare qu'un malade attaqué d'une fievre nervale n'ait pas la langue seche. Cette sécheresse de la langue annonce une suspension d'action dans les organes, d'où s'écoule cette liqueur salivaire qui arrose tout l'intérieur de la bouche, & sert à l'exercice des sens de l'odorat & du goût. La sécheresse de la langue doit donc faire supposer un effort extraordinaire de la nature, soit pour travailler la matiere de quelque amas dans la tête, soit pour se défendre de l'action d'un miasme trop actif & trop abondant, qui porte son impression sur les nerfs de la tête : en un mot, la sécheresse de la langue paroît devoir être d'autant plus grande, que la sensibilité nerveuse est plus exaltée, & le principe vital plus irrité & plus près de succomber. La sécheresse & la noirceur de la langue annoncent un travail, un effort dans la tête. Une demoiselle âgée de dix-sept ans eut une éréfipelle au visage : la langue resta constamment seche jus-

qu'au onzieme jour que la maladie fut jugée par des sueurs & des selles muqueuse. La crise qui se prépara dès le huit, fut précédée de douleurs nerveuses très-vives du côté de l'estomac & du ventre ; mais la crise qui fut complette, fit cesser le gonflement de la tête, la fievre & les douleurs.

Une demoiselle âgée de douze ans, étant déjà réglée, fut attaquée d'une fievre qui dura long-tems : elle perdit l'appétit, & se sentit accablée : sa tête se trouva prise peu de jours après le commencement de la maladie. Elle étoit assoupie, & elle avoit la langue, les gencives & les levres seches, arides & noires. Tel étoit son état le dixieme jour, auquel je fus appellé. Il s'étoit joint à ces divers accidens une diarrhée habituelle. On lui conseilla une boisson acidule légerement émétisée. La sécheresse de la langue & l'assoupissement continuerent jusqu'au vingt-huitieme de la maladie, qu'elle rendit du pus par les oreilles. Il s'étoit formé sous le bras droit & au coude, du même côté, deux petits abcès qui rendirent du pus, celui du bras pendant cinq ou six jours. Vers le trente-

ſix elle commença à avoir de l'appétit, & on lui permit de manger; mais la fievre continua. Au cinquante-ſixieme, elle fut priſe de convulſions qui avoient été précédées d'un mal de ventre qui duroit depuis trois jours. Cette attaque, qui fut conſidérée comme l'effet d'un effort de la matrice, fut ſuivie d'une douce transpiration. La peau, qui juſques-là avoit été ſeche & aride, devint douce & moëlleuſe. Il ſe fit aux pieds & aux jambes une éruption de taches tirant un peu ſur couleur pourpre.

C'eſt preſque toujours au commencement du dernier ſeptenaire d'une maladie aiguë, que la langue des malades devient ſeche & aride : c'eſt auſſi là l'époque où les ſymptômes deviennent les plus graves : c'eſt auſſi le tems du délire, de l'aſſoupiſſement & des ſpaſmes; & tous ces divers accidens ne ſe déclarent, que parce que la nature emploie le plus communément ce dernier ſeptenaire pour travailler & cuire la matiere & les dépôts de la tête, comme elle a employé les premiers ſeptenaires pour opérer la coction dans le bas-ventre & la poitrine.

On peut croire que le travail de la coction a eu lieu dans ces deux ventres, puisque les malades rendent des matieres jaunes & liées, de la vraie bile, qu'ils rendent quelquefois aussi des crachats puriformes, & qu'ils ont des sueurs pâteuses, légeres à la vérité, & non critiques.

Quand, après ces évacuations, qui sont faites pour juger les maladies, le malade éprouve des accidens plus graves; quand le pouls se serre, que la langue devient seche, & que le délire se déclare, le prognostic ne peut être que très-fâcheux, ou du moins très-incertain. Il y a apparence qu'il existoit dans la tête un noyau qu'il faut détruire & fondre : c'est l'appareil de ce travail nécessaire, qui fait naître le délire, l'assoupissement, comme le travail de la coction du ventre occasionne la colique, la tension des hypochondres & la constipation.

L'observation suivante peut servir à prouver que les grands accidens d'une maladie sont l'effet des premiers efforts que fait la nature pour se débarrasser ou détruire un noyau qui la gêne, & trouble l'ordre & la marche de ses

mouvemens ou fonctions. Une femme, au huitieme jour d'une fievre continue, devint paralitique de tout un côté, & tomba dans un profond assoupissement. Je fus appellé pour la voir. A cette époque, je lui trouvai le pouls assez bon, & ayant cette sorte d'inégalité qui annonce une évacuation du ventre. A la fin du neuf, elle rendit plusieurs selles d'une matiere bien jaune & de consistance de purée. Elle sua; mais il n'en résulta aucun soulagement pour elle: au contraire, son pouls se serra & devint plus fréquent: sa langue devint seche: elle mourut au commencement du treize, après avoir rendu, le onze, des matieres vraiment bilieuses: elle périt, malgré la coction du ventre, parce que la nature ne put détruire le noyau qui s'étoit formé dans le cerveau.

La nature suit une marche assez constante à cet égard. Son premier travail se fait au ventre & à la poitrine, & elle ne s'occupe de détruire l'embarras de la tête que dans les derniers septenaires. C'est ici une vérité de pratique, que ne détruira pas l'observation de quelques malades qui,

ayant des maladies très-aiguës, ſont attaqués très-vivement, & éprouvent les accidens les plus graves. J'en ai vu qui avoient, dès le premier jour, le délire, la langue ſeche & une foibleſſe effrayante, le *proſtratio virium.* Ces maladies ont été juſqu'à la fin du trois, du cinq, & au plus tard à la fin du ſept; après quoi la maladie a filé, & le malade eſt rentré peu-à-peu dans ſon état naturel, ſans qu'il ſoit ſurvenu aucune autre révolution ſenſible.

Ces grands mouvemens, quand ils arrivent, ſont toujours l'effet d'un puiſſant effort que fait la nature pour mettre la derniere main au travail de la coction, qu'elle a entamé depuis long-tems, mais qui s'eſt fait, pour ainſi dire, dans le ſilence & ſans un grand éclat; je dis, ſans un grand éclat, car cette fin tumultueuſe & éclatante eſt toujours précédée d'un état d'indiſpoſition plus ou moins marqué. Les perſonnes qui ont éprouvé quelque violente ſecouſſe de cette nature peuvent ſe rappeller d'avoir ſenti quelque dérangement dans leurs fonctions, ſoit au ventre, à la poitrine ou à la tête.

La tête de la plupart des malades

affligés d'hydropiſie ſe prend & s'affecte aſſez ordinairement vers la fin de leur maladie : ils deviennent aſſoupis, & perdent connoiſſance : auſſi eſt-ce dans ce tems là même que leur langue devient ſeche. Je viens de voir un malade enflé depuis les pieds juſqu'à la tête. Cet homme, à la veille d'un jour que ſa tête ſe déſenfla, tomba dans l'aſſoupiſſement ; il avoit la langue d'une ſéchereſſe extrême : à peine pouvoit-il répondre aux queſtions qu'on lui faiſoit. Ses forces étoient tellement abattues, qu'on étoit obligé de lui tirer de la bouche les crachats qu'il avoit de la peine à expectorer : ſon pouls néanmoins n'étoit pas tout-à-fait mauvais : après cet état de criſe, ſa langue s'humecta : il rendit quelques crachats ſanguinolens : ſon viſage ſe déſenfla : il découloit de ſes yeux une humeur épaiſſe & colante : il expectoroit plus aiſément, & il étoit moins aſſoupi : ſa mort pourtant n'en fut différée que de quelques jours.

Il ſemble que l'organe intérieur ne ſe laiſſe pas infiltrer par la ſurabondance des eaux qui cauſent l'hydropiſie, & que quand, par le défaut d'ac-

tion dans les organes destinés à l'excrétion des humeurs, elles forment masse, la nature toujours vigilante les pousse & les reporte, même avec douleur, dans les membranes cellulaires, où elles forment une espece de dépôt : elles peuvent y rester des années entieres, sans troubler les fonctions vitales, & sans même que la santé en soit considérablement altérée. Combien de vieillards ont les jambes enflées, & ne s'en portent pas moins bien ! Je connois une dame qui, quoiqu'elle ait les jambes & le ventre enflés depuis plus de vingt ans, veille, court, & ne manque aucune de toutes les occasions de s'amuser, qui se présentent.

L'hydropisie ne paroît donc être que l'effet d'un travail excrétoire, *nisus evacuatorius*, comme une dartre, un polipe, une loupe ; & si le plus souvent elle n'étoit pas l'effet & une cause du plus grand dérangement dans l'action des organes les plus essentiels, son prognostic ne seroit pas toujours malheureux ? Et en effet, n'y a-til pas des exemples de personnes qui ont vécu long-tems, les unes avec un

œdeme aux jambes, les autres avec un hydrocele? Quelques-uns enfin peuvent, au moyen de la ponction répétée à des intervalles plus ou moins longs, se prolonger les jours, & se mettent en état de vaquer à leurs affaires.

LETTRE XXXVIII.

Des causes de l'hydropisie. Quelle peut être la source des eaux dont elle est formée?

Si vous avez lu avec attention ma derniere Lettre, vous avez dû remarquer que l'hydropisie y est considérée comme une maladie de l'organe extérieur : c'est le tissu cellulaire qui en est le siege : il est le seul organe, en effet, qui puisse s'étendre assez & se prêter suffisamment pour recevoir & contenir cette masse énorme d'humeurs qui forment l'hydropisie. L'eau est donc comme mise en dépôt dans cet organe, & là sans doute elle contracte des qualités qui la rendent étrangere à notre nature : elle perd in-

ſenſiblement ce caractere qui lui donnoit du rapport avec la ſubſtance de nos organes, & la faiſoit reſſembler aux humeurs qui imbibent, pénetrent, arroſent & nourriſſent les organes deſtinés à la ſécrétion des humeurs aqueuſes.

Les principaux organes du ventre ſe trouvent dans l'hydropiſie aſcite, comme une iſle au milieu de la mer: ils ſont environnés de cette maſſe d'humeurs qui lui eſt devenue étrangere, & qui, par ſon impreſſion dont ils ne peuvent ſe défendre, leur devient funeſte à la longue. Quels efforts ne doit pas faire la nature pour réſiſter à cette maſſe qui l'accable par ſon poids, & eſt devenue par ſes mauvaiſes qualités la cauſe de mille ſenſations déſagréables & importunes. Les cris & les plaintes d'un malade hydropique, la ſoif ardente qui le dévore, annoncent tout le déſordre qui regne dans les mouvemens de la nature.

Vous me demandez maintenant comment vient l'hydropiſie, & quelles en ſont les cauſes. Si quelque choſe pouvoit ſervir à étayer cette idée, que toutes les maladies ont une même cauſe

& une même marche, c'eſt la diverſité des cauſes qui font naître l'hydropiſie; la goutte qui ſe développe mal, des hémorrhoïdes ſupprimées, des dartres, & toute autre maladie de la peau repercutés; une fievre quarte fort enracinée, une fievre tierce dont les accès ont été trop tôt arrêtés: en un mot, tout ce qui peut occaſionner ces diverſes eſpeces de maladie: voilà les vraies cauſes de l'hydropiſie: elle eſt très-ſouvent précédée d'un embarras bien marqué dans les entrailles; telles que ſont la dureté du foie, celle de la rate, & d'autres tumeurs ſituées dans les diverſes régions du bas-ventre. Ce ſont là les cauſes les plus prochaines: elle en a de plus éloignées, & ces cauſes ſont les cauſes tant morales que phyſiques de la mélancolie, que j'ai toutes indiquées dans mon Traité des principaux objets de Médecine.

La mélancolie, qui dérive de l'empâtement des entrailles, doit donc être conſidérée comme la cauſe de l'hydropiſie; mais j'ai annoncé dans le même Traité qu'elle étoit la ſource de toutes les maladies chroniques. Ainſi l'hydropiſie, loin d'être conſidérée comme l'effet des maladies dont je viens de

de faire mention, n'eſt qu'une autre eſpece de maladie qui ſe préſente ſous ſa forme caractériſtique, mais avec des accidens plus graves, & un danger plus imminent: & ſans doute l'hydropiſie ne ſe déclare que quand l'embarras ou l'empâtement des entrailles eſt porté à un ſi haut degré, que la nature eſt diſtraite de ſes fonctions principales, & qu'il n'y a plus qu'irrégularité dans ſes mouvemens. Chaque organe ceſſe d'agir, ou agit mal: de-là naiſſent ces ſpaſmes qui accompagnent les douleurs cruelles qui précedent & annoncent l'hydropiſie.

Ces douleurs ſont nerveuſes: en vain ſaigne-t-on pour les faire ceſſer: le calme qui ſuit la ſaignée n'eſt que momentané: elles renaiſſent bientôt après, & avec autant de force qu'auparavant.

Une femme reſſentit tout-à-coup de vives douleurs dans le bas-ventre, avec ſuppreſſion d'urine, ou du moins grande difficulté d'uriner: ſon ventre s'enfla extraordinairement, & devint très-dur. Elle avoit une tumeur qui naiſſoit de la région lombaire, & s'étendoit en longueur vers le nombril l'eſpace de cinq pouces. Je fus appellé en

en consultation. On proposa la saignée, que je déclarai inutile, disant que ces douleurs étoient nerveuses, & n'annonçoient rien d'inflammatoire. J'ajoutai, mais non pas en présence de la malade, qu'elles étoient les avant-coureurs de l'hydropisie. Je dis encore que la difficulté d'uriner n'étoit pas un effet méchanique de la tumeur, mais du désordre & du trouble de la nature, qui ne faisoit plus les choses qu'à demi, & de la maniere du monde la plus irréguliere. Quand j'eus dit mon avis, je m'en allai; mais je ne fus pas plutôt parti, que, de l'avis du Médecin ordinaire & du Chirurgien, la malade fut saignée: on la saigna trois fois: l'hydropisie se forma, & la malade mourut au bout de quinze jours, après avoir beaucoup souffert.

Il est certain, comme vous l'avez fort judicieusement remarqué, que les habitans des lieux humides & marécageux sont fort sujets à devenir enflés & hydropiques. Les fievres intermittentes, & notamment la fievre quarte y sont aussi fort communes. La cause de ces deux especes de maladies seroit-elle la même, & dépendroient-el-

les d'une diſpoſition ſcorbutique, de laquelle naiſſent beaucoup des incommodités qu'ils éprouvent?

L'air des lieux humides & marécageux ne peut être que très-pernicieux aux perſonnes qui le reſpirent, & qui en ſont conſtamment environnées: comme il eſt froid & humide, ſon impreſſion ſur la peau la ſaiſit & la tranſit; le jeu de toute l'enveloppe cellulaire eſt gêné; par conſéquent la matiere de la tranſpiration s'arrête, & va former des dépôts dans quelque ſac du tiſſu muqueux: c'eſt de-là que naiſſent la toux, l'enchifrenement, le gonflement des gencives, toutes les eſpeces de fluxion, auxquelles ſont ſujets ces habitans.

Quand le reflux ſe fait aux entrailles, il ſe forme une congeſtion d'humeurs dans toutes les membranes cellulaires de cette cavité; & cette congeſtion augmente par l'abord continuel de la nouvelle matiere qui ne s'évacue pas. Une fois que l'amas eſt formé, & que la maſſe des entrailles eſt conſidérablement empâtée, le déſordre doit ſe mettre & ſe met en effet dans l'action des divers organes ſitués

dans la capacité du ventre. La nature, inquiete & déconcertée par l'embarras que lui cauſe cette congeſtion d'humeurs, fait des efforts extraordinaires, & ſe livre à des mouvemens irréguliers, qui lient l'action des organes, & concentrent le jeu de leur reſſort. De-là naiſſent les faux beſoins, les douleurs d'eſtomac, la conſtipation, les borborigmes, les coliques venteuſes, les mauvaiſes digeſtions, & un ſentiment de peſanteur que l'on éprouve dans la région épigaſtrique après avoir mangé. L'on peut ajouter à tous ces accidens les obſtructions du foie, de la rate, & celle des glandes mézentériques : quelquefois auſſi il ſe forme des tumeurs dans le tiſſu muqueux, qui environne & tapiſſe le ventre. Il eſt rare que l'embarras de l'un de ces différens viſceres n'amene pas l'hydropiſie, qui le plus ſouvent eſt précédée de douleurs dans le ventre, & de la difficulté d'uriner.

La difficulté d'uriner, ou, ſi vous aimez mieux encore, une eſpece de ſuppreſſion d'urine, eſt l'accident qui précede le plus immédiatement l'hydropiſie : il doit faire ſuppoſer (cet

accident) un défaut d'action, ou pour le moins un désordre dans l'action des reins & de la vessie, qui sont les deux organes excrétoires de l'urine. Si l'on considere encore l'époque à laquelle l'hydropisie se déclare, les douleurs qui l'accompagnent, & le contenu de l'urine, il semble que l'on ne peut pas se refuser à l'idée que l'excrétion de l'urine est dans le systême de la nature une des fonctions les plus importantes, & sa suppression l'accident le plus dangereux, puisqu'elle paroît être le complément du désordre qui arrive dans les fonctions naturelles, & qu'elle est accompagnée de douleurs si vives & suivie d'accidens aussi évidemment mauvais, que l'est l'hydropisie qu'elle précede immédiatement. L'obstruction du foie, au contraire, celle de la rate, & la dureté des glandes mézentériques existent souvent des années entieres avant qu'elle se déclare; mais ce qui annonce l'effort constant de la nature pour rétablir cette excrétion & son inquiétude à cet égard, ce sont les envies fréquentes d'uriner, & des portions de glaires ou de membranes que contiennent les urines de quelques hy-

dropiques, aſſez ſemblables aux matieres glaireuſes qu'offrent les déjections des malades travaillés du téneſme ou d'un flux dyſſentérique.

Il paroît aſſez certain, que par l'effet d'un ſerrement qui ſe fait dans les entrailles, les ſéroſités peuvent ſe porter vers quelque partie, s'y amonceler, & former par leur ſurabondance un œdeme ou une hydropiſie locale. M. Bordeu, dans ſes Recherches ſur la conſtitution du ſang, a très-bien obſervé qu'un effort ſuppuratoire peut ſouvent occaſionner un œdeme dans les parties qui environnent le lieu où le travail de la ſuppuration ſe fait. J'ai eu occaſion de voir une demoiſelle qui cracha le pus, à la ſuite de douleurs très-vives qu'elle ſouffrit pendant bien du tems dans le bas-ventre. Ses cuiſſes & ſes jambes s'enflerent avant la mort, & notamment celles du côté droit, parce que, ſans doute, le lieu de la ſuppuration étoit dans ce même côté.

Cette remarque peut bien ſervir à expliquer comment une obſtruction du foie, de la rate ou des glandes mézentériques, peut, en dérangeant les

mouvemens de la nature, suspendre l'action des organes destinés à l'excrétion des humeurs séreuses & muqueuses : car, en supposant une intention à la nature, ou à ce principe vital & sensible, que nous avons supposé être occupé des diverses fonctions de notre corps ; en supposant, dis-je, une intention à ce principe, il a dû repousser toutes ces sérosités surabondantes vers le tissu cellulaire & les grandes cavités, comme les lieux les plus propres à leur servir de réceptacle, & où elles deviennent moins embarrassantes pour l'exercice des fonctions vitales.

Quelque certitude que nous supposions dans nos connoissances à cet égard, nous ne pouvons pourtant pas nous dissimuler que l'hydropisie nous offre quelques phénomenes, dont il est bien difficile, pour ne pas dire, peut-être impossible, de rendre raison : je veux parler de cet amas d'eaux, qui devient quelquefois si excessif, que l'on en a tiré à des malades jusqu'à vingt-cinq & trente pintes : mais ce qui rend ce phénomene bien plus singulier, c'est que, dans un espace de

tems très-court, il ſe forme un nouvel amas non moins conſidérable que le premier.

Je n'oſe croire que cette ſurabondance aqueuſe ſoit fournie par les ſeuls alimens & la ſeule boiſſon que l'on donne aux malades, puiſque le même amas ſe forme & augmente chez ceux à qui l'on a interdit toute eſpece de boiſſon aqueuſe, & auxquels on preſcrit le régime le plus ſec. La ſuppoſition que l'on feroit que notre propre ſubſtance, ſuſceptible de ſe réſoudre en eau, eſt la matiere de cet amas, n'eſt qu'illuſoire. J'ai vu une femme hydropique à qui l'on tira, par le moyen de la ponction, beaucoup d'eau. Cette femme avoit le viſage bien coloré, aſſez animé, & les parties ſupérieures aſſez fournies de chair. La ponction la rendit plus malade qu'elle n'étoit auparavant. Elle redevint hydropique, & elle mourut peu de tems après cette opération.

Il doit donc exiſter une autre ſource où la nature puiſe cette eau, qui par ſa maſſe forme l'hydropiſie, & ſert à la renouveller après la ponction. Cette ſource doit être l'athmoſphere qui

nous baigne & nous arroſe. La nature y pompe & en attire l'eſpece d'humidité dont elle a beſoin pour renouveller cette fumée aqueuſe qui s'évapore de toute la ſurface du corps par forme de tranſpiration.

Cette action de pomper & d'attirer l'humidité, eſt une faculté de la peau, qu'on ne peut pas révoquer en doute. L'exemple des Bouchers, des Chaircuitiers, des Cuiſiniers, donne toutes les preuves que l'on pourroit deſirer à cet égard. Ils ont la plupart, ainſi que leurs femmes, la peau blanche, le teint frais & fleuri, & en général beaucoup d'embonpoint : en un mot, ils ſe nourriſſent par la peau : mais ſi la nature pompe dans l'athmoſphere un ſuc alimentaire, l'on peut bien croire auſſi qu'elle y puiſe l'eau dont elle a beſoin pour s'humecter & ſe rafraîchir. Je rencontre tous les jours des perſonnes qui me diſent avec étonnement que la quantité de leur urine ſurpaſſe de beaucoup celle de leur boiſſon, & me preſſent de leur en donner la raiſon. J'avoue que je n'en connois pas d'autre que celle dont il eſt queſtion ici, & elle me paroît aſſez ſatisfaiſante.

L'idée même que cette faculté augmente lorſqu'on eſt hydropique ou menacé de l'être, n'auroit-elle pas quelque fondement? Une hydropiſie eſt conſtamment précédée du plus grand déſordre : tous les excrémens reſtent en grande partie mêlés avec le ſang : par leur préſence ils fatiguent, & ils importunent le principe vital, qui eſt forcé de mettre en action toutes ſes facultés, & d'employer tous les moyens pour ſe procurer la ſorte d'humidité propre à détruire ou à diminuer l'impreſſion de ces humeurs excrémentitielles, & des autres miaſmes diſperſés dans toute la maſſe ſanguine : mais dans ces malheureuſes circonſtances où le principe vital cherche à ſe ſoulager, il s'accable de plus en plus; car toute cette eau ne fait qu'augmenter la maſſe & le poids des eaux, & l'hydropiſie fait des progrès d'autant plus rapides, que cette humidité puiſée dans l'athmoſphere contient moins de cette matiere éthérée, de cette ſubſtance ignée, dont la nature ſe ſert comme d'un inſtrument pour entretenir l'action, la vie, pour

échauffer en un mot les diverſes parties de notre corps.

Les faits viennent à l'appui de cette opinion. L'hydropiſie ſe déclare plus ſouvent l'hiver que l'été, & ſes progrès ſont bien plus rapides dans cette ſaiſon. On voit beaucoup d'habitans des lieux humides & marécageux mourir d'hydropiſie. L'air que l'on reſpire dans ces endroits eſt, ainſi que celui que l'on reſpire pendant l'hiver, moins échauffé : il contient moins de cette ſubſtance ignée qui ſert à réchauffer les corps.

Peut-être auſſi le corps y puiſe-t-il ou en attire-t-il moins de cette chaleur céleſte qui anime tous les corps, fait germer les ſemences, épanouir les fleurs, fructifier les arbres, & éclorre les inſectes. La nature, privée d'une partie de ce ſecours, languit : ſes mouvemens ont une marche peſante & irrégulière. Le déſaccord ſe met dans le jeu des nerfs; &, la dépuration ne ſe faiſant pas, toutes les humeurs reſtent confondues : de-là naiſſent le ſcorbut, l'hydropiſie, la fievre maligne, la fievre lente nerveuſe qui n'eſt qu'une eſpece de ſcorbut aigu.

Vous pouvez maintenant deviner la raiſon pour laquelle les habitans de ces lieux humides & marécageux ſont ſi fort enclins à la boiſſon des liqueurs ſpiritueuſes. Sans doute cette ſenſibilité vitale qui veille à la conſervation de la vie, y cherche-t-elle cette matiere éthérée qui lui devient néceſſaire pour entretenir la chaleur des parties du corps, & pour ſuppléer ce feu contenu dans l'air, que noient les exhalaiſons humides, & dont elles éteignent & diminuent la force. Par la raiſon contraire, les liqueurs fraîches & délayantes, les acidules deviennent utiles, & ſont deſirées par les habitans des pays chauds. Leur uſage prévient l'embraſement que mettroit dans les corps cette matiere éthérée, qui, ſans doute, y eſt trop active & trop abondante, comme elle le devient quelquefois dans nos climats, pendant des étés fort chauds. Les jeunes gens, ent'autres, qui ont beaucoup de chaleur innée, retirent un grand fruit de l'uſage de ces ſortes de boiſſons : ils aiment beaucoup les bains de riviere, & ils s'en trouvent bien.

LETTRE XXXIX.

Du traitement de l'hydropisie.

Si vous voulez vous donner la peine de feuilleter les livres qui traitent de l'hydropisie, vous en trouverez bien peu où l'on ne propose pas comme la premiere indication à remplir, l'évacuation des eaux. Les Médecins qui les ont écrits, n'ont sans doute pas considéré que la collection des eaux est occasionnée & entretenue par un fonds de maladie, & qu'elle résulte d'un désordre dans l'action des organes : autrement ils se seroient occupés de combattre cette premiere cause, & de la détruire par tous les moyens possibles. J'ose le croire, l'usage des hydragogues tant recommandé n'a que rarement un succès heureux ; & encore, supposé qu'ils procurent l'évacuation des eaux, a-t-on la douleur de voir renaître l'hydropisie peu de tems après que les premieres eaux ont été évacuées. L'on peut bien assurer que si,

par leur uſage, une hydropiſie a été guérie ſans retour, il falloit que cette maladie fût occaſionnée par une cauſe bien légere, qu'elle fût de fraîche date, ou, ce qui eſt vraiſemblable, qu'on ne les eût employés qu'après avoir fait précéder l'uſage des remedes toniques, qui, en réveillant la nature, l'avoient aidée à mûrir ce fonds matériel, qui occaſionnoit & entretenoit l'hydropiſie. Les hydragogues, donnés de cette maniere, & encore avec beaucoup de ménagement, peuvent être utiles.

Je ne crois pas que la méthode de commencer le traitement de l'hydropiſie par la ponction, ſoit bonne. Je doute qu'on doive lui rapporter le bon effet des remedes que l'on emploie enſuite. Je ſuis dans la ferme perſuaſion que leur efficacité n'auroit pas été moins marquée, quand même ils auroient été donnés de prime abord. J'ai rapporté dans ma Lettre précédente l'hiſtoire d'une malade à qui la ponction fut conſeillée & faite d'après ces vues : cette opération eut les ſuites les plus malheureuſes ; car, depuis l'inſtant où elle fut pratiquée, la ma-

lade alla de mal en pis. Le Médecin qui la conseilla s'étoit flatté de l'espérance illusoire qu'elle prépareroit à l'usage de ses remedes qui en deviendroient plus efficaces.

L'hydropisie est une maladie très-dangereuse; &, quelque bonne que soit la méthode de traitement que l'on emploie, il y en a beaucoup qui sont inguérissables : cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de choix à faire parmi les différentes méthodes. Je crois, au contraire, qu'il y a des hydropisies qui ne deviennent mortelles, que parce qu'on n'a pas choisi & suivi le meilleur plan de traitement : au moins faut-il avoir des vues, quand on entreprend la cure d'un malade : il faut pouvoir se rendre compte à soi-même de ce que l'on fait : car, agir sans objet, c'est se conduire en aveugle, & s'exposer à donner contre tous les écueils possibles. J'ai répété un grand nombre de fois dans mon Traité des principaux objets de Médecine, que les purgatifs ne pouvoient pas être employés indifféremment dans tous les tems d'une maladie. J'ai fait connoître le danger de la méthode des

draſtiques pour la colique des Peintres, telle ſur-tout qu'on l'emploie à l'Hôpital de la Charité de Paris, & que l'a célébrée M. Dubois dans une theſe tant vantée. Je me flatte d'avoir démontré juſqu'à la conviction, qu'on ne devoit faire uſage des draſtiques que dans les derniers tems de la maladie, dans celui enfin où il y avoit des ſignes de coction. Je me ſuis ſervi pour le prouver, des obſervations mêmes rapportées par MM. B. & Chomel, dans la vue de faire triompher la méthode de la Charité, qui leur étoit ſi chere.

J'en puis bien dire autant de l'hydropiſie. Sa guériſon ne peut être ſi prompte : elle eſt le bienfait du tems : il faut, pour qu'elle s'opere, que la matiere qui forme le fonds matériel de la maladie, ſe prépare, ſe fonde : il faut, en un mot, que la coction en ſoit faite. C'eſt à favoriſer cette coction, que doivent ſe diriger toutes les vues du Médecin : c'eſt là le but qu'il doit viſer : s'il ne l'atteint pas, les eaux ne s'écouleront pas, & le malade périra. Quand le travail de la coction eſt fini, les eaux cedent à l'action

des remedes les moins actifs : elles s'évacuent souvent par l'usage des remedes toniques. Cette remarque a été faite par des gens qui n'étoient pas très-versés dans l'art de guérir. Je me rappelle, me disoit un homme, d'avoir fait prendre à un hydropique toutes les herbes de la Saint-Jean sans aucun succès : trois semaines après une légere infusion de quelques plantes fit écouler les eaux, & le malade se trouva guéri. Faites-en votre profit, lui dis-je, & ne tourmentez pas trop vos malades à force de vouloir les faire pisser.

En effet, les hydropiques ne sont pas malades par la raison même qu'ils ont des eaux épanchées dans la cavité du ventre : au contraire, les eaux ne s'épanchent & ne s'amassent que parce qu'il y a une cause de maladie réelle, dont la collection des eaux n'est qu'un effet : ainsi c'est se donner des peines inutiles que de travailler à faire sortir les eaux, si auparavant on n'enleve pas la digue qui les arrête & y met obstacle. L'expérience apprend que le plus souvent elles n'ont pas plutôt été évacuées, qu'il s'en ramasse de nouvelles.

C'eſt du même eſprit que ſont agités les Médecins qui fondent les plus belles & les plus grandes eſpérances de guériſon ou de ſoulagement, ſur une ſelle qu'ils tâchent de procurer à leurs malades par tous les moyens poſſibles. Ils croient avoir remporté une victoire déciſive pour le ſort de leurs malades, ſi dès les premiers jours de la maladie, ils peuvent arracher à la nature une garde-robe; & ils ſont déſolés, ainſi que les malades & les aſſiſtans, ſi leurs peines deviennent inutiles & infructueuſes. C'eſt cette fureur d'aller & de procurer des garde-robes, qui a rendu l'uſage des lavemens familier au point de fatiguer ceux qui n'ont pour ce genre de remedes qu'un goût médiocre.

Il y a grande apparence que ceux qui ſe conduiſent ainſi ne ſentent pas que le défaut de garde-robe n'eſt pas la cauſe des maladies, & qu'en voulant procurer des ſelles, ils exigent & demandent à la nature ce qui peut-être n'exiſte pas, & ce qu'elle n'eſt pas dans l'intention de leur donner: ils veulent la rappeller à une fonction dont elle eſt abſolument diſtraite, &

qu'elle n'a probablement pas négligée ſans intention. J'ai vu tourmenter pendant treize jours des malades avec des lavemens, pour leur faire rendre des matieres qui ſe ſont évacuées d'elles-mêmes, & abondamment à la fin du quatorzieme jour.

Ces réflexions peuvent avoir leur application pour les hémorrhagies & la ſuppreſſion de toutes les évacuations naturelles. On s'occupe preſque toujours en vain, & ſouvent avec de grands riſques pour les malades, de rappeller les unes & de ſupprimer les autres trop bruſquement. On ſe conduit comme ſi ces excès étoient la cauſe même de ce dont ils ne ſont que les effets. Une hémorrhagie, n'eſt qu'un accident, qui, tout effrayant qu'il eſt, doit n'entrer en conſidération dans le traitement, qu'autant qu'il rappelle à la cauſe qui le produit.

Je crois donc que, dans le traitement de l'hydropiſie, la premiere indication à remplir n'eſt pas celle d'évacuer les eaux : il eſt plus ſage d'attaquer le fonds de la maladie : il faut tâcher d'en détruire la cauſe autant qu'il eſt poſſible. Il ſuit de ma maniere

de considérer l'hydropisie, que l'on ne doit se servir des hydragogues qu'avec ménagement : ce ne sont pas de grandes secousses données brusquement, qui peuvent être utiles. La nature a besoin d'être réveillée, & le jeu des organes d'être réchauffé; mais ce doit être d'une maniere douce, constante & sans tumulte : ainsi, quand on se propose d'employer les drastiques & les hydragogues, dont toute l'énergie peut être nécessaire pour ranimer l'action du systême muqueux, qui est dans une sorte d'engourdissement; quand on se propose, dis-je, d'user de cette sorte de remedes, il est à propos de les combiner avec les toniques & les aromatiques, & de les doser de maniere qu'ils agissent lentement, quoiqu'avec efficacité : en dirigeant ainsi leur action, on favorise la coction de la matiere qui forme l'empâtement, & l'on procure l'évacuation des humeurs à mesure qu'elles se travaillent, & qu'elles sont fondues.

J'ignore si l'action des drastiques se borne aux intestins. C'est toujours beaucoup que de réveiller & de sou-

tenir constamment le jeu d'un organe qui confine à tous les organes du ventre, & tient à l'organe extérieur par des liaisons que lui procure le tissu cellulaire.

L'expérience de tous les tems a appris que les aromatiques ont une saveur & une odeur qui les rend amis des nerfs : ils sont une espece de charme, au moyen duquel on arrête & on calme leurs mouvemens les plus désordonnés : soient qu'ils soient pris intérieurement, ou qu'ils soient seulement appliqués à quelqu'un des organes des sens, ils produisent leur effet : sans doute il en émane une nuée de corpuscules odoriférens, qui pénetrent le tissu des parties, & s'attachent aux nerfs, dont ils suspendent, modèrent ou dirigent l'action. Il peut donc résulter un avantage de leur combinaison avec les hydragogues : ils préviennent ou temperent la fougue des nerfs, trop souvent occasionnée par l'action trop irritante de cette sorte de purgatif. Il est encore bon d'aromatiser les boissons que l'on fait prendre aux malades : elles en sont plus pénétrantes, & elles procurent

aux humeurs épanchées plus de fluidité & une certaine ſaveur qui, étant plus du goût du principe vital, l'apprivoiſe de maniere qu'il ſe prête avec moins de répugnance au repompement des humeurs épanchées : n'en réſultât-il enfin qu'une titillation pour toutes les parties ſenſibles, propre à les faire ſortir de leur engourdiſſement, & à y rappeller la vie à demi éteinte, il faudroit bien qu'il arrivât un changement & un déplacement dans les humeurs.

Nous nageons dans l'air ; il nous baigne : la nature y pompe, comme je l'ai dit plus haut, la ſorte d'humidité dont elle a beſoin pour entretenir la vie, & qui devient partie élémentaire des organes. Cette humidité ſoutient les forces, & anime l'action des parties ſenſibles, lorſqu'elle eſt ſuffiſamment impregnée de cette ſubſtance éthérée qui communique la chaleur active que l'on éprouve, quand l'air eſt pur, & que l'aſtre du jour n'eſt obſcurci par aucun nuage. Quand, au contraire, l'air eſt chargé de ces brouillards qui nous dérobent une partie de la lumiere, il perd cette chaleur ac-

tive : rien ne le prouve mieux que l'impreſſion qu'il fait ſur les corps: l'on eſt ſaiſi d'un froid qui pénetre juſqu'à l'intérieur, & ſemble être l'effet d'un effort que fait la nature pour ſe prémunir contre ſon action; comme il arrive qu'elle ſe réveille & ſe contracte lors de la ſenſation excitée par une aſperſion d'eau froide. Mais, ſoit effet du beſoin ou de l'habitude, la nature ſe laiſſe vaincre; elle attire cette humidité aqueuſe & froide ſi dangereuſe pour nos corps; puiſqu'elle occaſionne des bouffiſſures, des fluxions, le relâchement du corps, & l'abattement des forces: elle diminue auſſi la chaleur naturelle, en éteignant l'action de la matiere ignée, dont les corps étoient déjà pourvus.

Chez les Romains les Athletes étoient dans l'uſage de s'oindre d'huile avant de s'engager dans un combat. Sans doute ils le faiſoient ou pour rendre leur corps plus diſpos & plus agile, ou pour conſerver leurs forces. Peut-on ſuppoſer que l'huile fît ſur leurs corps l'effet qu'elle produit ſur les reſſorts d'une ſerrure ? Il eſt certain qu'elle en rend les mouvemens plus ai-

ſés. Mais ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de croire que l'huile appliquée au corps eſt capable de concentrer & de retenir dans les corps cette ſubſtance éthérée qui contribue tant à les rendre forts, ſi elle ne fait pas toute leur activité. Enfin tout le monde ſait que l'excellent vin, qui me paroît contenir, ainſi que les aromats, beaucoup de cette matiere ignée, eſt très-propre, non-ſeulement à ſoutenir, mais encore à réveiller les forces lorſqu'elles ſont épuiſées par de longs travaux & de grandes fatigues. On en donne aux chevaux pour les aider à fournir de longues courſes. Le vin ne paroît jamais meilleur que quand on a couru à cheval : on boit beaucoup, & toujours avec plaiſir : j'en ai fait l'expérience après des retours de chaſſe.

Ne peut-on pas conclure de tout ce qui vient d'être dit,que les remedes ſur l'uſage deſquels on doit le plus inſiſter, doivent être pris dans la claſſe des toniques & des confortatifs, & qu'on ne doit que très-rarement preſcrire les purgatifs ſans leur mélange, quelle qu'en puiſſe être l'eſpece.

Hippocrate conſeille des embroca-

tions d'huile & de vin pour le traitement de l'hydropiſie, ou de ce qu'il appelle *aqua intercus*. Cette pratique vient d'être renouvellée : elle a même été annoncée dans les nouvelles publiques comme une découverte : elle a produit d'heureux effets. Je connois une Dame qui en a retiré le plus grand fruit. Dirai-je, pour rendre raiſon de ce ſuccès, que les embrocations rendent la peau du ventre plus ſouple ? Leur efficacité ne proviendroit-elle pas plutôt du frottement qui reſtitueroit à la peau & aux entrailles la ſorte d'action qu'il ſemble qu'elles ont perdue dans l'hydropiſie ; ou bien ne ſerviroient-elles qu'à défendre la ſurface du corps de l'abord de l'humidité qu'elle ſemble pomper encore avec plus d'avidité, comme je l'ai remarqué dans la trente-huitieme Lettre ? J'aime à croire conſéquemment à l'idée que j'ai développée plus haut, qu'elles ſervent à concentrer la matiere ignée déjà contenue dans le corps ; qu'elles en empêchent l'évaporation ; qu'elles peuvent y en ajouter une nouvelle quantité. La grande inflammabilité des huiles n'annonce-t-elle pas qu'elles abondent en ſubſtance éthérée

éthérée, qui, sans doute, n'a besoin que du plus léger frottement pour se développer.

Le bon effet de l'huile, considérée sous ce point de vue, ne conduit-il pas à penser que l'usage des remedes extérieurs, employés soit en fumigation, soit en bain de vapeurs, soit en frictions, peut être d'une grande ressource pour le traitement des hydropiques, pourvu d'ailleurs que les ingrédiens ou les matieres dont on se sert soient pris dans la classe des aromats ou des liqueurs spiritueuses.

J'ouvre une brochure dans laquelle M. Bacher, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, fait connoître sa méthode de guérir les hydropisies. Sans m'arrêter à sa théorie qui est succincte, je passe aux observations des malades qu'il a traités & guéris; j'ai la satisfaction de voir que sa méthode qui est bonne, confirme mes idées sur l'œthiologie de cette maladie, & qu'elle s'accorde avec mes vues sur son traitement. Adieu, Monsieur; je vous suis, &c.

LETTRE XL.

Quelles inductions l'on peut tirer des secours utiles aux noyés pour le traitement de l'hydropisie.

Je vous sais bon gré, Monsieur, de m'avoir envoyé les écrits de M. Pia sur les noyés : je vous en fais mes remercîmens. Peut-être étiez-vous curieux de savoir quel usage je voulois en faire quand je vous les demandai. J'étois bien aise de les lire, afin d'être utile à quelques malheureux noyés, si jamais je me trouve dans le cas de diriger l'administration des secours qui leur sont nécessaires : mais ce n'est pas tout; je voulois aussi connoître les différens objets contenus dans la boîte de dépôt, dans laquelle se trouvent réunis les principaux secours qu'on doit leur administrer.

J'espérois y trouver de quoi fortifier mon opinion sur la cause & le traitement de l'hydropisie, & voici pourquoi. J'étois dans la persuasion que le corps d'un noyé pouvoit être considéré comme celui d'un homme affligé d'une hydropisie universelle ;

car il eſt enflé, il eſt bouffi ; en un mot, toute l'écorce cellulaire eſt infiltrée d'eau dans le noyé, comme dans l'hydropique. Mais, pour mieux faire connoître les rapports que peut avoir le noyé avec l'hydropique, examinons ce qui arrive à l'homme qui ſe noie. L'eau dans laquelle il eſt plongé, le mouille, le ſaiſit & l'étouffe : elle pénetre tout le tiſſu de la ſurface du corps qu'elle imbibe : elle noie & éteint cette matiere ignée qui entretient la chaleur : elle détruit dans tout l'organe extérieur la vie, qui vraiſemblablement ſe reporte & ſe concentre dans quelques-uns des organes internes ; car, ſi elle ne s'y conſervoit pas, les noyés mourroient ſans aucun eſpoir de retour.

Il me paroît bien conſtaté que la vie eſt à demi éteinte chez les noyés, & qu'ils meurent de froid. Ce qui fait ma certitude à cet égard, eſt la nature des ſecours que l'on emploie pour les rappeller à la vie : ils ſont tous d'une nature très-échauffante : ils ſont très-ſpiritueux, & propres par leur activité à réveiller le principe vital, & à détruire l'engourdiſſement & l'inaction qui naiſſent de l'extinction de la cha-

leur. Ces ſecours conſiſtent à leur souf-fler de l'air chaud dans la bouche, à les envelopper dans une couverture de laine bien chauffée, à leur faire des frictions avec des flanelles imbibées d'eau-de-vie camphrée, aiguiſée avec l'eſprit de ſel ammoniac; à leur introduire dans le nez de ce même eſprit, à leur faire avaler de l'eau-de-vie camphrée auſſi aiguiſée, & à leur donner des eſpeces de lavemens de fumée de tabac avec une machine fumigatoire.

Quand on réfléchit ſur la nature de ces divers ſecours, n'eſt-il pas naturel de penſer que les vrais antidotes de l'eau ſont les remedes aromatiques & toniques? C'eſt à cette eſpece de remedes qu'il faut avoir recours, quand les nerfs & tout le tiſſu du corps ſont tellement abreuvés d'eau, qu'ils tombent dans l'engourdiſſement, & perdent leur action. Il ſemble qu'ils demandent à être remis en jeu par une impreſſion forte & agréable en même tems; telle que la procurent les liqueurs ſpiritueuſes; d'où l'on peut conjecturer que, ſi l'on faiſoit brûler des aromats avec le tabac dans la machine fumigatoire, la fumée en deviendroit plus ef-

ficace : mêlée au parfum des aromats, elle effaroucheroit moins la sensibilité nerveuse ; elle pénétreroit plus aisément le tissu des parties, & y répandroit davantage de cette substance éthérée, que doivent contenir en plus grande quantité tous les aromatiques.

Je n'imagine pas que l'effet de la fumée de tabac doive se borner à réveiller le jeu des intestins, & à procurer la sortie de quelques matieres fécales qui peuvent y être contenues : elle doit, ainsi que l'eau-de-vie camphrée, se répandre dans toute la masse fibreuse pour agiter les nerfs, & y exciter cette motitation qui sert au développement de la chaleur, & sans laquelle la vie ne peut subsister. Je ne veux pas dire pour cela qu'il ne soit pas très-utile de remettre en action le canal intestinal. Je regarde, au contraire, comme très-essentiel d'y rappeller & d'y entretenir le mouvement, attendu qu'il peut le communiquer à tous les organes internes & externes, avec lesquels il a des correspondances plus ou moins directes : mais je crois que l'insufflation de la fumée de tabac parfumée doit encore être conseillée & administrée dans

les vues que j'ai déjà indiquées. Je me garderai donc bien de penser avec quelques Médecins qu'un lavement fait avec une décoction de gratiole pourroit atteindre au même but, & tenir lieu par conséquent de la fumée de tabac aromatisée. Son action trop irritante paroît devoir se borner à l'irritation qu'elle produit sur les intestins ; & conséquemment elle rempliroit mal l'objet que l'on doit avoir en vue.

Maintenant, en admettant comme vrai que les secours propres, non-seulement à communiquer la chaleur, mais aussi à l'entretenir, sont les plus efficaces pour détruire les impressions de l'eau sur la sensibilité nerveuse, ne doit-on pas considérer comme très-utiles dans l'hydropisie les toniques ou confortatifs ? Ce choix semble dicté par la nature de la maladie, qui est, suivant que le porte son nom, une collection d'eaux : mais il est bon de remarquer que la collection d'eaux dans un hydropique, n'est que l'effet d'une autre maladie, qui demande souvent bien du tems avant qu'elle soit détruite ; d'où il suit que la maniere d'administrer les secours pour les hydropiques exige une com-

binaiſon de moyens qui ne ſont pas néceſſaires pour les noyés.

Parmi les matieres dont ſont fabriqués nos vêtemens, il y en a qui ont la faculté d'abſorber l'humidité, & qui ſe ſechent promptement : telles ſont les étoffes de laine. L'expérience a encore appris que ce ſont elles qui ſont les plus propres à conſerver la chaleur. De-là ſans doute eſt né le grand uſage des camiſoles de flanelle, que l'on porte ſur la peau. Les hommes frileux, comme ceux qui ſuent facilement, en retirent beaucoup de fruit : elles conſervent la chaleur chez les premiers; chez les derniers elles abſorbent la ſueur, de maniere qu'ils ſont à l'abri de l'impreſſion de froid que fait ſur la peau une chemiſe de toile mouillée, quand le corps & la ſueur commencent à ſe refroidir.

D'après ces réflexions tirées de l'utilité même de la choſe, il étoit tout naturel de mettre les flanelles & la couverture de laine au nombre des ſecours à adminiſtrer aux noyés : mais ne pourroit-on pas auſſi en étendre l'uſage juſqu'aux hydropiques, dans leſquels il faut combattre l'impreſſion des eaux,

ranimer & conſerver la chaleur ? Ne ſeroit-il pas utile de les tenir habituellement revêtus de chemiſes de flanelle ? C'eſt aux Maîtres de l'art, mais plus encore à l'expérience, à décider ſi leur uſage, ainſi que les frictions faites avec des flanelles aromatiſées, pourroient être de quelque reſſource dans le traitement de l'hydropiſie.

Je n'entrerai pas dans de plus grands détails ſur l'hydropiſie. Je ferai ſeulement quelques réflexions ſur la ſorte d'habillement qui convient le plus aux vieillards. Comme ils ſont très-ſenſibles au froid, très-ſujets aux maladies catharrales, & que d'ailleurs l'hydropiſie eſt une maladie de la vieilleſſe ; ils doivent être fort attentifs à ſe précautionner contre le froid. Les étoffes les plus propres à leur communiquer de la chaleur, ou à la leur conſerver, ſont donc celles qu'ils doivent préférer, & qui leur deviennent néceſſaires : mais il paroît à-peu-près démontré que c'eſt la laine qui fournit les étoffes les plus chaudes & les plus propres à les garantir du froid. On doit donc leur conſeiller dans toutes les ſaiſons de ſe vêtir avec des habits faits d'étoffes de laine.

Les vieillards qui ont contracté l'habitude de ne porter que des habits de drap, s'en trouvent très-bien : car, quelque forte que puiſſe être la chaleur, ils peuvent les ſupporter. Je ne doute pas que, le ſoir d'une journée très-chaude, ils n'aient à s'applaudir de s'être expoſés à l'importunité d'une chaleur accablante, mais paſſagere, qui ne peut tout au plus que leur cauſer une légere incommodité ; tandis que la fraîcheur de la ſoirée peut les rendre réellement malades, en leur occaſionnant des catharres ou des fluxions.

Il eſt inutile de répéter ici que leur peau qui tranſpire moins, eſt moins propre à puiſer dans l'air cette humidité chaude & active, qui eſt l'aliment du feu dont les corps ſont réchauffés : ils ont moins de cette chaleur innée qui conſtitue la ſenſibilité & la vie : en un mot, comme je l'ai dit dans l'une de mes Lettres, ils conſervent moins de mouvement, & ils ſont moins vivans ; mais comme il leur reſte peu de leur propre fonds pour vivre, il eſt donc néceſſaire qu'ils cherchent à l'épargner, & qu'ils vivent d'emprunt autant qu'il eſt poſſible. Les vieillards aiment beau-

coup à manger, & leur goût se porte de préférence sur les viandes. Cette espece de voracité ne naîtroit-elle pas d'un besoin? Et cet appétit qu'ils ont pour les viandes ne seroit-il pas dirigé par le vœu de la nature qui desire s'entretenir & réparer ses pertes? Le jus des viandes, qui est tout animalisé, restaure plus que toutes les substances végétales. Je vous suis, &c.

LETTRE XLI.

Des écoulemens par les yeux & les oreilles.

Je conviens, Monsieur, que j'aurois dû vous parler plutôt des écoulemens d'humeurs par les yeux & les oreilles, auxquels sont sujets les vieillards. Cette matiere devoit être naturellement traitée à la suite des questions sur la dysurie, la strangurie & le pissement de sang, qui sont d'autres especes d'incommodités assez familieres à la vieillesse, & que je fais dépendre de la même cause.

La cause de ces deux affections doit

être une ſurabondance de ſéroſités qui ſe déborde vers la tête, & ſort par les yeux & les oreilles, les excrétoires de deux eſpeces d'humeurs connues l'une ſous le nom de larmes, l'autre ſous le nom de matiere ſébacée : celle-ci eſt deſtinée à enduire & lubrifier le conduit auditif.

Si vous avez lu attentivement ce que je vous ai écrit, vous devez ſavoir à quoi vous en tenir ſur la ſource d'où dérive cette ſurabondance : elle naît de ce que l'action de la peau & de quelques autres organes eſt à demi éteinte : elle provient d'une extinction de la chaleur naturelle, qui ne peut plus cuire ſuffiſamment les ſucs exprimés des alimens, & les convertir en vrai ſang : d'où il arrive que le ſang des vieillards n'eſt qu'imparfait, comme l'action des organes qui le travaillent : il contient peu de cette partie gélatineuſe & globuleuſe, de cette partie rouge enfin, qui annonce la force & la vie : il eſt chargé de phlegme & de pituite ; mais ſi vous faites attention aux circonſtances dans leſquelles toutes ces choſes arrivent, vous vous convaincrez, ainſi que moi, que le grand tra-

vail de la ſanguification s'opere par l'action de tous les organes, & ſingulierement par celle de toute l'écorce cellulaire; car dans la vieilleſſe la peau eſt flaſque, ridée & deſſéchée; ce qui annonce le peu d'action de cet organe, attendu qu'un organe qui agit, s'érige, ſe gonfle & ſe remplit.

Vous n'ignorez pas que l'organe excrétoire du ſuperflu des ſéroſités eſt la peau : mais la peau, comme vous le ſavez très-bien, eſt moins active dans la vieilleſſe, & moins perméable; par conſéquent la tranſpiration eſt moins abondante, & cependant il y a plus dans le corps de cette eſpece d'humeurs qui la conſtitue : les choſes étant dans cet état, ne doit-il pas arriver que les humeurs ſurabondantes qui ne trouvent pas d'iſſue à la peau, ſe portent à travers les lames du tiſſu cellulaire, juſqu'à l'endroit où il ſe trouve une voie ouverte? or, comme les yeux & les oreilles ſont continuellement abreuvées d'humeurs, ils doivent devenir des voies de décharge pour la nature, qui cherche à s'alléger de ce ſuperflu d'humeurs qui la gêne : delà doit s'enſuivre un écoulement d'humeurs par

les oreilles ou par les yeux : ces deux organes deviennent deux especes d'égoûts qui s'enflamment & sont d'autant plus sensibles, qu'ils sont obligés de se livrer à une action plus vive, comme il arrive aux bords d'un cautere, qui s'irritent dans un tems froid & humide, lorsque le corps se trouve chargé d'une plus grande abondance d'humidités, lesquelles se portent par une pente devenue naturelle vers cet égoût.

Il y a une observation à faire par rapport à ces divers écoulemens d'humeurs, c'est qu'ils se font la plupart, ou presque tous, dans les deux extrémités du sac cellulaire, dans ces endroits où il forme des especes de cul-de-sac. C'est ainsi que la nature a placé dans les endroits où ce tissu est plus ramassé & plus molasse, les glandes qui semblent destinées (comme on l'a déjà remarqué), 1°. à servir d'entrepôt aux humeurs qu'envoie & qu'exprime le grand sac dans ses grands serremens; 2°. à amortir une partie de l'action des principaux visceres dans des circonstances à-peu-près semblables.

Quelle sagesse dans les vues de l'Au-

teur de la nature ! Comme tout eſt diſpoſé & arrangé dans la ſtructure & l'ordonnance de notre frêle machine ! C'eſt de cet arrangement & de cette diſpoſition que dépendent tous les accidens du catharre, qui affligent & ſurviennent quand, par un froid ſubit & humide, la tranſpiration s'arrête & ſe porte abondamment vers les yeux, les oreilles, les narines & la bouche : ces différentes parties ſe gonflent, ſe tuméfient, rougiſſent & ſont plus ſenſibles : d'où il ſuit que l'état d'un vieillard affligé d'un écoulement, ſoit par les yeux, ſoit par les oreilles, eſt comparable à celui d'un homme qui éprouve actuellement les accidens d'un catharre, & qu'ils ſont l'un & l'autre malades par la même cauſe ; avec cette différence cependant que dans la vieilleſſe elle eſt conſtante & habituelle, tandis qu'elle n'eſt que paſſagere & accidentelle dans le catharreux, & ſes effets ſont relatifs à ſa durée & la vivacité de ſon action dans l'un & dans l'autre.

Vous me demandez maintenant s'il eſt poſſible d'aſſigner la cauſe qui détermine le courant des humeurs plutôt vers l'une des extrémités du grand ſac

cellulaire, que vers l'autre. Il eſt certain que, comme ces écoulemens d'humeurs ſe font également dans l'un & dans l'autre des culs-de-ſac, ſoit ſous la forme d'hémorrhoïdes muqueuſes ou d'écoulemens par la verge, ſoit ſous la forme d'un ſuintement par les oreilles ou par les yeux; il eſt certain, dis-je, qu'il eſt bien difficile de ſe rendre compte de cette variation dans la marche de la nature. La marche la plus conſtante qu'elle affecte dans les vieillards, eſt de diriger ſes mouvemens en en-bas; d'où il ſuivroit que les vieillards ne doivent être ſujets aux affections de la tête qu'accidentellement. J'ai déjà dit dans mes Lettres précédentes, que cette diſpoſition aux maladies de la tête, qui a lieu dans quelques individus, devoit dépendre d'une conſtitution organique. Je conçois pourtant que la tête pourroit devenir plus ou moins facile à s'affecter par la préſence d'une cauſe accidentelle: par exemple, un empâtement qui s'eſt formé, ſoit dans l'enveloppe de la tête, ſoit dans les ſinus, à l'occaſion d'un catharre, dont l'humeur n'ayant pas été ſuffiſamment cuite ni mûrie, ſe ſera durcie & ſera reſtée en dépôt: un pareil empâ-

tement, dis-je, peut bien être une cause constante & habituelle de ces écoulemens : tout ainsi qu'une portion d'humeur muqueuse & déposée dans les lames du tissu cellulaire dans le voisinage des articulations, empêche le mouvement de la partie, & y fait naître la douleur ; la sensibilité augmente lorsque l'humeur de la transpiration étant arrêtée par le froid, se porte plus abondamment dans l'endroit du premier embarras. C'est dans l'hiver principalement que ces accidens se renouvellent & augmentent, parce qu'alors le sang est moins bien épuré & plus chargé de phlegme & de parties acrimonieuses.

J'ai connu un homme qui avoit un écoulement par la verge : cet écoulement étoit entretenu par l'embarras du cordon séminal & de l'épididime du testicule gauche : ce qui me l'a fait juger ainsi, c'est que l'écoulement n'a cessé que quand l'embarras a été détruit.

Ces écoulemens se font par exsudation, & les instrumens du transport des humeurs sont les lames du tissu muqueux, & non pas les vaisseaux san-

guins. Faute d'être bien convaincu de cette vérité, on regarde comme étonnans & même inconcevables des écoulemens qui existent & ne peuvent se faire que de cette maniere. J'ai eu occasion de voir une dame qui, depuis plusieurs années, étoit continuellement malade : elle ressentoit des douleurs, & éprouvoit des spasmes dans les différentes parties de son corps : elle avoit le ventre gonflé & dur du côté gauche : elle fut attaquée tout d'un coup de douleurs les plus vives dans le bas-ventre avec la fievre : ces douleurs, après avoir duré quelques jours, furent suivies de l'écoulement d'une matiere purulente très-louable. Son Médecin attribuoit l'écoulement de cette matiere à l'érosion de quelque intestin, malgré que les douleurs fussent beaucoup diminuées, si elles n'avoient pas absolument cessé. Ayant été invité à voir la malade, je trouvai le pouls assez ferme, & elle n'étoit pas aussi maigre qu'elle auroit dû l'être, si réellement elle avoit eu un ulcere dans les intestins. D'ailleurs elle rendoit cette matiere en masse, de deux jours l'un, pure, sans aucun mélange des matieres fécales. Je

ſoupçonnai donc une eſpece de vomique ou un dépôt qui avoit ſuppuré; & j'oſai dire que c'étoit-là l'humeur qui auparavant cauſoit le gonflement & la dureté du ventre; qu'elle s'étoit convertie en pus. La qualité de la matiere me fit bien augurer du rétabliſſement de la malade. Je fus un peu combattu par le Médecin, qui, n'ayant trouvé aucune ouverture à l'inteſtin, ne concevoit pas quelles pouvoient être les voies de tranſport de cette matiere : elle y arrive, lui dis-je, comme la matiere des hémorrhoïdes muqueuſes, par l'action & l'activité du tiſſu muqueux dont ſont formés les inteſtins & tous les autres organes environnans. Le ſac s'épuiſa peu-à-peu, & la malade a été parfaitement guérie.

J'ai rapporté dans ma Lettre ſur la dyſurie l'obſervation d'un homme qui, ayant une tumeur vers la proſtate, éprouve des douleurs en urinant, piſſe du ſang, & rend par la verge une matiere puriforme. Je ſuis donc fondé à regarder un empâtement ſubſiſtant dans l'un des cul-de-ſacs du tiſſu cellulaire, comme la cauſe déterminante des écoulemens d'humeurs qui s'établiſſent dans

les organes excrétoires ſitués dans le même département.

Hippocrate admet cet empâtement comme une cauſe de la fluxion qui ſe jette ſur les yeux. Ecoutez ce qu'il dit à ce ſujet. Si une portion de mucus dépoſée entre la chair & l'os eſt cauſe que la fluxion tombe ſur les yeux, vous vous en appercevrez, parce que l'humeur découle de cet endroit-là. *Quòd ſi, muco inter os & carnem ſubſiſtente, ex carne & oſſe in oculos fluxio decumbat, ex eo cognoſces quod ex his locis defluat.* Mais il faut convenir auſſi que ces ſortes d'écoulemens tirent ſouvent leur ſource de plus loin; qu'ils peuvent naître, ſoit de la diſpoſition des entrailles, ſoit de la préſence d'une humeur qui, en ſe nichant dans ces organes, y attire, par l'irritation qu'elle y cauſe, tout l'effort & le courant des liqueurs. Les vieillards qui, pendant les premiers âges, ont eu ſouvent des catharres dans la tête, ſont ceux qui doivent y être les plus expoſés.

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces cauſes, il n'en réſulte pas moins une diſpoſition vicieuſe dans l'œil ou ſes appartenances, qu'il eſt bien difficile de

détruire dans un vieillard. C'eſt la ſéchereſſe de tout le corps, & notamment de la peau, qui occaſionne cette exondance d'humidité dans l'œil. Conçoit-on qu'il ſoit bien aiſé de rouvrir la peau pour pouvoir deſſécher l'œil trop abreuvé? Il ſeroit même dangereux d'arrêter ces écoulemens, en employant des remedes répercuſſifs ou aſtringens. Il faudroit bien que la matiere de ces écoulemens ſe reportât ſur d'autres organes, où elle ne manqueroit pas de faire beaucoup de mal : ce report d'humeur ſeroit non-ſeulement à craindre dans un vieillard, mais encore chez les hommes de tous les âges. On ne peut guère ſe flatter que la nature fera chez un vieillard l'effort néceſſaire pour détruire la diſpoſition des entrailles, ou mûrir la matiere de l'empâtement qui entretient ces écoulemens. Nous les voyons pourtant ſe tarir d'eux-mêmes : mais c'eſt preſque toujours chez les enfans dans qui ſe font les grandes révolutions qu'amene l'âge de la puberté.

Il eſt des précautions à prendre avant d'eſſayer d'arrêter le cours de ces humeurs. Il faut leur ouvrir une iſſue

nouvelle, leur fournir un nouvel aboutiſſant. C'eſt-là le cas de faire un cautere : mais quelle que ſoit la cauſe de l'écoulement, le cautere eſt toujours utile pour ces ſortes d'indiſpoſitions Hippocrate conſeilloit, dans le cas du dépôt de la mucoſité, des inciſions profondes qui allaſſent juſqu'à l'os. La ſuppuration qui venoit à la ſuite des inciſions, détruiſoit le noyau, & pouvoit procurer la guériſon. Combien de maux de tête qui réſiſtent aux douches, pourroient ſe guérir par cette méthode ! Ce qui diſtingue, ſuivant Hippocrate, la fluxion qu'occaſionne le dépôt de mucoſité d'avec celle qui vient du cerveau, eſt la qualité de l'humeur qui, dans le premier cas, eſt douce & ſans acrimonie.

Vous me diſpenſerez, j'eſpere, Monſieur, de vous parler de la ſurdité & de l'affoibliſſement de la vue qui arrivent dans la vieilleſſe ; ce ſont deux effets naturels de cet âge. Il faut comparer les organes de ces deux ſens à deux roues uſées par la vétuſté, qui ne ſouffrent plus de réparation, & ne peuvent plus aller qu'à force de ménagement. Liſez la deſcription de la vieil-

leſſe dans l'Eccléſiaſte : quand on en eſt là, Monſieur, toutes les reſſources de la Médecine ſont épuiſées.

LETTRE XLII.

Du traitement qui convient aux vieillards dans les maladies aiguës.

Vous me faites-là une queſtion qui devient à-peu-près inutile. Vous avez vu aſſez de malades attaqués de pleuréſies & de fievres aiguës, pour que vous n'ignoriez pas que les vieillards ſont expoſés, ainſi que les autres hommes, aux différentes maladies de ce genre. Je ſuis donc perſuadé que vous ne me l'avez faite, que parce qu'elle vous conduiſoit à me demander quel eſt le traitement qui convient aux vieillards dans les maladies aiguës.

Vous n'avez pas ſans doute oublié que je conſidere la fievre comme un bienfait de la nature : elle eſt un effort q'uelle fait pour travailler & mûrir un fonds matériel qui trouble & déconcerte ſes opérations. La fievre, conſidérée ſous ce point de vue, eſt donc utile : ainſi,

bien loin de chercher à l'éteindre, il faut tâcher de la soutenir à un certain degré; sans quoi le travail de la coction reste imparfait, ou ne se fait pas, & la crise n'est pas complette. La fievre est un effort de la nature, qui chez les vieillards est bien précieux. Souvent son effet est de guérir un tas d'infirmités qui tourmentent les vieillards, & leur rendent la vie importune : elle les fait donc renaître. En effet, un vieillard qui se tire d'une maladie aiguë, s'assure pour dix ans de vie & reprend une vigueur qu'il n'avoit pas auparavant, & à laquelle il n'avoit pas lieu de s'attendre.

On fait donc beaucoup de mal aux vieillards, lorsqu'étant attaqués de maladies aiguës, l'on emploie pour leur traitement une méthode trop active. Il ne faut pas tâcher de diminuer leur fievre, puisqu'elle est nécessaire, & qu'elle a des avantages considérables; il seroit plus dangereux encore de l'arrêter, en supposant toutefois que la chose soit possible; car, pour le plus favorable, elle ne seroit que suspendue; ou, si elle ne reparoissoit pas,

elle ameneroit un état de langueur propre à faire desirer la mort.

Je doute, au reste, que l'on puisse arrêter les progrès d'une fievre aiguë, qui doit parcourir plusieurs septenaires. Si quelquefois il est arrivé que des maladies aient cédé à quelques saignées ou à des purgatifs, il y a apparence que ces fievres n'étoient qu'éphémeres & peu considérables, ou qu'elles rentroient dans la classe de ces fievres, qui n'éclatent qu'au moment où la crise est prête à se faire. Le travail de la coction qu'elles terminent, s'étoit fait sourdement & dans le calme, & n'avoit été accompagné que de légeres incommodités.

Il est bien permis aux malades de s'applaudir de pareils succès : mais le Médecin qui s'en glorifie, prouve qu'il ne connoît pas la marche des maladies. Une maladie ne peut être guérie que quand la matiere qui l'a causée est parvenue, comme le raisin, à son degré de maturité. En vain secoue-t-on un arbre pour en faire tomber les fruits, s'ils ne sont pas mûrs : il faut, pour les en détacher, employer de violentes secousses qui lui font du mal. L'observation

vation ſuivante prouve évidemment que les purgatifs ne deviennent efficaces, que quand le travail de la coction eſt achevé.

Un homme âgé de cinquante ans fut attaqué de vives douleurs, qui paroiſſoient avoir leur foyer dans le ventre, & affectoient toutes les autres parties de ſon corps. Il avoit la fievre : ſon pouls étoit ſerré : toute la région épigaſtrique étoit très-élevée, tendue & fort douloureuſe. Quand on la touchoit, le malade jettoit les hauts cris : ſa reſpiration étoit gênée : il touſſoit & crachoit quelque peu de ſang : il avoit eu auſſi des envies de vomir. Ce malade s'étoit déjà trouvé plusieurs fois dans le même état. Ennuyé de la longueur d'une premiere attaque qui lui duroit depuis près de cinquante jours, il ſe détermina à prendre les poudres d'Allieau, qui le purgerent efficacement, & terminerent ſes ſouffrances. Ce ſuccès lui inſpira une ſi grande confiance pour ces poudres, qu'il ne manquoit jamais d'y recourir dès qu'il reſſentoit la plus légere douleur : il en fit uſage pour arrêter les progrès de la nouvelle attaque, dans

laquelle j'ai eu occaſion de le voir. Les effets en furent effrayans ; car, d'après le rapport de ſon Médecin, l'état de ſouffrance dans lequel je l'ai vu, n'étoit rien en comparaiſon de celui dans lequel le mit cette priſe de poudres. L'orgaſme de la région épigaſtrique fut porté au point que la tête ſe trouva priſe.

Le mauvais effet de cette premiere doſe ne l'empêcha pas d'en répéter l'uſage tous les quatre ou cinq jours jusqu'à la fin de ſa maladie qui dura environ cinquante jours. On employa les raiſons les plus ſages & les plus fortes pour l'engager à ſuſpendre les poudres. On lui repréſenta en vain, ſi fort étoit ſon préjugé, que le bon effet de ces poudres, dans ſa premiere maladie, ne devoit pas être un motif aſſez puiſſant pour s'opiniâtrer à en continuer l'uſage. On lui fit obſerver que cette poudre donnée après cinquante jours de maladie, avoit pu purger efficacement, parce qu'à ce période le fonds matériel qui l'avoit occaſionnée, pouvoit être ſuffiſamment cuit, & être au point de maturité qui requiert & permet l'uſage des purga-

tifs; mais que dans les premiers jours où tout est crud & dans l'orgasme, l'usage des purgatifs devient non seulement inutile, mais même dangereux. Employez-les, lui disoit-on, puisque vous leur êtes si fort attaché, mais en petites doses, & seulement à titre de fondans, vous réservant d'en prendre la dose entiere quand les signes de coction se manifesteront. Les premieres doses que vous avez prises sans fruit, & même avec inconvénient, doivent vous faire sentir que l'on peut les placer mal-à-propos : la derniere qui vous guérira devra vous convaincre qu'il est un tems pour purger : enfin, de même que les bonnes herbes poussent & croissent à travers les broussailles, de même aussi la nature, malgré ce mauvais traitement, amena plusieurs crises utiles. Le malade eut une sueur des plus abondantes, qui teignoit tout en jaune : cette sueur calma les accidens auxquels mirent fin des selles jaunes & muqueuses, qui se firent attendre, comme lors de la premiere attaque, cinquante jours.

Remarquez bien, Monsieur, que je n'ai eu occasion de voir ce malade,

que depuis mon retour d'Allemagne ; d'où je vous écrivis ma Lettre sur la saignée ; car si, dans ce tems-là, j'avois été muni de cette observation, je vous l'aurois rapportée pour vous démontrer combien sont équivoques les signes, que l'on donne comme indicatifs de la nécessité de pratiquer la saignée. Le concours de tous les accidens dont fut accompagnée cette maladie, pourroit bien la faire considérer comme une maladie de la tribu inflammatoire : son Médecin ne s'en laissa pas pourtant imposer : prenant son indication, & des envies de vomir, & de la connoissance qu'il avoit de la constitution du malade, il le fit vomir, & le vomissement fut suivi de quelque succès.

Je conclurois volontiers de l'histoire de ce malade, que les maladies inflammatoires ne sont pas aussi communes qu'on le croit. On prend souvent pour symptômes d'une inflammation la douleur & la tension qui naissent de l'orgasme & du travail des organes : tel me paroît avoir été le caractere de la maladie dont il vient d'être question.

J'ai rencontré un autre cas de ce

genre aſſez impoſant. Une Demoiſelle, âgée de 26 ans, fit un voyage de cent lieues en poſte. Le voyage l'échauffa beaucoup : elle avoit été plus de quatre jours ſans aller à la garde-robe : ſes regles dont la révolution arriva dans le même tems, ne firent que marquer : elle tomba malade. Les accidens qu'elle éprouva furent des tranchées, une tenſion & un gonflement conſidérables du bas-ventre, une grande ſenſibilité & la fievre. Ayant été appellé pour lui rendre des ſoins, je lui conſeillai des lavemens, des fomentations & une boiſſon adouciſſante. J'y ajoutai l'uſage d'une potion calmante, dans laquelle je fis entrer quelques gros de ſirop de diacode. Après quelques jours l'orgaſme diminua, & elle fut parfaitement guérie.

Si la ſaignée, qui dans ces deux maladies pouvoit paroître ſi bien indiquée aux partiſans de la doctrine Boërhavienne, a pu être omiſe ſans inconvénient, avec quelle circonſpection doit-on la pratiquer dans les maladies des vieillards, qui ont une conſtitution froide, & dont preſque toutes les maladies ſont catharrales ? Quoi-

qu'en ait pu dire Celse, je suis très-éloigné de croire que la saignée soit utile pour le traitement des maladies des vieillards. Les Médecins qui sont dans l'opinion contraire, s'appuient de son autorité, & citent avec complaisance ce passage extrait de ses Ouvrages : *at firmus puer & robustus senex & gravida mulier valens, tutò sic curantur*, & ils concluent que l'on peut saigner dans tous les âges.

Il seroit bien difficile de déterminer jusqu'à quel point l'opinion de cet Auteur célebre peut servir d'autorité & de regle aux Médecins pour le traitement des maladies des vieillards. Les reproches qu'il fait à Hippocrate d'avoir cru aux jours impairs, comme jours critiques, ne prouvent pas qu'il ait vu beaucoup de malades, ni qu'il ait été un Médecin clinique. Cette seule considération m'enhardit donc à fronder son opinion, & à persister dans le sentiment que j'ai embrassé sur le peu d'utilité de la saignée pour le traitement des maladies de la vieillesse. N'est-ce pas une circonstance très-heureuse, quand un vieillard, affligé d'une maladie aiguë, est fort,

quand il eſt robuſte ? il reſte bien plus d'eſpérance de pouvoir le guérir : ces eſpérances ſont fondées ſur les forces que conſerve la nature : en effet, le défaut de forces eſt précisément ce qui fait le ſujet des inquiétudes & des craintes que conçoivent les Médecins qui ſont chargés du traitement des vieillards. Ne répete-t-on pas tous les jours, quand il eſt queſtion d'un malade, s'il eſt encore jeune : il y a de la reſſource, il eſt jeune : eh bien ! pourquoi s'ôter cette reſſource qui ſert tant à nous raſſurer ſur le compte des malades, & que l'on cherche ſouvent bien inutilement à ſe procurer ? Voici ce que m'a écrit à ce ſujet le Docteur Rouelle, Médecin de Rouen, mon ancien Camarade & mon ami.

« Puiſque tu vas écrire ſur la vieilleſſe, je verrai cette nouvelle production avec plaiſir. Sans doute ton Ouvrage traite des maladies de cet âge. J'ai une bonne obſervation à te communiquer. J'imagine que tu n'adoptes pas le ſentiment de ceux qui diſent que la vieilleſſe étant l'effet de la dureté & de la ſéchereſſe des fibres, les élixirs & les remedes chauds, en aug-

mentant cet état, ſont très-nuiſibles à cet âge, & les relâchans, qui s'oppoſent à cette ſéchereſſe, y ſont fort avantageux. Le raiſonnement eſt ſpécieux; mais l'expérience y eſt tout-à-fait contraire. A cet âge on a beſoin d'être remué, ſecoué: la vitalité eſt conſidérablement diminuée; il faut la ranimer. Tu ſais qu'il a régné pendant cet hiver une épidémie dans toute l'Europe. Cette grippe ou cette coqueluche affoibliſſoit ſingulierement tous ceux qui en étoient attaqués, au point que j'ai été obligé de donner ſur la fin des fortifians, malgré le crachement de ſang.

Un vieillard de ſoixante-dix-neuf ans eſt pris de cette grippe; il a une fievre très-violente: ſa peau eſt aride & brûlante. Il a la langue ſeche & le délire. La ptiſanne adouciſſante & le bouillon faiſoient tout le régime de ce malade. Comme le bouillon étoit léger, & que j'avois obſervé que cette épidémie affoibliſſoit beaucoup, je lui fis prendre un petit verre de bon vin de Bourgogne par-deſſus chaque bouillon. La criſe ſe fit le quatrieme jour, comme elle ſe faiſoit le plus commu-

nément. Le malade ſua abondamment, & ſe rétablit parfaitement malgré les deux violens hivers qu'il venoit de paſſer. Il ſe porte encore très-bien.

Mon idée ſe trouva juſte. Je ne craignis pas la fievre, qui devoit préparer, & qui préparoit réellement la criſe. Je me conduis ainſi dans la fievre maligne, où j'emploie avec beaucoup de ſuccès la décoction ſacrée de Fuller; même lorſqu'il y a ſéchereſſe à la peau, ſoubreſauts dans les tendons, délire. Je dis que nous avons plus beſoin d'augmenter la vitalité dans les maladies, que de la diminuer. Je penſe ainſi depuis que j'ai lu & relu votre, &c. ». Ces réflexions du Docteur Rouelle me paroiſſent d'un auſſi grand poids, que la jolie phraſe de Celſe : en vérité, on auroit bientôt réduit, par la méthode des ſaignées, le vieillard le plus robuſte à l'état de l'enfant foible, auquel cet Auteur la juge contraire. *Emoritur*, dit-il, *enim vis, ſi quæ his ſupererat, hoc modo erepta eſt.* Par cette pratique on anéantit bientôt les forces qui leur reſtent. C'eſt ainſi qu'il s'exprime à l'article de la ſaignée par rapport aux femmes groſſes, aux enfans & aux vieillards.

S'il eſt rare que les vieillards ſoient malades de maladies évidemment inflammatoires, il eſt bien rare auſſi que l'orgaſme ſoit porté chez eux au degré que je l'ai vu dans les deux malades dont je viens de rapporter l'hiſtoire : ainſi il n'eſt pas commun de rencontrer des vieillards affligés de maladies aiguës, où la méthode des relâchans & de la ſaignée ſoit utile : au contraire, l'état naturel des vieillards eſt d'avoir beſoin que l'on ranime & ſoutienne leurs forces : par conſéquent le bon vin vieux de Bourgogne & d'excellens bouillons donnés de tems en tems me paroiſſent devoir, & leur font en effet plus de bien que d'amples boiſſons rafraîchiſſantes & la ſaignée. Je ne rejette pas pourtant l'uſage des boiſſons délayantes, mais je penſe qu'il faut en modérer la doſe.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé, *De la Vieilleſſe, par M. Robert.* Je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 27 Août 1776.

MISSA.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur ROBERT Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, qui a pour titre, *De la Vieilleſſe* : s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. Comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Pré-

ſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilege; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Seaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL: qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & non-obſtant clameur de haro, charte-Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le onzieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſeize, & de notre regne le ſecond. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 754, fol. 244, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, article 4, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires, preſcrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris, ce 8 Novembre 1776.

SAILLANT, Syndic.